

À l'aube de  
**l'archéologie grecque**





# À l'aube de l'archéologie grecque

*Sous la direction de Daniela Lefèvre-Novaro*

Catalogue de l'exposition participative organisée  
à l'occasion du bicentenaire  
du 25 mars 1821

Strasbourg, MISHA, 19 mars-16 avril 2021

IdEx - Université de Strasbourg  
NOVATRIS (ANR-11-IDFI-0005) - Université de Haute Alsace  
UMR 7044 - Archimède

2021

L'exposition a bénéficié du soutien des institutions suivantes : Association Alsace-Crète, Association des Amis du Musée Adolf Michaelis, Association des Étudiants en Sciences Historiques, ARELAS-CNARELA, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, Service des Bibliothèques de l'Université de Strasbourg, CNRS, Communauté hellénique d'Alsace, Faculté des Sciences Historiques de l'Université de Strasbourg, IdEx, Maison de l'Europe Strasbourg-Alsace, Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme-Alsace, Musée Adolf Michaelis, NovaTris-Centre de compétences Transfrontalières (ANR-11-IDFI-0005), UMR 7044 Archimède, Università Ca'Foscari Venezia, Université de Haute-Alsace, Université de Strasbourg



En couverture

C. Haller von Hallerstein, *Porte des Lions à Mycènes*,  
dessin à la mine de plomb sur papier, 1810

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Ms 2.724, 2, 17, k 1842, f° 354

En quatrième de couverture

O. M. von Stackelberg, *Athènes du côté du midi*, d'après  
*La Grèce. Vues pittoresques et topographiques*, Paris, I. F.  
d'Osterwald, 1834

ISBN : 978-2-9576597-1-5

# SOMMAIRE

<b>REMERCIEMENTS</b>	10
<b>INTRODUCTION</b>	12
<b>CARTES</b>	15
<b>PRINCIPAUX REPÈRES CHRONOLOGIQUES (1797-1839)</b>	20

## LE CONTEXTE HISTORIQUE ET CULTUREL

<b>LE CONTEXTE HISTORIQUE</b>	23
<b>PETITE HISTOIRE DU DRAPEAU GREC</b>	28
<b>À L'AUBE DE L'ETHNOMUSICOLOGIE GRECQUE</b>	32
<b>LE CONTEXTE CULTUREL EUROPÉEN ET LA NAISSANCE DU PHILHELLÉNISME</b>	38
<b>LE XEINEION, UN CERCLE ATHÉNIEN D'INTELLECTUELS, D'ARTISTES ET DE VOYAGEURS PHIL- HELLÈNES AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE</b>	45
<b>BIOGRAPHIES DES MEMBRES DU XEINEION</b>	50
Brønsted, Peter Oluf (1780-1842)	50
Cockerell, Charles Robert (1788-1863)	52
Douglas North, Frederick Sylvester, baron Glenbervie (1791-1819)	54
Foster, John (1786-1846)	56
Haller von Hallerstein, Carl, baron (1774-1817)	58
Linckh, Jakob (1787-1841)	60
Stackelberg, Otto Magnus, baron von (1787-1837)	62
<b>BIOGRAPHIES DES PRINCIPAUX PROTAGONISTES DE LA PÉRIODE 1797-1839</b>	64
Barbié du Bocage, Jean-Denis (1760-1825)	64
Blouet, Guillaume-Abel (1795 – 1853)	65
Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste Geneviève Marcellin (1778-1846)	66
Bouboulina, Laskarina (1771-1825)	68
Byron, George Gordon, dit lord Byron (1788-1824)	69
Chenavard, Antoine-Marie (1787-1883)	71
Choiseul-Gouffier, Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de (1752-1817)	72
Dodwell, Edward (1767-1832)	73
Dubois, Léon-Jean-Joseph (1780-1846)	74
Elgin, Thomas Bruce, lord (1766-1841)	75
Fauvel, Louis-François-Sébastien (1753 – 1838)	76
Gell, William (1777-1836)	78
Hölderlin, Friedrich (1770-1843)	79
Ibrahim Pacha (1789-1848)	80
Kapodistrias, Ioannis (1776-1831)	82
Kolokotronis, Théodoros (1770-1843)	83
Louis I <sup>er</sup> de Wittelsbach, roi de Bavière (1786-1868)	84
Lusieri, Giovanni Battista (1755-1821)	85
Makriyannis, Ioannis (1797-1864)	86
Mavrogenous, Manto (1796 – 1848)	88
Müller, Karl Ottfried (1797-1840)	89
Mustoxidi, Andrea (1785-1860)	90

Othon I <sup>er</sup> , Frédéric-Louis, roi de Grèce (1815-1867)	92
Pouqueville, François-Charles-Hugues-Laurent (1770-1838)	93

## **LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN GRÈCE**

<b>LES MÉTHODES DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE ENTRE LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE</b>	97
<b>LA VIE QUOTIDIENNE DES PREMIERS ARCHÉOLOGUES EN GRÈCE</b>	101

Athènes	105
Sounion	113
Égine	118
Corinthe	122
Mycènes	128
Bassae	136
Olympie	141
Delphes	144
La Troade	151

<b>CONCLUSION</b>	159
-------------------	-----

## **CATALOGUE DES ŒUVRES EXPOSÉES**

	162
<b>SOURCES ICONOGRAPHIQUES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES</b>	176
<b>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE</b>	180
<b>INDEX</b>	188



## **Contributeurs au catalogue et à l'exposition participative**

- SB : Sophie Bodin (Master 2 Philologie classique, parcours franco-allemand)
- MB : Marion Bouteloup (Professeur certifié d'Histoire-Géographie, Doctorante, UMR 7044 Archimède)
- SDR : Sandra Didelot-Robert (Master 2 Histoire)
- KD : Kevin Dijoux (Licence Lettres Classiques)
- AF : Alexandre Farnoux (Professeur d'Archéologie et Histoire de l'art grecques, Sorbonne Université)
- JF : Julien Fournier (Professeur d'Histoire grecque, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- CG : Caroline Goerst (restauratrice de documents graphiques et de livres, Bnu)
- AJ : Anne Jacquemin (Professeur émérite d'Histoire grecque, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- EJ : Emeric Jungmann (Master 2 Archéologie)
- LK : Louka Karoumidze (Licence Lettres Classiques)
- LL : Lucile Lansu (Licence Lettres Classiques)
- DLN : Daniela Lefèvre-Novaro (Professeur d'Archéologie grecque, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- CL : Claude Lorentz (Conservateur en chef, Bnu)
- JYM : Jean-Yves Marc (Professeur d'Archéologie classique, conservateur du musée A. Michaelis, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- GM : Géraldine Mastelli (Licence Archéologie)
- RN : Rachel Nouet (Maître de Conférences d'Archéologie classique, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- MP : Marie Perot (Licence Archéologie)
- SP : Sylvain Perrot (Chargé de recherche CNRS, UMR 7044 Archimède)
- AP : Airton Pollini (Maître de Conférences d'Histoire grecque, UHA et UMR 7044 Archimède)
- JQ : Julien Quantin (Master 1 Archéologie, Président de l'AMAM)
- LQ : Luana Quattrocchi (Maître de Conférences de Langue et Littérature grecques, Unistra et UMR 7044 Archimède)
- MTS : Maria Teresa Schettino (Professeur d'Histoire romaine, UHA et UMR 7044 Archimède)
- MS : Marine Schlachter (Master 2 Archéologie)
- AS : Alain Schnapp (Ancien Directeur général de l'INHA, Professeur émérite)
- JCS : Jean-Claude Schwendemann (Professeur certifié de Lettres Classiques à la retraite, Président de l'Association Alsace-Crète)
- MT : Mathieu Taraud (Master Histoire Civilisations Patrimoine, parcours muséologie, UHA)
- CV : Corentin Voisin (Professeur agrégé d'Histoire, Doctorant, UMR 7044 Archimède)

## REMERCIEMENTS

Dans le cadre des célébrations pour le bicentenaire du début de la guerre d'indépendance de la Grèce contre l'Empire ottoman (25 mars 1821), plusieurs acteurs alsaciens se sont fédérés autour du thème de la naissance de l'archéologie grecque et du philhellénisme, en s'appuyant sur la dynamique transfrontalière d'Eucor – Le Campus européen. Nous adressons des remerciements chaleureux à tous ceux qui ont œuvré à l'organisation de l'exposition et des événements qui l'ont accompagnée, ainsi qu'à la publication de ce volume : l'IdEx (Mission Investissements d'Avenir de l'Université de Strasbourg) et en particulier Mathieu Schneider et son équipe ; l'Université de Haute Alsace (UHA) et le projet d'innovation pédagogique soutenu par Novatris, le Centre de compétences Transfrontalières (ANR-11-IDFI-0005), porté par Maria Teresa Schettino et Airton Pollini, « Enseigner la mémoire européenne : un projet pédagogique sur l'indépendance grecque - 1821-1829 », Master Histoire Civilisations Patrimoine, parcours muséologie ; la Faculté des Sciences Historiques de l'Université de Strasbourg ; le musée Adolf Michaelis (MAM) et son directeur, Jean-Yves Marc, qui nous a permis d'exposer des moulages et des antiques, ces derniers présentés au public pour la première fois ; la MISHA et en particulier son directeur adjoint Sylvain Perrot ; l'équipe de l'UMR 7044, Michel Humm et la directrice adjointe Luana Quattrocelli ; le Service des Bu (Unistra) et Nicolas Roudet, directeur de la Bibliothèque de la MISHA, ainsi que son équipe toujours disponible ; la Bibliothèque nationale et universitaire (Bnu), notamment Claude Lorentz, conservateur en chef responsable des manuscrits scientifiques, Caroline Goerst, restauratrice de documents graphiques et de livres, et Jean-Pierre Rosenkranz, photographe ; l'Association Alsace-Crète et son infatigable Président, Jean-Claude Schwendemann ; l'Association Régionale des Enseignants de Langues Anciennes de Strasbourg (ARELAS CNARELA), dirigée avec enthousiasme par Delphine Viellard ; l'Association des Amis du musée Adolf Michaelis (AMAM) et son Président, Julien Quantin, qui a été d'une aide irremplaçable dans le repérage, le transport et l'installation des moulages ; l'Association des étudiants en histoire, histoire de l'art et archéologie de la Faculté des Sciences Historiques de Strasbourg (AESH) ; la Communauté Hellénique ; la Maison de l'Europe - Strasbourg Alsace (MESA).

Nous remercions enfin Jean-Claude Poursat pour l'autorisation de publier le panorama de la citadelle de Mycènes et toute l'équipe du Dipartimento di Studi Umanistici de l'Università Ca' Foscari de Venise pour l'accueil chaleureux lors de la rédaction de cet ouvrage à l'automne 2020, malgré les circonstances difficiles.

Daniela LEFÈVRE-NOVARO



« J'appartiens à un petit pays. C'est un promontoire rocheux dans la Méditerranée, qui n'a pour lui que l'effort de son peuple, la mer et la lumière du soleil. »

Georges SÉFÉRIS, discours de réception du prix Nobel de littérature, Stockholm, 1963



**Cécile Lefèvre, crayon et fusain, d'après un dessin original de C. Haller von Hallerstein**

## INTRODUCTION

Le 25 mars 1821<sup>1</sup>, au monastère d'Haghia Lavra à Kalavryta, dans le nord du Péloponnèse, le métropolite de Patras, Germanos, bénit le drapeau des insurgés qui font éclater la révolte du peuple grec contre l'Empire ottoman. Selon la tradition, cet épisode marque le début de l'insurrection qui conduit, après d'âpres batailles, à la proclamation de l'indépendance de la Grèce (Épidaure, Assemblée nationale du 1<sup>er</sup> janvier 1822) et à la naissance de l'État grec en 1830 (PELTRE 1997, 73-75). À l'époque, la Grèce est un pays peu connu par les Européens puisque la domination ottomane l'a maintenu dans un état de faible développement au point qu'il est dangereux d'y voyager : l'insécurité dans les campagnes est très diffusée et les voyageurs étrangers sont souvent victimes de vols et d'attaques de brigands ; les naufrages et les assauts de pirates sont fréquents ; l'insalubrité de certaines régions cause des fièvres terribles qui peuvent conduire jusqu'à la mort. Malgré ces nombreuses difficultés, à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Grèce attire de plus en plus de voyageurs et d'érudits. Après l'enthousiasme suscité par les découvertes d'Herculanum (à partir de 1711) et de Pompéi (à partir de 1748), l'intérêt des intellectuels se tourne vers les sites de Grèce et d'Asie Mineure décrits par d'innombrables sources anciennes, à la recherche des originaux des sculptures dont les sites aux pentes du Vésuve avaient livré de magnifiques copies.

L'exposition participative *À l'aube de l'archéologie grecque* entend se concentrer sur ces années charnières, entre la publication du premier volume de *Hypérion* par F. Hölderlin (1797) et l'invention du daguerréotype (1839), période qui correspond à la naissance de l'archéologie grecque. En à peine quelques années, trois des plus extraordinaires ensembles de sculptures grecques (les marbres du Parthénon, les sculptures du temple d'Aphaïa à Égine et la frise du temple d'Apollon Épikourios à Bassae) sont portés à l'attention du grand public en suscitant ainsi un intérêt grandissant pour la Grèce et sa quête d'indépendance.

Parmi les acteurs de la redécouverte de la Grèce, on dénombre des artistes, des nobles voyageurs, des architectes et des diplomates installés surtout à Athènes, à l'époque une bourgade de quelques milliers d'habitants où les traces du passé gréco-romain sont visibles à chaque coin de rue. Peter Oluf Brønsted, Georges Gordon Byron, Charles Robert Cockerell, John Foster, Georg Christian Gropius, Carl Haller von Hallerstein, Jacob Linckh et Otto Magnus von Stackelberg ne sont que quelques-uns des protagonistes de la période que cette exposition présente au grand public. Il s'agit d'érudits originaires surtout d'Europe septentrionale, animés par une passion profonde pour l'Antiquité classique et par un philhellénisme qui s'expriment, par exemple, dans la création du Xeineion le 25 novembre 1811, un cercle destiné à favoriser les initiatives philhellènes des membres dans un esprit d'entraide et de colla-

---

<sup>1</sup> Toutes les dates s'entendent après J.-C., sauf indication contraire. Elles correspondent au calendrier grégorien, sauf les dates des événements se déroulant en Grèce (calendrier julien).

boration fraternelle. Armés souvent d'un simple crayon à dessin, ces artistes ont parcouru des chemins encore dangereux pour nous léguer une importante collection de dessins et aquarelles représentant des antiquités (édifices, sculptures, céramiques) et des paysages parsemés de vestiges antiques, selon une vision fortement imprégnée de Romantisme.

Mais cette passion pour l'Antiquité grecque se heurte à la réalité de la domination ottomane qui ne se soucie guère de la protection du patrimoine grec, considéré comme une simple marchandise et utilisé souvent pour alimenter les fours à chaux. C'est ainsi que des jeunes artistes, souvent désargentés, et des consuls aux méthodes expéditives jouent parfois le rôle de médiateurs entre l'administration ottomane et les princes européens dont l'engouement pour les sculptures gréco-romaines est à son comble. Quelque temps après leur découverte à Égine et à Bassae, ces chefs-d'œuvre en marbre quittent le sol grec pour les collections anglaises et germaniques où nous pouvons les admirer encore aujourd'hui.

Dans une approche rigoureusement scientifique, l'exposition présente d'abord la situation géographique et historique de la Grèce entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les méthodes utilisées pour repérer et étudier les sites archéologiques et les conditions de vie des premiers archéologues au quotidien. Ensuite, à travers un parcours topographique au départ d'Athènes, à l'instar des voyageurs de l'époque, le visiteur découvre les sites de l'île d'Égine, du Péloponnèse, de la Grèce centrale et de la Troade<sup>2</sup> à travers des témoignages et des images qui les représentent bien avant qu'ils deviennent les sites archéologiques d'exception, aujourd'hui pour la plupart classés au patrimoine mondial matériel de l'Unesco. L'évolution de l'archéologie grecque, de ses prémices à l'invention de la photographie, se déploie ainsi sous les yeux du visiteur grâce à des témoignages directs de l'époque : dessins, carnets de voyage, ouvrages littéraires, sources antiques, mobilier archéologique et moulages des statues conservés au musée Michaelis, aux Bibliothèques de la MISHA et du Portique ainsi qu'à la Bnu de Strasbourg.

Le parcours s'achève avec l'invention du daguerréotype et de la photographie, à partir des années 1840. Ces innovations technologiques ont en effet changé radicalement la méthode d'étude des sites antiques et la pratique de l'archéologie par la possibilité de multiplier et varier les points de vue des monuments et du mobilier. L'image romantique de l'artiste, assis sur un rocher en train de dessiner un temple grec au milieu de la nature sauvage, va laisser au fur et à mesure la place à la figure de l'archéologue qui documente ses découvertes à l'aide d'outils et de technologies de plus en plus performants et sophistiqués pour parvenir à une reconstitution scientifique des vestiges que l'Antiquité nous a légués.

**DLN**

---

<sup>2</sup> En raison des dimensions de la salle d'exposition, nous avons fait le choix de privilégier les sites de la Grèce continentale, d'Égine et de la Troade.



Mer Ionienne

Îles Ioniennes

• Dodone

• Ithaque

• Missolonghi

• Delphes

• Patras

Golfe de Corinthe

• Kalavryta

• Corinthe

• Athènes

• Zante

• Mycènes

Golfe Saronique

• Olympie

• Argos

• Laurion

• Bassae

• Nauplie

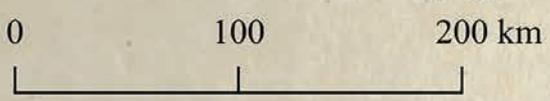
• Égine

• Sounion

• Sparte

• Navarin

À l'aube  
de  
l'archéologie  
grecque



## CARTES



**Carte 1 - La Grèce et les principaux lieux mentionnés dans le volume**



Athènes

Le Pirée

Golfe Saronique

Égine

So



**Carte 2 - L'Attique et le golfe Saronique**



Carte 3 - Le Péloponnèse et les territoires autour du golfe de Corinthe



Carte 4 - La Troade

EJ, MS

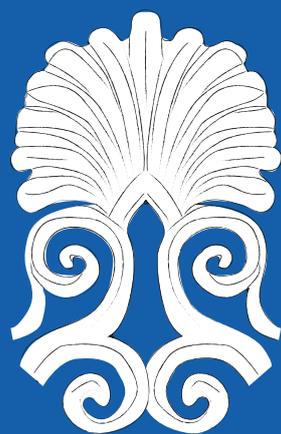
## PRINCIPAUX REPÈRES CHRONOLOGIQUES (1797-1839)

1797	Publication du premier volume d' <i>Hypérion</i> par F. Hölderlin Les troupes françaises de Bonaparte prennent possession des îles Ioniennes
1798	Assassinat, à Belgrade, de Rigas Phéraitos (1757-1798), principale figure des Lumières en Grèce
1801-1802	Dépouillement de l'Acropole par l'équipe de lord Elgin
1811	
Printemps	Fouille du temple d'Aphaia à Égine par Cockerell, Foster, Haller von Hallerstein et Linckh
12 novembre	Fondation du Xeineion à Athènes
1812	
Été	Fouille du temple d'Apollon Épikourios à Bassae
1814	Création, à Odessa, de la Philiki Hétairia, société secrète appelant à l'insurrection des Grecs
1820	Découverte de la Vénus de Milo
1821	Soulèvement dans les principautés danubiennes de l'Empire ottoman
24 février	Appel aux armes d'Alexandros Ypsilantis depuis Jassy (capitale de la Moldavie)
25 mars	Début de l'insurrection en Grèce
23 septembre	Prise de Tripolitsa, capitale ottomane du Péloponnèse, par les forces grecques de Théodoros Kolokotronis
1822	
1 <sup>er</sup> janvier	Proclamation de l'indépendance par l'Assemblée nationale d'Épidaure
Avril	Le soulèvement de Chios est écrasé par le capitán pacha (commandant de la flotte ottomane). Une grande partie de la population grecque de l'île est tuée ou réduite en esclavage
Juin	Les Grecs libèrent l'Acropole d'Athènes
1823	Début des guerres civiles entre Grecs
1824	Mort du philhellène lord Byron à Missolonghi

1825	Débarquement d'Ibrahim Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, et de 20 000 hommes dans l'ouest du Péloponnèse. Début de la reconquête ottomane du Péloponnèse
1826	La ville de Missolonghi est reprise par les Ottomans
1827	
Mai	L'Acropole d'Athènes est reprise par les forces ottomanes
20 octobre	Bataille de Navarin (baie de Pylos), la flotte turco-égyptienne est défaite par une coalition des forces françaises, anglaises et russes Ioannis Kapodistrias est élu président par l'Assemblée nationale de Trézène
1828	Début de l'Expédition de Morée (Péloponnèse) : le corps expéditionnaire français est accompagné d'une commission scientifique dont l'œuvre est déterminante dans les débuts de l'archéologie grecque
1829	
10 mai	Fouille du sanctuaire de Zeus à Olympie par l'Expédition de Morée
Septembre	Traité d'Andrinople entre les Russes et les Ottomans
1830	
Février	La conférence de Londres proclame l'indépendance de la Grèce
1831	Assassinat du président Ioannis Kapodistrias à Nauplie
1832	
Juillet	Traité de Constantinople qui entérine l'indépendance grecque et met fin à la guerre Instauration de la monarchie en Grèce
1833	Othon de Bavière, roi de Grèce, s'installe à Nauplie
1834	Athènes devient la nouvelle capitale de la Grèce
1838	Achèvement de la construction du palais royal (devenu siège du Parlement en 1929) à Athènes
1839	Invention du daguerréotype

**JF, DLN**

**LE CONTEXTE HISTORIQUE ET  
CULTUREL**



## LE CONTEXTE HISTORIQUE

À l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle, la Grèce est presque entièrement incluse dans l'Empire ottoman. Si la prise de Constantinople, en 1453, a marqué la fin de l'Empire byzantin, le passage des différentes régions de Grèce sous le joug ottoman s'est fait de manière progressive. Thessalonique et la Macédoine ont été prises dès 1430, Athènes en 1456, le Péloponnèse (alors appelé Morée) en 1460. La Crète, longtemps vénitienne, n'est incorporée dans l'empire qu'en 1670. Les îles des Cyclades le sont entre le XVI<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Seules les îles Ioniennes, restées sous domination vénitienne, n'ont jamais appartenu à l'Empire ottoman, à l'exception de Leucade entre 1479 et 1684.

La « turcocratie » n'a jamais suscité de véritable adhésion. Les Grecs chrétiens vivent à côté des Turcs musulmans, peu nombreux en dehors de la Macédoine et de la Thrace, sans se mêler à eux. Face à la fiscalité qui écrase les campagnes et à la corruption endémique des cadres du régime – y compris grecs –, beaucoup ont choisi l'exil vers les îles Ioniennes ou l'Italie. D'autres ont préféré un refuge intérieur, dans des régions montagneuses et difficiles d'accès, où l'autorité ottomane n'est parfois que théorique : le Souli en Épire, les Agrapha dans la chaîne du Pinde, le Magne au sud du Péloponnèse. Ils y adoptent le mode de vie des klephtes (voleurs, en grec). Ces maquisards, animés par un esprit d'héroïsme et de liberté, forment une contre-société masculine, dressée contre l'endettement et les corvées qu'impose le pouvoir ottoman. Mais ils n'ont pas encore de véritable conscience nationale, ni de projet politique.

Il faut attendre l'époque des Lumières pour qu'émerge l'idée d'une libération nationale de la Grèce. Certains intellectuels grecs y œuvrent depuis l'extérieur, comme le médecin et érudit Adamantios Koraïs (1748-1833), originaire de Smyrne, qui s'est installé à Paris. Traducteur des auteurs grecs antiques, il est aussi un observateur enthousiaste de la Révolution française. Il voudrait que les principes s'en exportent en Grèce et que la France aide les Hellènes à se libérer du despotisme ottoman. D'autres s'activent au sein de l'Empire ottoman, à l'image de Rigas Phéraiios (vers 1757-1798), originaire de Thessalie, qui constitue une société secrète et contacte Napoléon Bonaparte, libérateur de l'Italie. Rigas a traduit en grec Rousseau, Locke, Montesquieu. S'inspirant lui aussi des idéaux de la Révolution française, il écrit la constitution d'une future République hellénique, comprenant non seulement l'ensemble de la Grèce, mais aussi la côte d'Asie Mineure et les principautés danubiennes de l'empire. Dénoncé par les Autrichiens qui redoutent la Révolution davantage que le sultan, il meurt étranglé à Belgrade. Rigas a tout de même pu donner au mouvement national en gestation un premier projet politique fondé sur l'héritage des Lumières (DALLÈGRE 2002).

Si la Révolution inspire en Grèce, elle peine à s'y importer. La Convention a certes décrété en 1792 que, face aux despotes, elle « accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté », mais il importe d'abord de ménager l'Empire ottoman, qui s'avère un allié tactique dans la guerre que l'Europe des rois a engagée contre la République. À la suite du traité de Campo Formio d'octobre 1797, Bonaparte et la France s'adjugent les îles grecques qui dépendaient de Venise. Les Français sont accueillis en libérateurs dans les îles Ioniennes et la Révolution semble à même de prendre pied en Grèce. On songe même, brièvement, à un débarquement en Morée. Toutefois, les îles Ioniennes sont perdues dès 1799. La Russie y favorise la création de la République des Sept-Îles-Unies, premier État grec formellement indépendant. Le jeune Corfiote Kapodistrias s'y distingue en faisant adopter une constitution.



**Fig. 1 - E. Delacroix, *Scènes des massacres de Scio*, huile sur toile, 1824**

Avec la France, la Russie est l'autre acteur international vers lequel se tournent de nombreux Grecs. Les tsars se posent de longue date en protecteurs des populations de confession orthodoxe, tout en ayant l'ambition de prendre position sur les rivages occidentaux de la mer Noire et dans les détroits, afin d'obtenir un débouché sur la mer Égée. En 1770, sous la tsarine Catherine II, le débarquement dans le Magne d'une flotte russe commandée par les frères Théodore et Alexis Orlov a déclenché un véritable soulèvement populaire. Le Péloponnèse se libère, tandis que des foyers de révolte éclatent en Roumélie (Grèce continentale). Mal coordonnée, l'expédition russe tourne court et les Grecs, livrés à eux-mêmes, sont battus par les troupes du sultan. La répression qui s'ensuit est sévère, mais l'épisode a montré qu'un soulèvement d'ampleur nationale est désormais possible.

L'impulsion décisive provient de l'intérieur de l'empire. La nouvelle bourgeoisie grecque, enrichie dans le commerce, a intérêt au démantèlement d'un ordre qui entrave son dynamisme économique et l'exclut des responsabilités politiques. Les idées des Lumières sont diffusées également par les Phanariotes, ces Grecs de Constantinople qui fournissent les cadres de l'administration ottomane et dirigent les principautés danubiennes comme la Valachie et la Moldavie. C'est dans ces milieux que recrute la Philiki Hétairia, une société secrète née à Odessa en 1814, qui joue un rôle décisif dans le déclenchement de la guerre d'indépendance.

En 1821, la révolte éclate presque simultanément dans les principautés danubiennes et en Grèce. Le 25 mars est considéré comme le début officiel de la guerre d'indépendance. Les deux premières années du conflit sont marquées par une série de succès grecs, principalement dans le Péloponnèse, premier foyer de l'insurrection : Tripolitsa (aujourd'hui Tripoli), capitale ottomane de la Morée, est ainsi prise par le chef de guerre Kolokotronis à l'automne 1821. Le 1<sup>er</sup> janvier 1822, l'indépendance de la Grèce est unilatéralement proclamée par l'Assemblée nationale d'Épidaure. Les Grecs sont toutefois handicapés par leurs divisions internes, alors même que les combats continuent. Tandis que le parti des militaires était favorable à un pouvoir autoritaire, le parti des « politiques » impose une constitution qui partage le pouvoir entre un Conseil exécutif et un Conseil législatif. La guerre civile qui éclate entre les deux partis favorise la réaction ottomane. Le Nord et le centre de la péninsule grecque sont repris, de même que plusieurs îles de l'Égée, au prix de massacres de populations civiles, comme à Chios au printemps 1822 (fig. 1).

Face à l'immobilisme des puissances européennes, de nombreux volontaires occidentaux, appelés « philhellènes », s'engagent au côté des insurgés grecs. Le plus célèbre d'entre eux, lord Byron, trouve la mort en luttant contre une maladie qui l'emporte devant Missolonghi (sur la côte nord du golfe de Patras) en 1824. En 1825, le débarquement d'une flotte commandée par Ibrahim Pacha, fils du vice-roi d'Égypte Méhémet Ali, précipite la reprise en main du Péloponnèse par les Ottomans. Seule la réaction des puissances européennes évite la défaite

des insurgés, qui ne contrôlent plus alors que Nauplie et l'île d'Hydra : Russie, Angleterre et France décident d'une expédition navale qui détruit la flotte ottomane à Navarin (baie de Pylos) en octobre 1827. La France dépêche de surcroît un corps expéditionnaire dans le Péloponnèse en 1828. Cette Expédition de Morée, qui provoque le départ d'Ibrahim Pacha (fig. 2), est accompagnée d'une commission scientifique dont l'œuvre est déterminante dans les débuts de l'archéologie grecque (DELORME 2013).

La fin du conflit se règle surtout par la voie diplomatique. À la suite du traité d'Andrinople (1829) qui clôt la guerre entre Russes et Ottomans, puis de la conférence de Londres (1830), le principe de l'indépendance de la Grèce est acquis. La naissance du nouvel État, qui comprend le Péloponnèse, le sud de la Roumélie (la frontière allant d'Arta à Volos) et une partie des îles de l'Égée, est ratifiée par l'Empire ottoman lors du traité de Constantinople en juillet 1832.



**Fig. 2 - J.-C. Langlois, *Entrevue du général Maison et d'Ibrahim Pacha, à Navarin, septembre 1828*, huile sur toile, 1838**

Le jeune État grec est néanmoins très fragile. En mai 1827, l'Assemblée nationale de Trézène a rédigé une nouvelle constitution et élu Kapodistrias président. Celui-ci gouverne jusqu'à son assassinat à Nauplie, le 9 octobre 1831. Les puissances européennes, refusant aux Grecs le libre choix de leur régime et de leur chef d'État, imposent alors la monarchie, qui est confiée au jeune Othon de Bavière. Le nouveau régime est entériné le 8 août 1832 à Nauplie. Arrivé en Grèce au début de 1833, Othon fait rapidement d'Athènes sa capitale. Une équipe d'architectes bavarois est chargée de dessiner un nouveau plan d'urbanisme, qui structure encore l'Athènes contemporaine. En 1838 est inauguré le palais royal, qui abrite aujourd'hui le Parlement grec, sur la place Syntagma. La monarchie absolue de droit divin est cependant très mal acceptée par les Grecs, qui dénoncent la xénocratie (domination étrangère). Le 3 septembre 1843, un coup d'État contraint Othon à accepter la promulgation d'une constitution.

JF

### **Le 25 mars 1821, une date symbolique**

La tradition veut que l'insurrection grecque ait débuté le 25 mars 1821, à la suite du discours prononcé par le métropolite Germanos au monastère d'Haghia Lavra. L'épisode est rapporté en détails par François POUQUEVILLE (1824, 326-336), dont le récit reprend des échos qui lui étaient parvenus à Paris, où il est rentré quatre ans plus tôt. Si la date du 25 mars semble s'être imposée rapidement après les événements, elle est aujourd'hui remise en question à la lumière d'un quotidien français, le *Constitutionnel*, qui, dans son édition du 6 juin 1821, reproduit le discours de Germanos en le datant du 8 mars (calendrier julien). Pourquoi la tradition a-t-elle retenu la date du 25 mars ? La raison en est sans doute l'importance que la religion orthodoxe a eue dans l'insurrection : le 25 mars est le jour où les Chrétiens fêtent l'Annonciation, qui en grec se dit Ευαγγελισμός (*Evangelismos*) : les insurgés auront fait le parallèle entre l'annonce faite par l'ange Gabriel à Marie et l'allocution de Germanos aux Grecs. Un tel choix permettait en outre de placer l'allocution un mois après l'appel aux armes lancé le 24 février par Alexandros Ypsilantis (1792-1828) depuis Jassy, capitale de la Moldavie.

SP

## PETITE HISTOIRE DU DRAPEAU GREC



Fig. 3 - Le drapeau grec

Le drapeau de la Grèce (Σημαία της Ελλάδας, *Simèa tis Elládas*) a été adopté lors de la première Assemblée nationale qui se tint à Épidaure le 1<sup>er</sup> janvier 1822.

### Drapeau de l'armée de Terre, drapeau civil et drapeau maritime

Toutefois, trois drapeaux différents, liés à différents usages, furent utilisés à partir de ce moment, avant d'arriver au drapeau national officiel encore en vigueur aujourd'hui (SKARTSIS 2017, 9-10) :



Fig. 4 - Le drapeau de l'armée de Terre

1) Le drapeau de l'armée de Terre (fig. 4), censé être le véritable « drapeau national ». Il fut utilisé comme tel de 1822 à 1970 et de 1975 à 1978. Il comporte une croix blanche sur fond bleu, ce qui correspond à un motif générique de croix utilisé par les Grecs pendant des siècles.



Fig. 5 - Le drapeau civil

2) Le drapeau civil (fig. 5) : utilisé de 1822 à 1828, avec une conception beaucoup plus simple, il comporte également une croix dans le canton. Ce drapeau, en vigueur durant une courte durée, est pourtant significatif car il est le seul drapeau officiellement adopté à reprendre la combinaison « inversée » du bleu et du blanc pour la croix (croix bleue sur fond blanc) qui semble davantage conforme aux modèles plus anciens.

3) Le drapeau maritime : orné de la croix grecque (bras de la même longueur) et de neuf bandes alternées de bleu et de blanc, il a été utilisé de 1822 à 1978 et de 1978 à ce jour. Adopté en 1969, sous le régime des colonels, avec un bleu légèrement plus foncé que le drapeau actuel, il est devenu le drapeau national de 1970 à 1975 ; le drapeau est confirmé, dans une teinte plus claire, en 1975 par la loi 48/1975 et l'ordonnance présidentielle 515/1975. C'est le drapeau actuellement en vigueur (fig. 3).

### **Le drapeau actuel : usage, couleurs, symbolique**

Les détails et l'usage du drapeau actuel ont été définis dans la loi 851 du 22 décembre 1978 : il est destiné à être utilisé :

- sur terre, comme drapeau civil, d'État et de guerre
- en mer, comme pavillon civil, d'État et de guerre

La teinte exacte du bleu n'a pas été définie et est censée être identifiée par la nuance utilisée dans les drapeaux qui flottent sur certains bâtiments gouvernementaux. Un élément crucial est la définition des éléments du drapeau et de leur symbolisme officiel : la croix, le canton, les rayures, les nuances de couleur.

Les interprétations les plus populaires sont que les neuf bandes représentent :

- 1) les neuf syllabes constitutives de la devise grecque, à savoir le slogan pour la lutte pour l'indépendance de 1821, « Ελευθερία ή θάνατος » (*Eleftheria i thanatos ; La liberté ou la mort*) ;
- 2) les neuf lettres du mot Ελευθερία (Liberté).

De même, il existe plusieurs théories quant au symbolisme des couleurs bleu et blanc :

- 1) les couleurs du ciel et de la mer grecs ;
- 2) les couleurs traditionnelles des vêtements grecs dans les îles (bleu) et sur le continent (blanc) ;
- 3) la pureté de la lutte pour l'indépendance (blanc) et la puissance divine qui l'a soutenue, représentée par le ciel (bleu).

Quant à la version officielle du Parlement grec, elle est la suivante : « Bleu et blanc sont les couleurs nationales de la Grèce. Le bleu symbolise le ciel et la mer, le blanc symbolise la pureté de la lutte pour l'indépendance de la Grèce en 1821. La croix qui se trouve sur le drapeau est celle de la religion chrétienne ».

### **Une longue évolution**

L'association du bleu et du blanc avec le drapeau des Grecs est loin d'avoir été éternelle et monolithique : d'autres couleurs, comme le rouge ou le jaune, ont fait leur apparition au cours

de la longue histoire de la nation grecque. Avant la création de l'État grec moderne, plusieurs drapeaux ont existé. D'après le témoignage d'Eusèbe de Césarée (*Vie de Constantin I*, 31), une bannière avec le symbole de la croix a été utilisée pour la première fois par l'Empire byzantin, à l'époque de Constantin le Grand (306-337). La croix, généralement combinée de façon caractéristique avec des lettres ou des symboles dans chaque quartier, a été l'emblème le plus utilisé dans l'histoire de l'Empire byzantin. Les lettres forment divers acronymes, comme le « X » de Χριστός, le très commun « IC XC NIKA » (Jésus-Christ est victorieux), et d'autres combinaisons, y compris, bien sûr, la plus célèbre « croix tétragrammatique » avec les quatre B. Souvent, un drapeau bleu et blanc avec une croix et le christogramme est attribué au règne de l'empereur Nicéphore II Phokas (963-969) (entre autres ΑΓΓΕΛΙΔΗΣ 1909, 23 ; ΟΙΚΟΝΟΜΟΥ 1985, 32).

Pendant l'ère post-byzantine, des drapeaux comportant le symbole de la croix furent utilisés par les Grecs à différents moments et à plusieurs endroits, à l'occasion de soulèvements contre le pouvoir ottoman. Ceux des klephtes et des armatoles comportaient des croix, des aigles bicéphales, des représentations de saint Georges et des inscriptions sous diverses couleurs.



**Fig. 6 - L. Dupré, *Un Grec arborant son étendard sur les murs de Salone*, huile sur toile, 1821**

Le drapeau avec une croix blanche sur fond bleu a été hissé par la flotte qui, dirigée par Ioannis Stathas et menée par Nikolaos Tsaras, a effectué des incursions sur les rives septentrionales de la mer Égée en 1807 (ΣΑΘΑΣ 1869, 586). Il a été béni et érigé dans le monastère de l'Évangelistria, sur l'île de Skiathos. C'est sur ce drapeau qu'ont prêté serment les chefs de la Révolution, Kolokotronis, Andreas Miaoulis, Euthymos Vlachavas, Stathas, réunis dans le monastère pour planifier leurs prochains mouvements. Mais c'est sur le drapeau de la Philiki Hétairia qu'on trouve pour la première fois les couleurs bleue et blanche du futur drapeau grec. Cette société, dont la devise était : *La liberté ou la mort*, a été fondée le 14 septembre 1814 à Odessa, par Nikolaos Galatis, Emmanuil Xanthos, Nikolaos Skoufas et Athanasios Tsakalov ; son principal chef était Ypsilantis.

En effet, pendant la première année de la guerre d'indépendance, chaque corps militaire portait encore son propre drapeau (fig. 6) : le bleu et le blanc n'en sont pas les seules couleurs. Les drapeaux des combattants étaient multicolores, comme celui de la Philiki Hétairia, ou portaient une croix avec des images de saints (saint Georges) ou avec l'aigle, suivant le drapeau des armatoles, tandis que de nombreux villages se retrouvaient sous la bannière de l'église érigée par leur paroisse (ΜΑΖΑΡΑΚΗΣ ΑΙΝΙΑΝ 1996, 14-20 et 29-35).

Par contre, commencèrent à arborer uniquement les couleurs bleue et blanche les drapeaux érigés sur le navire de l'amiral Miaoulis et sur celui de Konstantinos Kanaris, ou le drapeau adopté par certaines troupes de combattants, comme en Macédoine centrale. C'est en janvier 1822 que ces deux couleurs, le blanc et le bleu, furent définitivement adoptées par l'Assemblée d'Épidaure, en ces termes : « Les couleurs du symbole national et des drapeaux naval et terrestre sont : le bleu et le blanc ».

Sous le règne d'Othon I<sup>er</sup> de Bavière, les enseignes royales ont été ajoutées au drapeau ; elles en furent retirées en 1862, avec le renversement du roi. Sous le règne de Georges I<sup>er</sup>, fut ajoutée la couronne royale et, à partir de 1864, le drapeau de l'armée de Terre devait porter en son centre l'image de saint Georges. Le 25 mars 1924, les Ministères de la Défense et de la Marine enlevèrent les couronnes des drapeaux, exécutant la résolution de la Quatrième Assemblée constituante « Sur la proclamation de la République ». Mais, le 10 octobre 1935, les couronnes furent restituées aux drapeaux par la résolution de l'Assemblée nationale d'Athènes « Sur l'abolition de la République régnante ».

En 1967, la junte des colonels enleva la couronne des drapeaux et, en 1969, une nouvelle résolution abolit définitivement le drapeau de l'armée de Terre et établit comme drapeau officiel celui de la Marine. Enfin, la loi 851/21-12-1978 « Sur le drapeau national, les drapeaux de guerre et les insignes du président de la République » abrogea les dispositions des années précédentes (1967, 1969, 1971, 1973, 1975) et définit dans le détail les caractéristiques techniques et formelles du drapeau officiel, utilisé encore aujourd'hui.

Le drapeau grec est honoré le 27 octobre, veille de l'anniversaire du jour du « Non » (28 octobre).

LQ, JCS

#### « Je te salue, ô liberté ! » : l'hymne national grec

C'est en 1823 que le poète zantiote Dionysios Solomos écrit son *Hymne à la Liberté*, composé de 158 strophes, inspiré par les débuts de la guerre d'indépendance grecque et d'abord publié dans Missolonghi assiégée en 1824, puis à Paris en 1825. L'adhésion de Solomos au Cercle de Corfou provoque sa rencontre avec le compositeur corfiote Nikolaos Mantzaros, qui met le poème en musique en 1828, s'inspirant de mélodies populaires. En 1865, après l'avènement de Georges I<sup>er</sup>, les vingt-quatre premières strophes deviennent l'hymne national de la Grèce, dans un nouvel arrangement de Mantzaros, cette fois sur le rythme d'une marche militaire. C'est aussi l'hymne de la République de Chypre.

SP

## À L'AUBE DE L'ETHNOMUSICOLOGIE GRECQUE

« Le soleil nous dévorait ; à quelques buissons rares et brûlés étaient suspendues des cigales qui se taisaient à notre approche ; elles recommençaient leurs cris dès que nous étions passés : on n'entendait que ce bruit monotone, les pas de nos chevaux et la complainte de notre guide. Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il commence une chanson qu'il continue pendant toute la route. C'est presque toujours une longue histoire rimée qui charme les ennuis des descendants de Linus : les couplets en sont nombreux, l'air triste et assez ressemblant aux airs de nos vieilles romances françaises. »

CHATEAUBRIAND 1811, 797

C'est en ces termes que François-René de Chateaubriand rapporte sa rencontre des mélodies grecques populaires, non loin d'Olympie. Dans son étonnement de percevoir une similitude avec le répertoire auquel son oreille a été formée, il se risque à quelques explications hasardeuses, d'un transfert culturel de France en Morée par l'intermédiaire des Vénitiens ou d'une rencontre des génies français et grec sur le terrain de la romance, voire un lointain héritage antique (voir aussi POUQUEVILLE 1805, 279-291). Ces airs l'ont assez bouleversé pour qu'il avoue être hanté du souvenir de ces complaintes qu'il dit avoir entendues « la nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Mégare : lieux où la voix des Ménades ne retentit plus, où les concerts des muses ont cessé ». Ces quelques réflexions du philhellène français, publiées en 1811, montrent déjà ce qui marquera les relations de voyage à venir, la découverte d'une musique grecque dont on essaie de chercher l'origine ou que l'on compare avec ses propres traditions musicales, les témoignages oscillant entre une troublante familiarité et une inquiétante étrangeté.

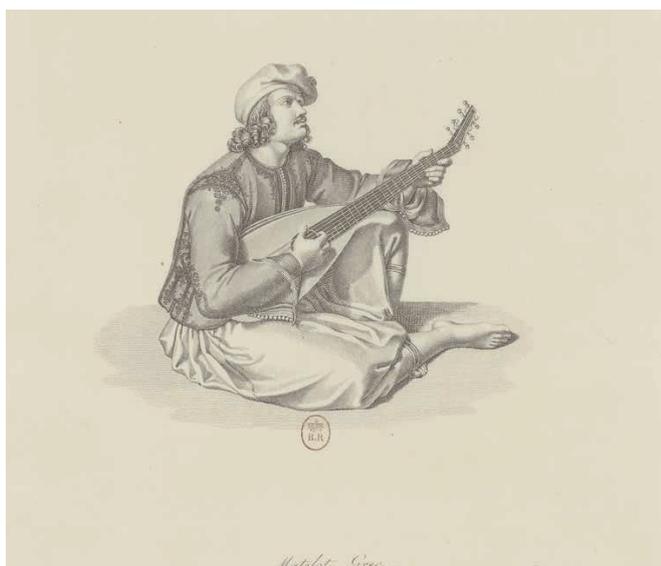


Fig. 7 - O. M. von Stackelberg, *Matelot grec*, gravure, 1831-1832

Cet intérêt pour les chants grecs touche plus généralement à l'histoire culturelle : les voyages en Grèce de cette période sont non seulement l'occasion d'explorer des sites que les Européens ne connaissaient que par leurs lectures, mais aussi de rencontrer le peuple grec avec ses us et coutumes. Parmi leurs centres d'intérêt figurent notamment les costumes traditionnels, les célébrations religieuses et les soirées festives, qui sont l'occasion d'entendre une musique qui dérange leurs oreilles et de voir des danses qui les troublent. La principale difficulté qu'ils rencontrent alors est d'utiliser leurs propres mots pour expliquer une réalité qui les dépasse en partie, mais pour laquelle ils se renseignent auprès des habitants. Ces témoignages épars dessinent une esquisse de ces paysages sonores qui caractérisaient les lieux qu'ils traversaient. Pour la décennie qui suit l'insurrection, trois auteurs se distinguent, partageant la même culture musicale occidentale contemporaine, tout en venant de trois pays différents, ce qui n'est pas sans incidence sur leurs remarques : l'Écossais Hugh William Williams (1773-1829), le Germano-Balte Stackelberg et le Français Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent.

### **De la cornemuse des Highlands à la lyre d'Amphion : le « Grecian Williams » (1820)**

C'est à Zante (Zakynthos) que Williams fait sa première expérience de la musique grecque : l'Écossais y est interpellé par la présence de la *gaïda*, la cornemuse, « commune à presque tous les pays d'Europe, de Calédonie en Grèce » : « nous l'avons entendue sonner un rassemblement des clans des Highlands comme en temps de guerre, et nous l'avons vue à Rome, à Naples et en Calabre, jouant l'hymne à la Vierge. Dans les îles Ioniennes, et en Grèce, c'est la musique de leurs festivals » (WILLIAMS 1820, 186-187). Williams est naturellement conduit à une démarche comparatiste consistant à la fois à reconnaître les points communs organologiques, mais aussi les différences dans les contextes d'utilisation. À Patras, c'est tout le paysage sonore des processions pascales qui suscite son intérêt : « Les processions en musique commencèrent très tôt, avec des mousquets qui tiraient tout le temps : on entendait des violons, des cornemuses et des tambourins dans toutes les rues, et il n'y a sans doute jamais rien eu de plus distrayant ou perturbant : l'union dissonante de la cornemuse avec le violon sonnait à nos oreilles comme les cris perçants des enfants et le couinement des porcs ; et pourtant, sur cette musique, si on peut l'appeler ainsi, ils paraient et dansaient » (WILLIAMS 1820, 208). Comme d'autres après lui, Williams place la musique grecque au rang du tintamarre et de la cacophonie.

Plus loin, il décrit avec précision deux danses circulaires interprétées par des hommes se tenant par la main, l'une accompagnée de chants et l'autre de musique uniquement instrumentale, au *zournas* et au tambour (WILLIAMS 1820, 225 et fig. 9). À propos de la première, il écrit que « cette danse est censée avoir quelque ressemblance avec celle que Thésée a inventée en commémoration de la destruction du Minotaure dans le labyrinthe crétois ». Quant à la seconde danse, il dit que « la musique était plus proche d'une cadence écossaise ; chaque personne avait un mouchoir dans la main, qui était tenu de la même manière par ses voisins

de chaque côté ; sous ce mouchoir, ils s'accroupissaient puis sautaient avec grande activité ». Outre l'effort de comprendre les différents mouvements, il faut remarquer la référence à l'antique, qui semble être faite par les Grecs eux-mêmes, soucieux de maintenir un lien avec les mythes fondateurs. Enfin, à Thèbes, Williams entend le chant du muezzin, dont il dit avoir récupéré la mélodie, mais il craint, dit-il, que son lecteur ne soit incapable de la comprendre, car elle nécessite « des poumons turcs et une pratique turque pour la rendre intelligible » (WILLIAMS 1820, 275-276).

Il souhaite en outre se procurer des mélodies grecques, sans succès dans un premier temps : son espoir sera en revanche comblé lors de son séjour athénien quelque temps plus tard. Il y a dans la démarche de Williams une dimension scientifique, qui passe par la collecte des données sur le terrain. Malheureusement, il ne dit rien de ses sources, mais il accompagne son volume des partitions de quatre morceaux assez courts : deux airs athéniens, une danse bohémienne d'Athènes appelée *Chengi* et un air chanté par les paysans de Samos et Patmos (fig. 8). Les morceaux sont présentés dans une version occidentalisée, avec une carrure paire là où les rythmes étaient sans doute impairs, sinon irrationnels. Son jugement montre un certain dédain, ou du moins l'incapacité à s'abstraire de ses propres repères et catégories esthétiques : « les airs athéniens et les autres airs grecs sont généralement d'un caractère inférieur et incapables d'exprimer tout changement dans les sensations de l'esprit. Il ne serait pas raisonnable, de fait, de s'attendre à ce que cette musique pût être bien adaptée à des sentiments raffinés ou élevés ». Même s'il laisse le lecteur juge en renvoyant aux exemples qu'il fournit, il ne le prépare guère à y prendre plaisir (il reproche aux Grecs une certaine apathie envers les arts ; WILLIAMS 1820, 329) d'autant que la manière dont les morceaux ont été transcrits et publiés est insuffisante à rendre compte des particularités harmoniques et rythmiques de ces airs, sachant qu'il n'est rien dit des instruments qui les accompagnaient spécifiquement (WILLIAMS 1820, 368).

### **Du chant des bouviers alpins à ceux des bergers d'Arcadie : Stackelberg à Bassae (1826)**

C'est dans l'ouvrage qu'il consacre au temple d'Apollon Épikourios à Bassae que le baron s'intéresse tout particulièrement à la musique, dans le souvenir retrouvé de l'Arcadie mythique au son de la *lyra* (« on aurait cru voir le renouveau des fêtes antiques ») (STACKELBERG 1826, 20-21). Il décrit ainsi une fête qui a lieu dans les ruines du temple, reprenant quelques informations déjà données par Williams, mais en poussant l'enquête un peu plus loin, à la fois parce qu'il décrit davantage de danses mais aussi parce qu'il ne donne pas moins de quatorze partitions d'airs très divers, allant des chants des bergers aux fêtes vespérales en passant par les airs des klephtes du Magne, dont il dit qu'ils avaient déjà perdu de leur signification : au moment où il écrit, ces chants, qui avaient pris une forte connotation révolutionnaire lorsque les klephtes étaient devenus le bras armé de l'insurrection, étaient déjà rentrés dans le folklore (voir les textes transmis dans FAURIEL 1824-1825).

GRECIAN MELODIES

ATHENIAN AIR

Musical score for the Athenian Air, marked *Andante*. It consists of three staves of music in a treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 2/4 time signature. The melody is characterized by a series of eighth-note runs with frequent slurs and ties, creating a flowing, melodic line.

ATHENIAN AIR

Musical score for the Athenian Air, marked *Allegretto*. It consists of three staves of music in a treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 6/8 time signature. The melody is more rhythmic and lively than the first version, featuring eighth-note patterns and frequent slurs.

ATHENIAN GIPSEY DANCE CALLED CHENGI

Musical score for the Athenian Gipsy Dance called Chengi, marked *Andante con moto*. It consists of three staves of music in a treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a 3/4 time signature. The melody is more rhythmic and features a mix of eighth and sixteenth notes, with frequent slurs.

SUNG AT PATMOS & SAMOS BY THE PEASANTRY

Musical score for a song sung at Patmos & Samos by the peasantry, marked *Andante*. It consists of two staves of music in a treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a 4/4 time signature. The melody is simple and features a mix of eighth and sixteenth notes, with frequent slurs.

Fig. 8 - H. W. Williams, *Mélodies grecques*, partition, 1820

Il évoque tout d'abord le *syrto*, « qui rappelle la danse délienne, la *géranos*, la danse de la grue, que Thésée a inventée pour imiter la sortie du dédale du labyrinthe avec le fil d'Ariane et qui tous les ans était dansée par le peuple au temple de Thésée à Athènes le troisième jour de Pâques ». Il affirme ainsi une continuité supposée entre l'Antiquité païenne et la Grèce chrétienne ; il donne d'autres exemples de cet héritage antique : « la danse épirote ou albanaise, l'*arvanitiko*, ressemble à une pyrrhique, une danse en armes, qui de la même façon a été exécutée par les bergers, cette danse orientale antique, que Xénophon et d'autres évoquent et appellent danse perse ou assyrienne ». Il est particulièrement sensible aux mouvements du danseur, qui bondit et s'accroupit en frappant deux sabres l'un contre l'autre. Puis vient le temps du repos, dans une description pittoresque des bergers juchés sur les fragments de colonnes : « ils entonnèrent alors le chant émouvant qui est souvent entendu dans ces montagnes comme un bruit naturel et, comme le ranz suisse, éveille une calme nostalgie. » Si Williams compare la Grèce aux Highlands dans l'usage de certains instruments ou rythmes, Stackelberg souligne plutôt une familiarité dans les émotions, dans la mesure où ces chants qui caractérisent la vie dans les pâturages arcadiens et suisses suscitent les mêmes sentiments, ici une mélancolie tournée vers un âge d'or perdu. Le baron formule même quelques remarques plus techniques sur la mélodie, soulignant qu'elle est chantée à l'unisson sur un bourdon.

Il n'en demeure pas moins qu'à son oreille, il y a une irréductible différence entre musiques orientale et occidentale, qu'il fait reposer sur la présence ou l'absence d'une gamme tempérée : « Les accords harmoniques ne sont pas du tout connus des Grecs et des Turcs ; comme un vestige de la plus ancienne manière de composer, leur système musical se limite à la mélodie qui est faite outre de tons entiers et de demi-tons de tiers et de quarts de ton et qui n'utilise pas le tempérament des échelles introduit dans notre système. Même le découpage en mesures se distingue du nôtre. Pendant que les mouvements du cœur s'expriment de façon plus aiguë et plus fine et qu'une plus grande liberté est offerte, cette musique inhabituelle pour une oreille européenne, à propos de laquelle des reproches sont exprimés dans beaucoup de récits de voyage, semble contenir des fausses notes ».

### **Des rondes paysannes au chant de Botzaris : Bory de Saint-Vincent en Messénie (1832)**

Le Français, en la matière, s'est montré beaucoup moins tolérant avec la musique qu'il découvrait, qui pour lui n'est que dysharmonie et vacarme, au point d'affirmer que « les Grecs ne sont point organisés pour la musique, dont ils paraissent avoir les notions les plus baroques (...). Il suffit de voir la forme des instruments que les meilleurs sculpteurs de l'Antiquité donnent aux chœurs de musique, représentés dans ceux de leurs bas-reliefs qui se sont conservés jusqu'à nous, pour sentir quels sons bizarres et quel désaccord probable devaient résulter d'un orchestre ainsi composé ». La référence à l'antique est donc présente comme chez Williams et Stackelberg, mais c'est pour créer une filiation dans l'incapacité à produire une musique harmonieuse. C'est peut-être pour cette raison qu'il ne fait aucun parallèle avec

la musique des campagnes d'Aquitaine ; la France est toutefois indirectement présente par l'évocation qu'il fait du « chant national de Marco Botzaris », lequel s'était engagé dans le régiment albanais qu'avait formé l'armée française dans les îles Ioniennes. Il écrit en effet qu'une jeune fille l'a interprété, sachant qu'il était « Français et philhellène » (BORY DE SAINT-VINCENT 1836, 161-163). Même s'il reconnaît la beauté des vers et leur force d'évocation héroïque dans la terre de Cadmos, il ne peut s'empêcher de reprocher à l'interprète d'entonner « en parties mal d'accord le chant ». Alors qu'il se trouve à Gargaliano (BORY DE SAINT-VINCENT 1836, 231), il écrit : « Des ménétriers qui nous aperçurent vinrent en gambadant racler gaîment leurs violons, en précédant par les rues les sapeurs, qui formaient notre tête de colonne. Ils ne cessèrent de faire entendre leur exécrable musique pendant tout le temps que dura notre halte. » Quant à la danse, elle ne reçoit pas de traitement de faveur (BORY DE SAINT-VINCENT 1836, 285-286) : « La danse chez les Grecs est au niveau de la musique, c'est-à-dire barbare et ridicule ; elle n'y dut jamais être un art soumis à des règles certaines et ingénieusement calculées, en prenant pour élément tout ce que les contours du corps humain et ses poses peuvent offrir de gracieux : des sauts forcés, des attitudes extravagantes, des mouvements désordonnés hors de la ligne d'aplomb, des contorsions d'épaules et de cou, de grands ronds de jambe la pointe en l'air, de bizarres ployés et des tours sur soi qui, parodiant la pirouette, font voler en rond la fustanelle du danseur, ou ce qui tient lieu de jupes aux danseuses, composent la danse des Grecs, qui se tiennent par la main en sautant lourdement, à peu près comme font nos paysans dans leurs rondes villageoises. » Cette dernière mention montre le peu d'estime que le noble Bory de Saint-Vincent devait avoir de la culture populaire, lui qui était habitué à fréquenter la plus haute société. Il a néanmoins noté un air de *romaïka* (BORY DE SAINT-VINCENT 1836, 442).



Fig. 9 - H. W. Williams, *Danse grecque*, gravure, 1820

Pour conclure, ces trois témoignages montrent qu'on ne saurait parler pour ces auteurs de démarche anthropologique, car les remarques qui émaillent ces récits sont bien celles d'Occidentaux face à des manifestations qu'ils ont tendance à juger inférieures à leur culture. Toutefois, l'attention qu'ils leur portent témoigne d'une curiosité qui ouvre la voie aux enquêtes ethnomusicologiques de Louis-Albert Bourgault-Ducoudray, Hubert Pernot, Melpo Merlier et Samuel Baud-Bovy.

## LE CONTEXTE CULTUREL EUROPÉEN ET LA NAISSANCE DU PHILHELLÉNISME

Le philhellénisme fut un mouvement politique et culturel européen. Ce terme définit au moins trois réalités historiques qui marquèrent durablement l'histoire et la culture tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle : 1) un mouvement scientifique, esthétique et philosophique qui redonna dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Grèce antique son statut de référence hégémonique à la fois culturelle et politique ; 2) un élan circonstanciel de sympathie pour les Grecs en révolte durant les années 1820, où se combinaient le goût des romantiques et la tutelle militaire et politique en Europe au lendemain du Congrès de Vienne ; 3) l'affirmation d'une solidarité plus durable avec le peuple grec considéré tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle comme l'une des dernières nationalités opprimées à défendre au nom aussi d'une identité historique européenne (fig. 10).



**Fig. 10 - H. Powers, *L'esclave grecque*, sculpture en marbre, 1843**

## Le mouvement européen pour l'indépendance

Les philhellènes essayèrent d'aider les Grecs luttant pour l'indépendance de la domination ottomane. Parmi les comités créés dans les capitales européennes, celui de Londres, fondé en 1823, fut particulièrement actif. D'autres se formèrent à Paris, à Genève (1825), à Bruxelles, à La Haye, à Marseille, à Munich, à Stockholm et à Philadelphie ; des souscriptions rassemblèrent des sommes très importantes ; il y eut des quêtes, des concerts, des expositions au profit des Grecs ; on écrivit un grand nombre de brochures ou des livres pour les défendre, des poèmes pour chanter leurs exploits ou pleurer leurs malheurs. Des images en tout genre, depuis les étiquettes commerciales jusqu'aux tableaux de maîtres, témoignent de la popularité d'une cause pour laquelle se mobilisèrent des gens de toutes opinions et de toutes conditions : Chateaubriand et Benjamin Constant, des ducs et des généraux de l'Empire, des écrivains et des banquiers. En Suisse, les philhellènes s'organisèrent au sein de la Zurich Mutual Aid Society for the Greeks ; à Genève, la cause grecque trouva deux soutiens actifs dans le banquier Jean-Gabriel Eynard et le médecin Louis-André Gosse. L'insurrection éclata en Grèce, en 1821 : lord Byron, Santorre de Santarosa (1783, Savillan ; 1825, Pylos) et Giacinto Provana (1794, Turin ; 1856, Baveno), entre autres, s'y rendirent combattre, et les deux premiers y périrent. Lord Byron resta notamment dans les mémoires comme l'un des héros de la lutte pour l'indépendance grecque (fig. 11). Venus d'un peu partout, des volontaires l'avaient précédé ou suivirent son exemple. Certains d'entre eux, comme les généraux wurtembourgeois et bavarois Karl von Normann-Ehrenfels et Karl Wilhelm von Heideck, le colonel français Charles Nicolas Fabvier, l'amiral anglais Thomas Cochrane ou le général anglais Richard Church, jouèrent un rôle de premier plan dans la guerre d'indépendance. Parmi les volontaires suisses qui se rendirent en Grèce, Johann Jakob Meyer mourut à Missolonghi.

Le philhellénisme fut la première manifestation d'une opinion publique européenne, puisqu'il toucha l'ensemble des pays du continent et donna naissance à des formes internationales de mobilisation et de collaboration. Les intellectuels philhellènes contribuèrent fortement à forger l'opinion publique des États qui par la Sainte-Alliance s'étaient engagés à préserver le *statu quo* en Europe ; ils ne furent pas non plus étrangers au changement politique qui conduisit au traité de Londres (1827) entre la France, la Russie et l'Angleterre et enfin à l'intervention directe de ces nations en faveur de la Grèce.

En France, déjà au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lumières avaient créé un courant de retour vers la Grèce classique, désormais reconnue comme la mère de la culture occidentale. De nombreux scientifiques, archéologues, historiens, écrivains, artistes voyageaient à travers la Grèce et découvraient, sur les traces de Pausanias, la civilisation grecque. L'ouvrage de l'académicien français et ambassadeur de France à Constantinople, le comte de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, est emblématique : élève de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), archéologue et grand philhellène, il fut nommé en 1809 président de l'Hôtel Hellénophone, une société secrète prérévolutionnaire, qui avait pour objectif la préparation d'une révolte contre les Ottomans. Athanasios Tsakalov était lui-même membre de cette société et, en 1814, déménagea de Paris à Odessa, où l'Hôtel évolua pour devenir la Philiki Hétairia.



**Fig. 11 - T. Vryzakis, *L'arrivée de Byron à Missolonghi*, huile sur toile, 1861**

L'Expédition française de Morée, de 15 000 hommes, dirigée par le général Maison (1828-1833), fut organisée dans le but d'éloigner Ibrahim Pacha du Péloponnèse, et de mettre en œuvre le traité de Londres de 1827 pour la création d'un État grec. La mission comprenait également 17 scientifiques français qui cartographièrent le Péloponnèse et les îles de la mer Égée, étudièrent les monuments anciens et décrivirent les résultats de leurs recherches dans six ouvrages.

Pour récompenser les services des philhellènes, le nouveau roi de Grèce, Othon I<sup>er</sup>, créa, en 1834, la médaille des philhellènes, décoration en faveur des Grecs et des étrangers qui contribuèrent à l'indépendance du pays.

L'un des produits du philhellénisme fut aussi la création en septembre 1846, sous la Monarchie de Juillet, de l'École française d'Athènes : dès 1841, Charles-Augustin Sainte-Beuve formula l'idée d'un établissement français en Grèce et, en 1845, l'Académie des beaux-arts autorisa des pensionnaires de la Villa Médicis à Rome à gagner Athènes pour y étudier les antiquités.



Fig. 12 - E. Delacroix, *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*, huile sur toile, 1826

## Le mouvement culturel du philhellénisme

À partir du moment où la révolution grecque fut connue en Europe occidentale, les journaux commencèrent à être inondés des nouvelles sur les opérations militaires et les développements politiques. Dans ce contexte, le journal *La Quotidienne* utilisa pour la première fois le terme « la Grèce » pour désigner les territoires contrôlés par les combattants grecs.

Cet intérêt intense pour la révolution de 1821 se reflétait également dans la littérature (DI BENEDETTO 1999). Depuis 1821, plus de 2000 œuvres littéraires (poèmes, pièces de théâtre, dépliants de contenu historique et politique, etc.) avaient été écrites et diffusées à l'échelle internationale, se référant à la révolution grecque. Parmi les auteurs, on trouve les académiciens Alexandre Guiraud et Casimir Delavigne, Victor Hugo et Alphonse de Lamartine. Le manifeste du philhellénisme durant la révolution de 1821 fut l'essai de Chateaubriand *Note sur la Grèce*, qui fut traduit et distribué partout en Europe. Une lettre du compositeur italien Giovanni Pacini (qui vivait à Paris), témoigne de ce climat : il offrit son œuvre musicale sur Missolonghi à vendre pour un franc par exemplaire, demandant que l'argent fût donné au Comité grec philanthropique. Plusieurs peintres produisirent beaucoup d'œuvres d'art avec des thèmes inspirés par la révolution grecque et le sort des Grecs luttant pour leur indépendance. Le cas le plus connu est celui d'Eugène Delacroix avec ses œuvres *Scènes des massacres de Scio* (fig. 1) et *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* (fig. 12).

Le philhellénisme fut surtout capable de produire un imaginaire collectif, un système de significations, de narrations et de *topoi* sur la Grèce, une tradition construite en dehors de la Grèce – en Europe et en Amérique – dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il fut l'une des premières « idées européennes » à travers la proposition d'un véritable dénominateur commun, mais ne fut pas un facteur d'homogénéisation. La Grèce fut l'objet d'une véritable concurrence intellectuelle ; elle était une possession symbolique commune, mais certains en revendiquaient une part plus grande ou en faisaient un usage radicalement différent. Ses représentations servaient à la fois à unifier, mais aussi à souligner les particularités. Dans l'espace germanique, par exemple, le philhellénisme fut conçu comme une « obsession culturelle » : les savants y revendiquaient une relation directe à la Grèce et une sorte de généalogie idéale. Cet engouement politique d'une dizaine d'années imprégna l'histoire intellectuelle germanique avec, entre autres, la philologie de Karl Benedikt Hase (1780-1864), l'esthétique de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), l'architecture de Leo von Klenze (1784-1864) et de Karl Friedrich Schinkel (1781-1841).

Le philhellénisme s'exprima tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle en se construisant comme une relation culturelle fondée sur la réciprocité : les philhellènes européens aidaient les Grecs modernes en souvenir de l'apport des Grecs anciens à leur propre civilisation et redonnaient ainsi une légitimité historique à leurs héritiers. Cependant, le philhellénisme

fonctionnait aussi comme une forme particulière de « mirage grec » ; en se déployant sur le fond de relations et d'héritage culturels, il personnifiait la contradiction entre le présent oriental de la Grèce en contraste avec l'image de son passé européen, allant de l'*Epanastasis* (de 1821 à 1833, la décennie de révolution nationale grecque) à la guerre gréco-turque de 1897, en passant par les expéditions de Crète de 1866.

Le philhellénisme s'affirma dans des débats culturels et reposait sur l'action d'intellectuels médiateurs circulant entre la France, l'espace germanique, la Grèce et l'Italie, comme Andrea Mustoxidi, Koraïs, Claude Fauriel ou Hase. Ce fut une construction de l'Europe concernant la Grèce ; une des forces de l'idée philhellène dans la longue durée tenait à sa qualité de vecteur intellectuel nourrissant des quêtes différentes, comme celle du critique de la III<sup>e</sup> République, Albert Thibaudet, ou du fondateur de la psychanalyse, Sigmund Freud.

### **Les Grecs de la diaspora et la formation de l'identité nationale**

Les intellectuels grecs de la diaspora contribuèrent à la formation du « discours philhellène ». Et inversement, le « discours philhellène », une fois établi, fournit aux intellectuels grecs de la diaspora un ensemble de vocabulaire et de *topoi* des représentations de la Grèce, grâce auxquels ces intellectuels perçurent finalement leur identité nationale. L'idée de la nation grecque fut donc créée à distance, mais les Grecs de la diaspora essayèrent de rapatrier leur vision nostalgique et de l'imposer à la réalité grecque. Ils furent des acteurs à part entière de l'échange littéraire et culturel, avec des conséquences dans les pays d'origine des philhellènes, notamment ceux de l'espace germanique, la France et l'Italie.

Plusieurs exemples confirment ce double phénomène : parmi d'autres, les philologues Hase et Friedrich Wilhelm Thiersch, l'homme de lettres Fauriel avec d'autres éditeurs contemporains de recueils de chants populaires grecs (Jean Charles Léonard Sismondi, Alexandre Buchon et Werner von Haxthausen). Les deux premiers eurent en commun le contexte de formation culturelle, l'influence du classicisme weimarien héritée de leur passage par les lycées, puis par les Universités d'Iéna (Hase) et de Leipzig (Thiersch), l'acheminement vers le philhellénisme par la philologie et le contact avec des intellectuels grecs de la diaspora, la fréquentation des milieux aristocratiques et la capacité à s'assurer les appuis officiels qui leur ouvrirent une brillante carrière académique ayant conduit l'un (Hase) en France et l'autre (Thiersch) dans la capitale bavaroise. Leurs positions institutionnelles et leur vaste réseau de contacts internationaux leur permettaient de mettre au service de la cause philhellène un engagement articulante, à des degrés divers selon les personnalités, les activités de pédagogues, d'initiateurs des études néohelléniques, de publicistes sur la Grèce contemporaine, de collaborateurs à des entreprises scientifiques internationales, d'intermédiaires entre militants du philhellénisme, de mécènes. C'est également à l'existence d'un réseau informel de relations franco-germaniques-grecques, au sein

duquel les idées et les textes circulaient grâce à des rencontres personnelles et à des échanges épistolaires, avec pour pôles majeurs Paris et Vienne, qu'aboutit l'étude des premiers recueils de chants populaires grecs (ESPAGNE & PÉCOUT 2005).

L'intérêt esthétique et savant pour la Grèce ancienne fournit les conditions essentielles pour le développement du philhellénisme. La guerre d'indépendance suscita en retour le désir de mieux connaître les Grecs et la Grèce, nourrissant une activité littéraire et éditoriale consacrée à l'histoire, la géographie, la langue, la littérature ou les mœurs, et donna une nouvelle impulsion aux études savantes. Les échanges transnationaux passant à travers les relations liant les différents acteurs du mouvement philhellène par-delà les frontières, par les traductions ou les collaborations à des entreprises multinationales, n'excluaient pas non plus la rivalité et la concurrence, qu'il s'agisse de la prééminence savante, de l'affirmation identitaire ou de l'acquisition d'œuvres d'art. L'édition de chants populaires grecs mit enfin en scène le philhellénisme comme facteur de rencontre entre disciplines intellectuelles (la philologie classique, la linguistique moderne, l'ethnologie naissante, l'histoire, la création littéraire et artistique) et son intégration dans le plus large débat de la genèse de la poésie populaire et de sa capacité à incarner l'esprit d'un peuple.

Le plus ancien *topos* de l'imaginaire philhellène fut la perception de la Grèce comme idéale (et non comme entité géographique) et sa transformation en utopie qui en vint à être regardée comme la matrice de la civilisation européenne. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un autre concept s'ajouta à cette construction : l'idée de la continuité entre la Grèce ancienne et la Grèce moderne. La connexion entre la Grèce mère antique de l'identité européenne et la Grèce moderne assujettie aux Ottomans transforma la tragédie grecque en une tragédie de dimensions européennes. Cette idée devint un autre *topos* de la narration philhellène. Le tableau des guerres contre les Perses fourni par Hérodote fascina les philhellènes : le paradigme d'Hérodote fut transformé en un autre *topos* du discours philhellène et offrit une base appropriée pour construire l'analogie entre les Empires perse et ottoman et pour placer la révolution grecque dans un schéma d'opposition de l'Orient et de l'Occident. La décision de Percy Bysshe Shelley d'écrire *Hellas* (1821) comme une sorte d'imitation des *Perses* d'Eschyle était en ce sens emblématique (MAZUREL 2012). De même, l'établissement de cette tradition littéraire amena Mustoxidi à traduire Hérodote (1820-1863) : c'était la vision de la Grèce ancienne que le public occidental exigeait, et c'était la seule vision que les intellectuels grecs eux-mêmes, comme Mustoxidi, préféraient voir. C'est dans cette perspective que nous devrions lire les mots de Shelley dans la préface de son poème *Hellas* : « L'apathie des dirigeants du monde civilisé à la situation stupéfiante des descendants de la nation à laquelle ils doivent leur civilisation, se relevant comme elle le faisait de ses ruines, est quelque chose de parfaitement inexplicable à un simple spectateur de ce théâtre moral. Nous sommes tous des Grecs ».

MTS, AP

## LE XEINEION, UN CERCLE ATHÉNIEN D'INTELLECTUELS, D'ARTISTES ET DE VOYAGEURS PHILHELLÈNES AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, une véritable passion pour l'Antiquité grecque et ses vestiges se diffuse dans les cercles intellectuels européens. Ce courant culturel traverse toute l'Europe, à l'époque en proie aux guerres napoléoniennes, et favorise les références à un passé en grande partie idéalisé et teinté de Romantisme, comme en témoigne, entre autres, l'*Hypérion* de Friedrich Hölderlin (1797-1799).

L'attrait pour les antiquités grecques pousse de nombreux intellectuels, originaires surtout d'Angleterre et d'Europe septentrionale, à poursuivre leur Grand Tour jusqu'en Grèce, un pays jusque-là peu connu à cause de l'état arriéré dans lequel l'avait maintenu la domination ottomane. C'est ainsi que des intellectuels européens, pétris de culture classique, se rencontrent au fil de leurs voyages d'exploration et à Athènes. La ville à l'époque est de dimensions modestes et n'offre pas beaucoup de possibilité de logement ; les Européens se retrouvent dans les rares pensions disponibles (en particulier celle de Madame Macri, cf. *Athènes*) où, dans les années 1810-1811, lord Byron, alors âgé de 22 ans, fait déjà figure de chef de file du mouvement philhellène. Dans ce contexte cosmopolite athénien, les initiatives culturelles en faveur de la Grèce se multiplient : le 25 novembre 1811, Brønsted, Cockerell, Douglas, Foster, Haller von Hallerstein, Linckh et Stackelberg fondent le Xeineion (l'Hospitalière). Ces jeunes intellectuels, après avoir découvert les sculptures du temple d'Aphaia à Égine au printemps 1811, décident de donner naissance à « la première association internationale d'archéologues » (GRAN-AYMERICH 2007, 43). Ses membres, identifiables à la bague avec la chouette de Minerve dessinée par Stackelberg, s'engagent dans la charte (voir catalogue, n° 51), rédigée en français, à s'entraider (« [...] et c'est le devoir de chacun des associés à l'instant qu'il voit la bague d'en recevoir le possesseur comme son vrai et propre ami et de l'accueillir avec toute l'honnêteté et avec toute l'hospitalité dont il aura les moyens ») et à nommer d'autres membres sans distinction de nationalité, de religion et d'âge (« Les Xenioi composent un peuple d'eux-mêmes, et du moment que la bague est sur le doigt il ne la quitte jamais. Les distinctions fortuites des nations sont abolies et l'on devient entièrement et uniquement XENIOS »). Ces intellectuels originaires du Danemark, d'Angleterre, du monde germanique et des pays baltes souhaitent faire partie d'une communauté idéale, fondée sur la passion pour l'Antiquité classique et sur la volonté d'en faire connaître les chefs-d'œuvre au plus grand nombre, afin de dépasser les clivages qui, dans les mêmes années, sont à l'origine de conflits meurtriers. Haller von Hallerstein, le plus âgé du groupe, dessine le sceau où il inscrit les noms des sept membres fondateurs ainsi que leur ville d'origine. L'un des documents conservés

à la Bnu dans le fonds d'archives de l'architecte (Ms 2724, 2, 38, f° 654) contient une première ébauche du sceau : manque encore le nom de C. Haller von Hallerstein, qui sera ensuite ajouté dans l'espace vide, tandis que l'ordre et la disposition des noms des membres fondateurs sont différents par rapport au sceau définitif présent sur la patente datée du 6 avril 1812, rédigée pour la nomination de William Gell en tant que *xenios* (Bnu, Ms 2724, 2, 38, f° 659 ; voir catalogue, n° 51).

Le groupe entretient des relations très étroites avec les intellectuels européens installés à Athènes à l'époque : Georg Christian Gropius (1776-1850), consul de Grande-Bretagne, Frederick North (1766-1827), cinquième comte de Guilford (SCHWEITZER 2020, 105), et Louis-François-Sébastien Fauvel, vice-consul de France, deviennent également membres du Xeineion. Les carnets de Haller von Hallerstein contiennent de nombreux dessins d'objets archéologiques et de sculptures que l'architecte a pu observer chez le vice-consul de France. Au fil des années et de ses recherches, Fauvel a en effet créé une riche collection archéologique que les voyageurs de passage à Athènes n'ont de cesse d'admirer.

La passion et l'enthousiasme des membres du Xeineion les amènent à découvrir, après les statues des frontons du temple d'Aphaia à Égine (printemps 1811), la frise du temple d'Apollon Épikourios à Bassae (étés 1811-1812) ainsi que le plus ancien chapiteau corinthien connu à ce jour. Les chefs-d'œuvre en marbre sont mis au jour lors de fouilles sommaires tandis que Cockerell et Haller von Hallerstein, architectes de formation, dessinent avec un haut degré de précision les édifices, de nombreux blocs architecturaux et d'autres vestiges archéologiques, participant ainsi aux prémices de l'archéologie scientifique en Grèce. Ces méthodes de recherche, aujourd'hui certes discutables mais en adéquation avec le contexte de l'époque, contribuent au développement en Europe de l'intérêt pour la Grèce et ses antiquités, faisant ressortir dans le même temps l'état lamentable dans lequel se retrouvent alors les chefs-d'œuvre du berceau de la démocratie et favorisant le développement d'un philhellénisme aux implications également politiques.

Cette vision idéaliste est toutefois mise à rude épreuve quand les membres du Xeineion ont à se partager le fruit de leurs découvertes et à subir les pressions des souverains et collectionneurs européens dont l'engouement pour les antiquités classiques atteint alors son comble. En effet, le Xeineion n'a pas une longue histoire : après la découverte des marbres d'Égine et de la frise de Bassae, la plupart de ses membres quittent Athènes et la Grèce, au gré de leurs voyages, et le *sodalizio* s'estompe. Haller von Hallerstein est l'un des rares à continuer de voyager dans le bassin égéen, résidant de décembre 1814 à juin 1816 à Constantinople et visitant à plusieurs reprises les Cyclades et les îles Ioniennes.

#### Ci-contre

**Fig. 13 - C. Haller von Hallerstein, *Charte du Xeineion*, encre sur papier, 1812**

# ΞΕΙΝΕΙΟΝ

1.

ΞΕΙΝΕΙΟΝ est le gage de l'estime et du sentiment: La bague est la clef du coeur et de la maison, et c'est le devoir de chacun des associés à l'instant qu'il voit la bague, d'en recevoir le possesseur comme son vrai et propre ami et de l'accueillir avec toute l'honnêteté et avec toute l'hospitalité dont il aura les moyens.

2.

Il est permis à nous sept premiers ΞΕΙΝΟΙ ci dessous nommés, d'ajouter au nombre de la société; et chaque nouveau membre aussitôt qu'il aura reçu la bague avec un exemplaire des lois de la société écrit de la main de celui qui l'a nommé, doit jouir également de tous les droits et de tous les privilèges dont elle est le signe, excepté celui de la partager avec d'autres personnes.

3.

Chaque digne homme de tous pays, de toute religion, et de toute age peut aspirer à devenir ΞΕΙΝΟΣ et la seule qualité qui est essentielle est l'enthousiasme pour la Grèce, la littérature ancienne et les beaux arts.

4.

Chaque membre primitif pourra en mourant léguer par écrit ou en présence de témoins ses droits comme membre primitif à l'ami qu'il en jugera le plus digne en lui consignant avec la bague la patente de la société. Il est du devoir du membre héréditaire de saisir la première occasion pour se faire reconnoître comme tel à tous les membres primitifs de la société.

5.

Les ΞΕΙΝΟΙ composent un peuple d'eux mêmes, et du moment que la bague est sur le doigt il ne la quitte jamais. Les distinctions fortuites des nations sont abolies et l'on devient entièrement et uniquement ΞΕΙΝΟΣ.

Athènes ce 25 Nov<sup>r</sup>

1811.



Monsieur W<sup>m</sup> Gell est reçu membre  
de la société; je l'embrasse comme

ΞΕΙΝΟΝ

W<sup>m</sup> Haller von Hallerstein

Athènes le 6 Avril 1812



Mais l'héritage du Xeineion demeure : plusieurs membres de l'association sont à l'origine de la société des Philomousoi, créée en 1813 à Athènes pour promouvoir l'intérêt des Européens pour les vestiges de la Grèce ancienne et aider à la formation artistique des jeunes Grecs. En outre, en 1823, Stackelberg, désormais installé à Rome, fonde avec August Kestner, Eduard Gerhard, Theodor Sigismund Panofka et l'artiste danois Berthel, dit Alberto, Thorvaldsen (1770-1844), la Société des Hyperboréens sur le modèle du Xeineion afin de promouvoir l'étude des monuments antiques de Rome. Cette association privée est transformée le 21 avril 1829, sous l'égide du futur roi de Prusse Frédéric Guillaume IV, en Institut de Correspondance Archéologique de Rome, ancêtre de l'actuel Istituto Archeologico Germanico di Roma.

La fondation du Xeineion à Athènes en novembre 1811 par un groupe d'intellectuels européens représente l'expression de « l'enthousiasme pour la Grèce, la littérature ancienne et les beaux-arts » (Charte du Xeineion) et, comme le souligne J. SCHWEITZER (2020, 26), « au moment où la jeunesse européenne s'affronte sur les champs de bataille, il (Haller von Hallerstein, ndr) forme, avec d'autres jeunes voyageurs, une forme de république idéale réunie autour des fouilles archéologiques et de la connaissance de l'Antiquité classique dans laquelle les différents de nations semblent ne jouer aucun rôle ».

**DLN**



## BIOGRAPHIES DES MEMBRES DU XEINEION

### Brønsted, Peter Oluf (1780-1842)

Philologue et archéologue danois, membre fondateur du Xeineion, il naît le 17 novembre 1780 à Fruering, village situé au sud-ouest d'Aarhus, dans le Jutland. Après avoir intégré l'Université de Copenhague, où il étudie la théologie et la philologie, il entreprend à partir de 1806 plusieurs voyages à Paris, en Italie, en Grèce et en Albanie en compagnie de Georg Koës (1782-1811). Pendant l'été 1809, ils se rendent à Rome pour étudier l'archéologie et l'épigraphie ; dans la ville éternelle, ils rencontrent l'architecte Haller von Hallerstein, le peintre Linckh ainsi que le peintre et archéologue balte Stackelberg. Le groupe d'amis décide d'organiser un voyage en Grèce à l'été 1810 ; une fois installés à Athènes, ils se lient d'amitié avec Cockerell et lord Byron. En septembre 1811, Koës, son fidèle ami, décède sur l'île de Zante à la suite d'une pneumonie alors que Brønsted se trouve en Thessalie. Quelques mois plus tard, ce dernier participe à la création du Xeineion à Athènes. Il effectue ensuite des fouilles sur l'île de Kéos (sanctuaire d'Apollon à Karthaia) avec Linckh, à Égine et à Salamine ; il participe également à l'expédition archéologique destinée à étudier le temple d'Apollon Épikourios à Bassae, en Arcadie. Après avoir visité la tombe de Koës en septembre 1812, il entreprend le voyage de retour au Danemark, accompagné du comte Nicoló de Lunzi, fils du consul danois en mission sur l'île de Zante. C'est en Albanie, le 12 décembre 1812, qu'ils rencontrent le gouverneur de la région, Ali Pacha de Janina. De retour dans son pays natal après trois années d'expédition, il épouse en 1813 Frederikke, la sœur de Koës, et devient professeur de grec ancien et de philologie à l'Université de Copenhague. N'étant pas soutenu par l'université dans ses projets de publication de la documentation acquise durant ses voyages, il décide d'occuper en 1818 la place d'envoyé danois à la cour papale de Rome, ville où il acquiert des antiquités pour le compte du roi du Danemark. Entre 1820 et 1821, il entreprend des voyages en Sicile et dans les îles Ioniennes afin de collecter du mobilier archéologique pour ses recherches. Il se rend ensuite à Londres en 1826 pour étudier les marbres du Parthénon transférés par lord Elgin. Entre 1824 et 1829, il s'installe à Paris pour se consacrer au récit de ses voyages en Grèce et se lie d'amitié avec le philologue et archéologue Hase, originaire de la région de Weimar. Il travaille à la publication de son ouvrage *Voyages dans la Grèce accompagnés de recherches archéologiques* qu'il publie également en allemand sous le titre *Reisen und Untersuchungen in Griechenland*. Il retourne à Copenhague en 1832 lors de sa nomination en tant que directeur du musée des Antiquités et du cabinet des médailles du Château de Rosenborg. À partir de 1842, il devient recteur de l'Université de Copenhague, mais quelques mois plus tard, le 26 juin, il décède à l'âge de 62 ans à cause d'une chute de cheval.

Brønsted est l'un des premiers philologues danois à entreprendre un voyage et des recherches scientifiques en Grèce, y compris des fouilles archéologiques ; ses accomplissements participent à l'éveil du philhellénisme dans son pays et à l'émergence de l'archéologie classique en Europe.

EJ



**Fig. 14 - Portrait de P. O. Brønsted, par C. A. Jensen, huile sur toile, 1839**

## Cockerell, Charles Robert (1788-1863)

Membre fondateur du Xeineion, Cockerell est un architecte et archéologue anglais né en 1788 à Londres. Son père, Samuel Pepys Cockerell, est un architecte renommé et fortuné qui le forme jusqu'en 1809. Il devient ensuite l'apprenti de Robert Smirke, un célèbre architecte londonien spécialiste du Greek Revival, courant artistique qui s'inspire des proportions architecturales des monuments de la Grèce antique et dont Cockerell va devenir l'un des chefs de file. En 1810, il entreprend le Grand Tour, initialement en qualité de « messenger du roi (d'Angleterre) détaché auprès de la flotte à Cadix, Malte et Constantinople ». Il s'installe ensuite à Athènes et fonde le Xeineion avec Haller von Hallerstein et d'autres philhellènes. En 1811-1812, il participe aux fouilles du temple d'Aphaïa à Égine, où sont découvertes les statues des frontons dès les tout premiers jours du chantier, et du temple d'Apollon Épikourios à Bassae auquel il consacre une publication fondamentale en 1860. L'une des observations architecturales les plus marquantes de sa carrière est celle qui concerne l'*entasis* des colonnes, sorte de trompe-l'œil qui permet d'augmenter le volume des colonnes en bombant légèrement le fût par un axe concave. Enthousiasmé par sa découverte, il la décrit ainsi à son père : « Un phénomène des plus curieux qui a jusque-là échappé à James Stuart et aux plus précis des observateurs, en fait, il est si délicat que si on ne le mesure pas, il n'est pas discernable à l'œil nu ». Ses recherches le conduisent jusqu'à Olympie où il effectue de nombreux relevés architecturaux, notamment ceux du temple de Zeus. Il tombe malade et est contraint de rentrer à Athènes, mais il reprend vite ses voyages qui l'amènent en Albanie, dans les îles de la mer Égée et enfin en Italie, en 1815-1816, où il visite Naples, Pompéi, Florence, Milan et Rome où le célèbre peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867) dessine son portrait. Il rentre finalement à Londres en 1817, sept ans après son départ, pour y développer son activité d'architecte. En 1840, il est nommé professeur d'architecture à l'Académie royale des beaux-arts de Londres. Ses plus célèbres réalisations sont souvent inspirées de monuments antiques, comme le monument national d'Écosse qui est une copie partielle du Parthénon. De nombreux projets lui sont cependant refusés puisqu'il ne s'adapte pas au Gothic Revival, le style qui devient populaire à l'époque. Parmi ses travaux les plus marquants figure la publication du temple d'Apollon Épikourios à Bassae (1860) pour laquelle il exploite en grande partie le travail de son ami Haller von Hallerstein, mort prématurément. Il est important de mentionner en outre son concept architectural intitulé *The Professor's Dream* (Le Rêve du Professeur), exposé en 1849 à la Royal Academy de Londres. Il s'agit d'un dessin réunissant les monuments architecturaux les plus importants de l'époque antique et contemporaine qui l'avaient inspiré comme la Cathédrale Saint-Paul de Londres, la Basilique Saint-Pierre de Rome, les pyramides d'Égypte ou encore les temples grecs.

Après une longue carrière, il meurt à Londres en 1863 à l'âge de 75 ans. Son fils, Samuel Cockerell, publie ses mémoires en 1903.

MS



**Fig. 15 - Portrait de C. R. Cockerell, par J. Ingres, mine de plomb, 1817**

## Douglas North, Frederick Sylvester, baron Glenbervie (1791-1819)

Né le 8 février 1791 à Berford Square, petit parc londonien situé immédiatement derrière le British Museum, Douglas North est prédisposé à s'intéresser aux antiquités grecques. En effet, il est fils du baron Sylvester Douglas et de Catherine Anne North, la fille du célèbre duc de Guilford parti faire le Grand Tour dans les années 1720. Ses parents remarquent très tôt sa méticulosité qui lui vaut un excellent parcours scolaire de la Sunbury School à la Westminster School, puis une entrée au Christ Church College d'Oxford et au centre de formation au barreau du Lincoln's Inn. Il échoue cependant au concours d'avocat, mais termine premier en études classiques et deuxième en mathématiques à Oxford en 1809. La poursuite de ses études à Édimbourg échoue cependant en raison de sa santé fragile. Il décide alors de parfaire son éducation classique en s'embarquant pour un voyage vers la Grèce et le Proche-Orient, grâce aux subsides de son oncle philhellène. Dans un ouvrage paru en 1813, *An Essay on Certain Points of Resemblance Between the Ancient and Modern Greeks*, Douglas revient sur son voyage. Il embarque à l'été 1810, passe par l'Espagne, Malte, la Sicile, puis arrive à Zante en avril 1811 où il contemple la mer en se souvenant de l'exclamation « Thalassa ! » de l'*Anabase* de Xénophon. Il passe ensuite par Ithaque, au pied du mont Pinde où il récite les vers de lord Byron, puis poursuit par la Thessalie en direction de Constantinople. Après un détour par Smyrne et Éphèse, il repart vers les Cyclades, puis débarque à Athènes ; en septembre il est à Égine où il prend connaissance des fouilles du temple d'Aphaia. Il part ensuite dans le Péloponnèse, puis retourne à Athènes par la Phocide et la Béotie en novembre. Il participe à la création du Xeineion, l'association philhellène où il se lie d'amitié avec Cockerell et Foster qui veulent l'emmener en Syrie, mais les compagnons de voyage ne parviennent pas à quitter la Crète à cause des vents contraires. Ils passent alors par Gortyne et visitent ce qu'ils appellent le Labyrinthe, près du village d'Ampelouzos, en Messara. En juillet 1812, Douglas est de retour à Londres. Il poursuit alors sa carrière d'homme politique au Parlement où il se démarque par ses idées progressistes. Dans son ouvrage, il exprime des positions claires en faveur de l'indépendance des Grecs en notant, dans une comparaison teintée de Romantisme, qu'un ancien peuple de philosophes ne peut qu'être libre. Ses idéaux se retrouvent également dans la correspondance qu'il entretient avec la philosophe et autrice romantique connue sous le nom de Madame de Staël (1766-1817), elle-même pétrie de culture classique. Ils trouvent également un écho dans sa visite des ruines d'Italie qu'il entreprend lors de son Grand Tour en 1814, durant lequel il rencontre Napoléon Bonaparte, exilé sur l'île d'Elbe, avec lequel il s'entend fort bien. À son retour, il continue de militer en faveur des indépendances dans l'Empire britannique. Il finit par se marier en juillet 1819, mais sa faible constitution ne lui permet pas de surmonter la jaunisse qui le terrasse le 21 octobre 1819.

Dans une lettre du 20 novembre, son ami, lord Byron, lui rend un ultime hommage en soulignant les bons mots sur l'indépendance grecque à venir de « l'orateur et réformateur ».

CV



Fig. 16 - Portrait de F. S. Douglas North, J. Ingres, mine de plomb, 1815

## **Foster, John (1786-1846)**

John Foster (dit Junior), né à Newington (Liverpool) en 1786, étudie l'architecture sous la direction du célèbre architecte britannique James Wyatt. Passionné par la culture grecque dès sa jeunesse, il entreprend en 1809 son Grand Tour durant lequel il sillonne la Méditerranée centrale et orientale. C'est au cours de ce voyage qu'il rencontre nombre de personnalités philhellènes tels Cockerell, Linckh et Haller von Hallerstein. Devenus compagnons de route et d'idées, ils décident de parcourir ensemble la Grèce, encore ottomane à l'époque. Ainsi, au printemps 1811, sur l'île d'Égine, Foster et ses amis découvrent les statues en marbre appartenant aux frontons du temple d'Aphaïa. La même année, ils participent également aux premières recherches autour du temple d'Apollon Épikourios à Bassae mais ils sont finalement obligés de s'éloigner du site à cause des autorités ottomanes. Ils reviennent l'été suivant et effectuent cette fois de véritables fouilles, en découvrant la frise qui est finalement vendue aux enchères en mars 1814 ; achetée par le gouvernement britannique, elle est remise au British Museum. En novembre 1811 à Athènes, Foster et ses compagnons, soudés par leurs succès archéologiques et par le philhellénisme qui les anime, fondent le Xeineion, association d'intellectuels passionnés par la Grèce et sa culture. Quelques années plus tard, Foster retourne à Liverpool, où il rejoint l'entreprise de construction de son père, lui-même architecte. En qualité de Senior Surveyor de la Corporation of Liverpool, il bâtit jusqu'en 1834 des immeubles et des édifices dont le style Greek Revival revendique une influence hellénique évidente (le marché Saint-Jean, les églises Saint-Michel et Saint-Martin-des-Champs). Foster s'éteint en 1846.

LK



**Fig. 17 - J. Foster, *Temple d'Apollon à Bassae*, aquarelle, 1820**

**Note :** Il semble qu'aucun portrait de J. Foster ne nous soit parvenu. Seuls ses dessins et ouvrages architecturaux subsistent.

## Haller von Hallerstein, Carl, baron (1774-1817)

Né le 10 juin 1774 au château de Hiltspoltstein, près de Nuremberg, dans une famille noble mais de fortune modeste, il suit une formation d'architecte notamment à Berlin, à la Bauakademie, auprès de David et Friedrich Gilly, où il rencontre Klenze. Nommé en 1806 *bauninspektor* (inspecteur royal des bâtiments) à Nuremberg, il obtient un détachement pour réaliser un voyage d'études et compléter sa formation selon les principes du Grand Tour. Il séjourne à Rome de septembre 1808 à juin 1810 : la ville éternelle est à l'époque au cœur de l'intérêt grandissant pour l'Antiquité classique. Haller von Hallerstein y rencontre des personnalités comme Brønsted, Koës, Linckh et Stackelberg avec lesquels il décide d'entreprendre un voyage en Grèce, à l'époque encore sous administration ottomane, et de publier un ouvrage collectif qui ne vit jamais le jour. Une fois installé à Athènes fin septembre 1810, le groupe d'amis commence à explorer la Grèce et découvre au printemps 1811 sur l'île d'Égine les statues des frontons du temple d'Aphaia, aujourd'hui conservées à la Glyptothèque de Munich. L'amour pour la Grèce les pousse à fonder le 25 novembre 1811 le Xeineion, une association destinée à favoriser les initiatives des membres en faveur de la Grèce et de l'Antiquité classique, dans un esprit d'entraide. À l'été 1812, Haller von Hallerstein est l'un des protagonistes de la découverte de la frise du temple d'Apolon Épikourios à Bassae, aujourd'hui conservée au British Museum. Le baron entreprend en outre des fouilles à Ithaque, en mai-juin 1814 (STEINHART, WIRBELAUER 2002). Il se rend ensuite à Constantinople où il séjourne un an et demi, son activité étant entravée par de violentes fièvres. Pendant le voyage de retour à Athènes, il découvre le théâtre de Mélos qu'il fouille au printemps 1817, comme en témoignent les nombreux dessins architecturaux qu'il réalise sur place. Alors qu'il s'apprête à rentrer en Franconie, il est engagé par les autorités ottomanes pour construire un pont sur le fleuve Pénée, en Thessalie, mais il meurt d'une nouvelle attaque de fièvre à Ambélaki, le 5 novembre 1817. Son épitaphe, qu'il a le temps de rédiger avant de succomber, est évocatrice de la passion du beau qui l'a guidé toute sa vie : « Wanderer sage in Deutschland, dass ich hier ruhe weil ich nach Vervollkommnung rang » (Voyageur, va dire en Allemagne qu'ici je repose pour m'être efforcé d'atteindre la perfection). Gropius, l'un de ses amis, fait rapatrier le corps et organise les funérailles dans l'église d'Haghios Georgios, la paroisse protestante installée dans le temple d'Héphaïstos, au cœur de la ville d'Athènes (BANKEL 1986, 11-45).

Architecte et dessinateur, particulièrement doué, sensible à la beauté du paysage grec, Haller von Hallerstein s'imprégna de l'atmosphère du pays et réalisa de nombreux dessins de paysages, de monuments, d'antiquités et de personnes rencontrées au fil de ses voyages. Véritable précurseur des études d'archéologie grecque dans l'espace germanique, il fut l'un des premiers à réaliser des fouilles et à dessiner des éléments architecturaux avec une grande précision, en suivant l'exemple de James Stuart et Nicholas Revett, en s'attirant ainsi les railleries de Fauvel qui lui reprochait d'être trop minutieux (SCHWEITZER 2020, 53). Le baron fut l'une des personnalités grâce auxquelles l'archéologie et ses méthodes scientifiques ont émergé en se détachant progressivement de la pratique antiquaire. Sa contribution à la naissance de l'archéologie moderne aurait été sans aucun doute beaucoup plus significative si la mort ne l'avait empêché de publier les résultats de ses recherches (FRÄSSLE 1971).

DLN



**Fig. 18 - Portrait de C. Haller von Hallerstein, par Stackelberg, dessin à la mine de plomb, Zante, 12 mai 1814**

## **Linckh, Jakob (1787-1841)**

Il naît le 14 novembre 1787 dans le quartier de Cannstatt à Stuttgart, dans l'actuel Bade-Wurtemberg. Ce peintre paysagiste est l'un des membres fondateurs du Xeineion. En 1809, il rencontre à Rome Brønsted, Haller von Hallerstein, Koës et Stackelberg. Un an plus tard, à la suite de la proposition des danois Brønsted et Koës, il décide de se rendre en Grèce : il s'agit d'un voyage officiel organisé par le gouvernement danois et le groupe d'amis obtient donc les autorisations pour se rendre dans l'Empire ottoman. Linckh est considéré comme un simple voyageur aux yeux des Ottomans mais, en réalité, il effectue cette expédition afin de réaliser des dessins des vestiges archéologiques. Fin octobre 1810, Linckh contracte une fièvre tenace et ne peut poursuivre le voyage entrepris par le groupe en Argolide. Il retrouve fin avril 1811 Cockerell, Foster et Haller von Hallerstein pour participer à la fouille archéologique du temple d'Aphaïa à Égine : ils y découvrent les fragments des statues ayant appartenu aux frontons du temple. En août 1811, les compagnons de voyage commencent un tour du Péloponnèse ; Linckh connaît des difficultés financières et demande à Fauvel de lui avancer de l'argent pour ce voyage qui les mène à Olympie, puis sur le site du temple d'Apollon à Bassae. Les recherches sur place sont rapidement interrompues par les autorités ottomanes. Linckh se rend ensuite avec ses compagnons à Andritzena, Caritena, Mégalopolis et Lycosoura, puis à Messène où ils logent chez le pope de Mavromati. Le 29 septembre 1811, Linckh quitte Messène avec Haller von Hallerstein pour rejoindre Kalamata, puis la Laconie, l'Argolide et enfin Athènes en s'arrêtant à Mégare et à Éleusis. En novembre 1811 à Athènes, il participe à la création de l'association Xeineion. L'année suivante, en juillet 1812, il retourne avec ses compagnons à Bassae et à Égine afin de compléter les recherches. À son retour du long voyage en Grèce en 1815, il s'installe à Rome et se consacre aux travaux archéologiques en compagnie de Brønsted et Stackelberg. Deux années plus tard, en 1817, il pose pour un double portrait, oeuvre du peintre Ingres ; il pourrait s'agir d'un memento offert à Cockerell avant son retour en Angleterre. Cette même année il devient vendeur d'antiquités à Rome. Dans une lettre du 30 août 1817, il demande à Fauvel d'acquérir pour le compte du prince polonais Poniatowski des vases de sa collection. Enfin, en 1823, à Rome, il participe à la création de la Société des Hyperboréens qui a pour modèle le Xeineion. Il retourne à Stuttgart en 1832 et y décède le 4 avril 1841 (GOESSLER 1937-1938).

**EJ**



**Fig. 19 - Portraits de J. Linckh (à gauche) et O. M. von Stackelberg (à droite), par J. Ingres, mine de plomb, 1817**

## Stackelberg, Otto Magnus, baron von (1787-1837)

Il est né en 1787 à Reval, aujourd'hui Tallinn, en Estonie, d'une famille de la haute noblesse germano-balte. Fils de colonel et destiné à une carrière diplomatique, il fréquente en 1803 l'Université de Göttingen, mais est très tôt attiré par le dessin. Soutenu par sa mère, à la suite d'un voyage marquant en Suisse, il décide définitivement de s'orienter vers une carrière artistique. Il étudie la peinture à Dresde et se rend en Italie où, dans les réseaux de voyageurs venus de toute l'Europe, il fait la connaissance d'archéologues, historiens de l'art et philologues, tous portés par une passion commune pour l'Antiquité classique, en particulier Brønsted, Haller von Hallerstein, Koës et Linckh. Au printemps 1810, ayant obtenu une mission officielle du gouvernement danois auprès de la Sublime Porte, ses compagnons le persuadent de les accompagner dans un voyage en Grèce. Ils ont l'ambition de réaliser une publication archéologique d'envergure traitant des plus beaux monuments antiques, dans laquelle Stackelberg contribuerait par ses représentations de paysages. Dans un contexte de féroce concurrence archéologique entre les nations, ils fouillent tous ensemble en 1811 le temple d'Égine, attribué à l'époque à Zeus Panhellénios, et découvrent les statues des frontons qui sont acquises par Louis de Bavière pour la Glyptothèque de Munich. Ils entreprennent l'année suivante la fouille du temple d'Apollon à Bassae, dont la frise est aujourd'hui conservée au British Museum, et font ainsi découvrir à l'Europe le plus ancien chapiteau d'ordre corinthien connu. Si les méthodes apparaissent aujourd'hui contestables, les croquis et dessins rigoureux des reliefs du temple d'Apollon, publiés par Stackelberg dans son ouvrage *Der Apollotempel zu Bassae in Arcadien und die daselbst ausgegrabenen Bildwerke*, contribuent, en lien avec les travaux des autres membres du Xeineion, à l'émergence d'une archéologie scientifique. De son long séjour en Grèce, il rapporte également des dessins qu'il diffuse largement à travers son recueil de gravures *La Grèce. Vues pittoresques et topographiques* et dont la précision et le naturalisme le feront qualifier par son biographe, Gerhart Rodenwaldt, de « découvreur du paysage grec ». Il se lie d'amitié avec l'architecte anglais Cockerell qu'il accompagne dans un périple en Asie Mineure, et avec Fauvel, vice-consul de France à Athènes, dont la collection de vases antiques figure dans son ouvrage *Die Gräber der Hellenen in Bildwerken und Vasengemälden*. Il quitte l'Orient en 1814 pour s'établir à Rome au contact des savants et artistes de l'époque, étudiant les monuments romains et dressant les catalogues scientifiques des collections privées sur tout le territoire italien. Il meurt le 27 mars 1837 à Saint-Pétersbourg.

Stackelberg est l'un des sept membres fondateurs du Xeineion et le dessinateur de leur signe distinctif, une bague de bronze ornée de la chouette, symbole d'Athéna.

GM



**Fig. 20 - Portrait de O. M. von Stackelberg, par C. C. Vogel von Vogelstein, gravure, 1882**

## BIOGRAPHIES DES PRINCIPAUX PROTAGONISTES DE LA PÉRIODE 1797-1839

### Barbié du Bocage, Jean-Denis (1760-1825)

Barbié du Bocage était un géographe et cartographe français, né en 1760 à Paris et mort en 1825 dans la même ville. Il a étudié au collège Mazarin où fut élève du premier géographe du roi. En 1808, il fut appelé à l'Institut de France et en 1809 fut nommé professeur à la Faculté des Lettres de l'académie de Paris. Sa rencontre avec le diplomate Choiseul-Gouffier va diriger son intérêt pour la Grèce car le comte, souhaitant faire réaliser des cartes, s'adressa à Barbié du Bocage. Lorsqu'il était attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, Barbié du Bocage tissa un lien particulier avec le directeur de l'époque, l'abbé Barthélemy qui s'intéressa à ses travaux sur la géographie de la Grèce. Leur lien fut tellement fort que l'abbé lui confia l'élaboration de l'*Atlas du Voyage du Jeune*

*Anacharsis*, un ouvrage cartographique illustrant le fameux ouvrage qui, publié en 1788, eut un immense succès. Le nom du protagoniste fait référence à Anacharsis, philosophe scythe de l'Antiquité classique. Au fil des années, Barbié du Bocage s'est vu confier la réalisation de plusieurs cartes, par exemple celle du cours de l'Araxe et du Cyrus pour un travail sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. Il dessina également les plans de Tyr, Halicarnasse et Thèbes pour une édition critique des historiens d'Alexandre le Grand et une carte de l'Hellespont et de l'île de Lesbos pour un ouvrage de Jean-Baptiste Gail consacré à Thucydide. Parmi ses travaux, il faut enfin mentionner la rédaction du *Précis de Géographie ancienne*, publié en 1811. La géographie moderne a moins suscité l'intérêt de Barbié du Bocage, même s'il avait de grandes connaissances sur le sujet. Il a d'ailleurs rédigé de nombreuses notices et analyses pour des recueils, notamment le *Mémorial topographique du Dépôt de la guerre*.

Barbié du Bocage a renouvelé la méthode de réalisation des cartes du monde antique qui se fondait, jusqu'à ce moment-là, sur les données contemporaines. Pour mener à bien son travail et



Fig. 21 - J. D. Barbié du Bocage, par A. Pajou, gravure, 1825

ses recherches, il a fait des expéditions en Grèce et s'est appuyé sur les descriptions des auteurs classiques, *in primis* Strabon et Pausanias, par exemple pour reconstituer la carte de la Troade et celle de l'« empire de Priam ». Grâce à sa contribution, les spécialistes modernes ont pu mieux connaître certaines régions de la Grèce antique.

LL

## Blouet, Guillaume-Abel (1795 – 1853)

D'origine sociale modeste — père serrurier et mère ouvrière de linge —, Blouet naît le 6 octobre 1795, à Passy. À l'âge de treize ans, il entre en apprentissage chez François Antoine Jecker, fabricant d'instruments de mathématiques et d'arpentage. Parallèlement, il assiste à des cours du soir à l'École gratuite de dessin. En 1812, après quatre années d'apprentissage, il devient aide auprès d'un arpenteur qui œuvre au projet de Napoléon d'édifier un palais pour son fils, le roi de Rome. Cette même année, la rencontre avec Amable Macquet, étudiant en architecture à l'École des beaux-arts, marque un tournant dans sa vie. Durant deux ans, Macquet enseigne



Fig. 22 - G.-A. Blouet, par E. Robert, médaillon en marbre, 1854

à Blouet les rudiments de son art. Il aide également son ami, dont les ressources sont limitées, à entrer comme commis aux écritures dans un atelier d'architecte, ce qui lui permet de continuer ses études théoriques. Ses connaissances lui ouvrent ensuite les portes de l'atelier de l'architecte Jean Delespine. De 1814 à 1821, Blouet est élève de l'École des beaux-arts, section architecture. En sept ans, il remporte plusieurs prix départementaux, ainsi que le second prix de Rome (1817). Entre 1821 et 1826, il est pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. Sa formation a été couronnée, en 1821, par l'obtention du premier grand prix de Rome, où il propose une étude sur la restauration des Thermes de Caracalla. Par la suite, il y effectue des fouilles ponctuelles pour résoudre des questions précises d'architecture. Ce séjour lui permet de tisser des liens amicaux et professionnels avec d'autres artistes. À son retour de Rome, en 1827, il se voit confier le poste d'architecte des Thermes de Cluny. Parallèlement, il prend la tête de l'atelier de Delespine, qu'il dirige jusqu'à sa mort. Entre 1829 et 1830, il participe à l'Expédition de Morée : commanditée par le gouvernement français, elle a pour but de chasser les Ottomans du

Péloponnèse. Le corps expéditionnaire français est accompagné d'une commission scientifique. Blouet, à la tête de la section d'architecture et sculpture, s'intéresse entre autres au site de Messène, où il dresse un plan de la cité et de son enceinte fortifiée, étudie et restitue le stade et le *hérôon* (MORET & ZAMBON 2016, 50-52). À Olympie, il fait partiellement dégager le temple de Zeus, identifié par Chandler en 1766. Blouet et son équipe visitent ensuite les plus grands sites du Péloponnèse, d'Attique et des Cyclades, copient des inscriptions, relèvent et restituent les principaux monuments rencontrés (temples d'Apollon à Bassae, de Zeus à Némée, d'Aphaia à Égine et monuments sur l'Acropole d'Athènes). De retour en France, il coordonne la publication des résultats de la section d'architecture et sculpture, parus en trois tomes entre 1831 et 1838. Dès 1832, la carrière de Blouet prend un tournant nouveau : il succède à Jean-Nicolas Huyot comme architecte de l'arc de Triomphe à Paris et mène ce chantier jusqu'à l'inauguration du bâtiment, en juillet 1836. À partir de 1836, il se rend aux États-Unis, en Suisse et en Angleterre pour étudier l'architecture carcérale et devient en 1837 Inspecteur général des prisons. De 1838 à 1853, il est membre du Conseil général des bâtiments civils. Dès 1827, il s'est investi dans le fonctionnement de l'École des beaux-arts. En 1842, il devient membre du jury d'architecture, puis en 1846 est nommé professeur de théorie de l'architecture, poste qu'il occupe jusqu'à son décès. En 1848, il est chargé de la restauration du château de Fontainebleau. Il est élu membre de l'Institut en 1851. Le 17 mai 1853, il décède à l'âge de cinquante-sept ans.

SDR

## **Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste Geneviève Marcellin (1778-1846)**

Originaire d'Agen, Bory de Saint-Vincent fait carrière aussi bien dans les armes que dans la politique et les sciences naturelles. Curieux de nature et fêru de voyages, il explore seul en 1802 l'île Maurice et l'île de la Réunion. Son engagement dans l'armée de Napoléon, y compris lors des Cent-Jours, lui vaut de figurer sur les listes de proscription établies par Fouché à la Restauration, ce qui le conduit à un exil forcé sous le règne de Louis XVIII. Il séjourne notamment à Berlin, à l'invitation d'Alexander von Humboldt. Ces années passées sur les routes prennent fin en 1820, car il est autorisé à résider à Paris. Exclu de l'armée et privé de solde, il se consacre pleinement à ses travaux d'histoire naturelle, en particulier



**Fig. 23 - J.-B. Bory de Saint-Vincent, par A. Tardieu, gravure, 1828**

le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* en dix-sept volumes, auquel il contribue avec les plus grands spécialistes de son temps (François Arago, Antoine-Laurent Jussieu, Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire, Humboldt, etc.). Il commence à s'intéresser à la Grèce, comme en témoigne son « *Discours préliminaire* » à *l'histoire de la Grèce : description des Îles ioniennes*, publié en 1823. En 1828, il est nommé directeur de la commission scientifique de l'Expédition de Morée, avec pour consigne, écrit-il, « de ne pas restreindre [s]es observations aux Mouches et aux Herbes, mais de les étendre aux lieux et sur les hommes ». Les dix-neuf savants qui la composent sont répartis en trois sections et Bory de Saint-Vincent dirige plus spécifiquement celle des sciences physiques. La commission débarque de la frégate *Cybèle* à Navarin le 3 mars 1829 et y rejoint le général Maison qui commande le corps expéditionnaire français. Bory de Saint-Vincent reste en Grèce pendant huit mois, jusqu'en novembre 1829, et explore le Péloponnèse, l'Attique et les Cyclades. La section des sciences physiques est notamment chargée de cartographier le Péloponnèse, dans un but scientifique, mais aussi pour des raisons économiques et militaires. Un travail trigonométrique, topographique, géodésique et statistique est entrepris pour l'établissement de la carte de la Morée très précise, au 1/200 000, achevée en 1832. La Carte de 1832 fut revue et complétée par la Carte de 1852, destinée à couvrir l'ensemble du territoire de la Grèce. Bory de Saint-Vincent se charge plus particulièrement des études de botanique. Il recueille de très nombreux spécimens qu'il étudie à son retour en France et publie dans la *Flore de Morée* de 1832 et dans la *Nouvelle Flore du Péloponnèse et des Cyclades* de 1838. En matière zoologique, les zoologistes de l'expédition identifient pour la première fois l'espèce de chacal commun (ou Chacal doré, *Canis aureus*) qui peuple la région. La sous-espèce décrite par l'Expédition de Morée est, de plus, endémique de la région : Bory de Saint-Vincent lui donne ainsi le nom de la Morée (*Canis aureus moreoticus*) et rapporte au Muséum d'histoire naturelle de Paris des peaux et un crâne. Tout juste revenu de Grèce, il se laissa emporter par la fièvre révolutionnaire en participant aux barricades du faubourg Saint-Germain lors des Trois Glorieuses, ce qui lui vaut d'être réintégré dans l'armée. Élu à l'Académie des sciences en 1834, il contribue aux divers tomes publiant les résultats de l'expédition et signe en propre une *Relation*, journal de bord détaillé de son voyage, qu'il dédie au roi Louis-Philippe, en lui demandant la faveur de pouvoir repartir en exploration. C'est ainsi qu'il préside l'expédition scientifique d'Algérie en 1839, consacrant les dernières années de sa vie à la publication de ses observations.

SP

## Bouboulina, Laskarina (1771-1825)

D'une famille originaire d'Hydra, fille du capitaine Stavorinos Pintonis, elle naquit dans une prison de Constantinople où son père était retenu pour sa participation au mouvement de libération initié par Gregori Orlov, favori de Catherine II, lors de la première guerre russo-turque (1769-1770). Si l'opération fut un échec, la tsarine réussit à obtenir en 1774 un traité favorable qui lui accorda la Crimée, devenue dès lors une terre d'asile pour les Grecs, donnant ainsi la possibilité aux armateurs d'utiliser le pavillon russe, deux éléments qui aidèrent les patriotes grecs dans leur combat.

À la mort du capitaine, sa veuve regagna Hydra où elle se remaria avec un marin de Spetsai et vint avec sa fille habiter cette île. Laskarina Pintonis épousa Dimitris Yannagas dont elle eut deux fils et une fille. Après la mort dans un naufrage de ce premier époux, elle se remaria avec un autre capitaine, Dimitris Bouboulis, qui lui donna le nom sous lequel elle devint célèbre, ainsi que deux filles et un fils. En 1811, comme son mari avait été tué dans un affrontement avec des corsaires au service de la France (le navire grec devait naviguer sous pavillon russe), elle reprit ses affaires : à Constantinople, elle fut protégée par l'ambassadeur russe, mais aussi par la mère du sultan Mahmoud II, ce qui rendit plus facile et plus court son exil en Crimée. Revenue à Spetsai, elle fit construire l'*Agamemnon*, un navire de dix-huit canons.

Bouboulina n'était plus une femme d'affaires commerçant en Méditerranée, mais une capitaine de navire de guerre dont on peut voir le télescope au musée Benaki d'Athènes. Le 3 avril 1821, Spetsai se soulevait et Bouboulina sur l'*Agamemnon* participait au blocus de Nauplie. Son fils aîné, Yannis, fut tué lors des combats d'Argos. Durant cette période péloponnésienne, elle s'allie à Kolokotronis dont le fils épouse sa fille aînée. Après la prise de



Fig. 24 - L. Bouboulina, par A. de Friedel, lithographie, 1827

Nauplie en décembre 1822, elle s'installa dans cette ville dont son gendre était gouverneur. À la mort de ce dernier dans une des guerres civiles qui accompagnent le combat pour la libération de la Grèce, Bouboulina maria sa fille à Thodorakis Grivas.

Malgré sa participation à des combats navals, ses liens avec des personnalités engagées dans les guerres civiles, Bouboulina fut tuée à Spetsai pour des raisons purement privées, par les parents de la jeune fille que son fils avait enlevée.

À Spetsai on peut voir la maison de Bouboulina et au musée installé dans la maison Méris un coffre contenant ses ossements, mais aussi le sabre que lui offrit le tsar et l'autorisation signée du sultan qui avait permis la construction de l'*Agamemnon*. L'héroïne a donné son nom à une rue d'Athènes, tristement célèbre par la prison qui s'y trouve. Durant la seconde guerre mondiale, Léla Kériyanni, résistante membre de l'EDES qui fut fusillée en 1944, avait pris comme nom de guerre Bouboulina. La capitaine eut en Europe, pendant les années 1820-1830, une célébrité sans doute supérieure à ce qui fut son rôle. Elle fut plusieurs fois représentée sur son navire commandant la canonnade.

AJ

## **Byron, George Gordon, dit lord Byron (1788-1824)**

Il naît à Londres le 22 janvier 1788, de l'union du capitaine John Byron avec Catherine Gordon de Gight. Ce mariage malheureux le laisse rapidement orphelin de père et dans la misère. En mai 1798, la mort de son grand-oncle lui confère le titre de sixième baron Byron et change le cours de sa vie, grâce aussi à l'héritage du domaine de Newstead Abbey, à Nottingham. Pensionnaire à Dulwich School, puis à Harrow de 1801 à 1805, il acquiert une solide connaissance du latin et du grec et une grande admiration pour les lettres classiques. Il y fréquente des jeunes gens de son rang et excelle dans les



**Fig. 25 - Lord Byron en costume albanais, par T. Phillips, huile sur toile, 1813**

activités sportives malgré une infirmité qui l'afflige profondément (il est pied-bot). Il entre en 1805 au Trinity College, à Cambridge, où il rencontre John Cam Hobhouse, baron Broughton, qui devient son grand ami. Après plusieurs années de joyeuse débauche, en 1809, il prend possession de son siège à la Chambre des Lords mais décide aussitôt de s'embarquer avec Hobhouse pour son Grand Tour, dans la tradition de la haute société de l'époque. De 1809 à 1810, ils visitent le Portugal, l'Espagne, Malte, puis l'Albanie (où ils séjournent chez Ali Pacha), Athènes et Constantinople. Byron demeure en Grèce jusqu'en avril 1811 : il voyage et écrit plusieurs poèmes adaptés de l'art classique, tel *Souvenirs d'Horace*, et une satire contre lord Elgin, responsable de l'enlèvement des sculptures du Parthénon : *La Malédiction de Minerve*. Il y ébauche également les deux premiers chants de son œuvre maîtresse *Le Pèlerinage de Childe Harold* dont le succès littéraire fut immédiat. À son retour en Angleterre, il épouse en janvier 1815 Anne Isabella Milbanke, mais le scandale public qui éclate à la suite des rumeurs d'inceste avec sa demi-sœur le contraint à un exil définitif. Libéral, révolté contre la politique de son temps, Byron est de toutes les luttes nationalistes : il s'installe à Ravenne fin 1819 et participe avec fougue au mouvement révolutionnaire des carbonari tout en poursuivant une intense activité littéraire. Le 28 février 1823, Hobhouse fonde le Comité philhellénique de Londres. Byron est élu membre et, après la visite du délégué du gouvernement grec Andreas Louriottis, s'engage avec ardeur pour la cause de l'indépendance grecque. En juillet, il gagne Céphalonie pour participer au mouvement de libération au nom des philhellènes britanniques. Alexandros Mavrokordatos, président de la première Assemblée nationale grecque, le convainc de rejoindre Missolonghi en janvier 1824 (fig. 11) pour tenter d'aplanir les rivalités entre factions du mouvement de libération, former et payer les troupes et organiser la conquête de Lépante. Mais la santé de lord Byron se dégrade rapidement : une attaque de fièvre l'emporte le 19 avril 1824 à trente-six ans, privant Mavrokordatos d'un soutien majeur. La Grèce lui organise des funérailles nationales et instaure un deuil de vingt et un jours. Son corps, ramené en Angleterre, est inhumé près de Nottingham.

La mort de lord Byron, considéré comme un martyr, associée à la tragédie de Missolonghi, résonne dans les cercles philhellènes de toute l'Europe. La cause grecque devient le symbole de la lutte pour la liberté et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et enflamme les artistes comme Chateaubriand, Hugo, Rossini et Delacroix, jouant un rôle dans la reconnaissance de l'indépendance grecque.

**GM**

## Chenavard, Antoine-Marie (1787-1883)

L'architecte et érudit Chenavard est né à Lyon le 4 mars 1787 et mort dans sa ville natale le 29 décembre 1883. Il est considéré comme le nouvel Orphée qui initie ses contemporains à la culture classique et à la beauté de l'Antiquité. Bien que, semble-t-il, il ne connût pas le grec, sa passion pour l'art antique se ressent dans son œuvre : c'est essentiellement à travers l'architecture que Chenavard exprime son amour pour la Grèce. Sa bibliothèque ne comptait pas moins de 37 titres relatifs à l'archéologie romaine et 54 œuvres sur l'archéologie grecque. On y retrouve deux ouvrages de Pietro Bartoli, d'une part les *Admiranda romanarum antiquitatum* (1693) dont il s'inspira pour de nombreuses planches conservées à la Bibliothèque municipale de Lyon, et d'autre part, *Gli antichi sepolcri* (1697) qui servit à Chenavard pour dessiner, en 1814, le piédestal d'un projet de statue équestre de Louis XIV. À ces ouvrages s'ajoutent l'étude sur les antiquités de Syracuse de Vincenzo Mirabella (1613) ou encore l'une des premières publications en langue française sur les antiquités d'Athènes, celle de Georges Guillet de Saint-Georges dit La Guilletière (1675).

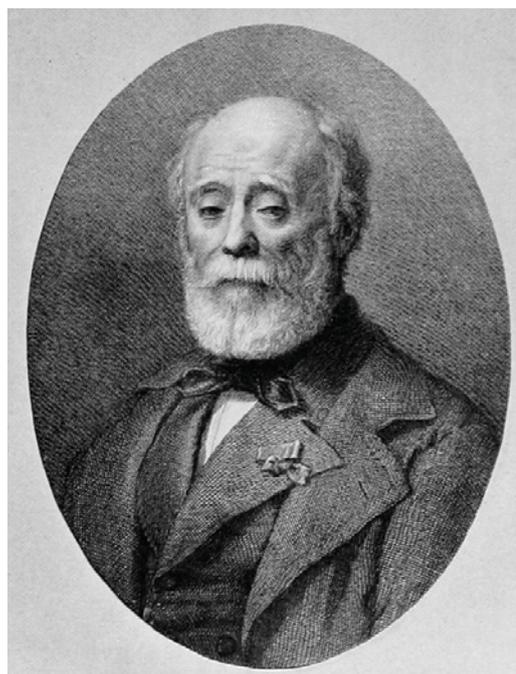


Fig. 26 - A.-M. Chenavard, par J.-B. Danguin, gravure, 1899.

Dès 1820, la Grèce devient presque une obsession pour Chenavard qui transpose cette passion dans la plupart de ses travaux consacrés à l'architecture, tels que *Les voyages en Italie* (1816-1818 et 1822) et *Voyage en Grèce et dans le Levant* (1843-1844), des œuvres extrêmement documentées, réunissant l'ensemble de ses dessins, croquis et calques. À cette même date, c'est son projet « Lyon antique » qui voit le jour, une vaste entreprise qu'il réalise en collaboration avec l'archéologue François Artaud. On peut retrouver ses planches gravées chez Boitel en 1850, sous le titre de *Lyon antique restauré*. Le grand théâtre de Lyon mis à part, la plus grande partie de l'activité de Chenavard de 1820 à 1830 se concentre sur la restauration d'édifices monumentaux. L'architecte revient à plusieurs reprises sur la question des théâtres antiques, témoignages de l'importance des villes, de leur population, de leur degré de civilisation et, plus en général, de la grandeur des nations. Son étude sur les théâtres antiques, publiée en 1880, est considérée comme son œuvre la plus significative. C'est par une implication exemplaire que Chenavard réalise les plans qui ont façonné l'espace urbain post-révolutionnaire français s'inspirant des monuments grecs.

Durant une longue partie de sa vie, l'architecte s'attache à montrer la préexistence d'une architecture grecque à Lyon, instaurant une relation presque poétique entre la Grèce et sa ville natale. En pleine époque de révolutions, de changements et d'incertitudes, l'architecte se montre en bâtisseur de la nouvelle France en s'inspirant de la plus pure tradition grecque classique. À travers son art, il influence les hommes et les femmes de son époque en faveur de la cause grecque.

KD

### **Choiseul-Gouffier, Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de (1752-1817)**

Homme politique, diplomate et académicien, le comte de Choiseul-Gouffier est l'auteur d'un ouvrage fondateur pour le mouvement philhellène français : le *Voyage pittoresque de la Grèce*, constitué de trois volumes publiés en 1782, 1809 et 1822 (voir catalogue n° 5). Il est né à Paris le 27 septembre 1752 dans une famille de l'aristocratie française. Son père, Marie-Gabriel Florent de Choiseul est le seigneur d'Aillecourt à Meuvy, en Haute-Marne. Son cousin éloigné est le duc de Choiseul, ministre de Louis XV. Avant son mariage avec Adélaïde Marie Louise de Gouffier, le comte de Choiseul suit des études classiques au collège d'Harcourt, à Paris. Sa passion naissante pour les antiquités grecques est largement encouragée par l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, grand succès littéraire de l'époque, publié en 1788. C'est à 24 ans, en mars 1776, que le comte de Choiseul-Gouffier entreprend son premier voyage en Grèce, à l'origine de l'ouvrage où il décrit en détail les vestiges archéologiques qu'il visite dans le Péloponnèse, les Cyclades et en Asie Mineure. Le diplomate apporte aussi un soin particulier à l'étude de la culture locale du pays à son époque. Ces recherches sont publiées à son retour dans un premier volume illustré par ses propres gravures, par de nombreuses peintures réalisées, entre autres, par Fauvel et par des relevés architecturaux. Son étude se veut également politique puisqu'elle aborde les enjeux maritimes de la mer Égée, convoitée entre autres par l'Empire russe. Après son introduction à l'Académie des inscriptions, en 1783 le comte est admis à l'Académie française royale où il succède à Jean Le Rond d'Alembert. L'année suivante il entre en



**Fig. 27 - Comte de Choiseul-Gouffier, par C. M. F. Dien, gravure, 1822**

politique et devient ambassadeur à Constantinople, auprès de la Sublime Porte. Son parcours est cependant mouvementé puisqu'en août 1793, sous l'impulsion révolutionnaire, la charge qu'il occupe est supprimée ainsi que les académies royales, qui sont rétablies deux ans plus tard dans le cadre de l'Institut national des sciences et des arts. Tous les biens du comte sont saisis et il est contraint de quitter la France pour se réfugier en Russie. Grâce à la sympathie de l'Impératrice Catherine II, il est nommé directeur de l'Académie des arts et des Bibliothèques impériales russes à Saint-Pétersbourg. Le comte rentre en France seulement en 1802 à la suite de l'amnistie proclamée par Napoléon Bonaparte, mais sa carrière politique ne reprend réellement qu'à l'arrivée au pouvoir de Louis XVIII. Il est alors nommé ministre d'État et pair de France. Sa carrière politique est également marquée par sa contribution à l'Ellinoglossos Xenodochio (Hôtel Hellénophone) : il s'agit d'une organisation politique fondée à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle qui avait pour dessein de mobiliser le peuple grec contre la domination ottomane. Le comte de Choiseul-Gouffier décède à 64 ans le 20 juin 1817 à Aix-la-Chapelle (BARBIER 2010).

Sa vie est marquée par une passion profonde pour une Grèce idéalisée et libérée. Il partage sa vision romantique de l'Antiquité grecque au travers de ses ouvrages qui ont été l'une des sources d'inspiration pour l'*Hypérion* d'Hölderlin. Cet amoureux de la Grèce rassembla une grande collection d'antiquités, aujourd'hui en partie conservée au musée du Louvre, et contribua notamment à la redécouverte archéologique de la Troade (CAVALIER 2007, 24-39).

MS

## Dodwell, Edward (1767-1832)

À la fois peintre, dessinateur et archéologue, Dodwell a pleinement contribué à l'idéalisation de la Grèce antique. Il réalise de nombreuses illustrations des paysages méditerranéens et des vestiges archéologiques tels qu'ils sont perçus par les voyageurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Né à Dublin en 1767 et issu d'une famille irlandaise très fortunée, il dédie sa vie à la recherche archéologique en Méditerranée qui constitue pour lui une passion plus qu'une profession. Tel un ethnologue, il s'intéresse autant aux ruines qu'aux cultures et à l'économie locale. Ses études classiques au Trinity College de Cambridge lui ont insufflé le goût du voyage et c'est ainsi



Fig. 28 - E. Dodwell, par A. Count d'Orsay, mine de plomb, 1828

qu'il entreprend sa première expédition vers le sud en 1801, un an après avoir obtenu son diplôme. Il voyage des îles Ioniennes jusqu'à Constantinople en passant par la Phocide, la Béotie, Athènes et les Cyclades. Dodwell est alors accompagné de Gell, archéologue et ami intime de lord Byron. Durant ce premier voyage, il est témoin de l'enlèvement de la frise du Parthénon par lord Elgin : dans son récit, il condamne cette intervention sur les anciens monuments d'Athènes, faisant écho aux positions des cercles artistiques et intellectuels européens qui dénonçaient l'acte de l'ambassadeur britannique comme étant du vandalisme et du vol. Dodwell est l'un des rares observateurs à documenter l'indignation des habitants d'Athènes, Grecs et Ottomans, face à l'appropriation des sculptures par lord Elgin : « L'ensemble de la procédure était si impopulaire à Athènes qu'il était nécessaire de payer les ouvriers plus que leurs rémunérations habituelles avant que l'on puisse prévaloir à aider pour ce travail de profanation » (DODWELL 1819). Dodwell organise un second voyage en 1805 en compagnie, cette fois, du peintre italien Simone Pomardi (1757-1830). Cette collaboration se traduit par une grande effervescence artistique dont les points centraux sont la géographie et l'architecture antique transposées en images bidimensionnelles grâce à la technique de la chambre claire. Il part de Messine en Sicile pour atteindre l'Attique en s'arrêtant à Delphes et Thèbes ; ensuite il retourne à Corinthe et continue son parcours dans le Péloponnèse. Sa vie semble être un long voyage ponctué de multiples haltes archéologiques sur les plus grands sites de l'Antiquité, mais c'est à Rome qu'il décide de s'installer définitivement en 1806 où il épouse une femme de trente ans plus jeune que lui. En réalité cette seconde expédition a été écourtée en raison des conflits qui opposaient l'Empire de Napoléon et l'Angleterre dans tout le bassin méditerranéen. Il publie ensuite de nombreux ouvrages dont les plus notables sont : *A Classical and Topographical Tour through Greece during the Years 1801, 1805 and 1806 en 1819* (voir catalogue n° 6) et *Views in Greece from Drawings*, publié à Londres en 1821. Il décède à Rome le 13 mai 1832 des suites d'une maladie contractée dans les monts Sabins en Italie.

Dodwell est avant tout un scientifique et un brillant topographe mais aussi un écrivain et un artiste aux multiples talents : plus de 400 dessins ornent ses travaux de recherches. On lui attribue également une importante collection de monnaies et de vases antiques qui sont actuellement conservés à la Glyptothèque de Munich.

MS

## **Dubois, Léon-Jean-Joseph (1780-1846)**

Archéologue, égyptologue, dessinateur et lithographe, Dubois naît en 1780 et meurt en 1846. Il devient dessinateur et lithographe en étudiant les beaux-arts et la peinture à Paris, dans l'atelier d'Antoine-Jean Gros et dans celui de Jacques-Louis David. En 1823, l'égyptologue Jean-François Champollion l'initie à l'art égyptien. Entre maître et élève se noue une relation qui va les amener à travailler ensemble : alors que Champollion devient, en 1826, le conservateur du musée Charles X,

correspondant aux salles consacrées aux antiquités égyptiennes et gréco-romaines dans l'aile sud de la cour carrée du Louvre, Dubois en est le conservateur adjoint. Deux ans plus tard, il part pour la Grèce car il est nommé par l'Institut de France chef de la section d'archéologie de l'Expédition Scientifique de Morée et, en mars 1829, il arrive dans le Péloponnèse : avec Blouet (directeur de la section d'architecture et de sculpture), il entreprend en avril les fouilles de la ville de Messène, fondée en 369 av. J.-C. par Épaminondas, puis, en mai, il se rend à Olympie. Le 10 mai, Dubois et son équipe commencent les fouilles du temple de Zeus avec cent ouvriers, dirigés par des sapeurs de l'armée française. Malgré des résultats prometteurs, les travaux sont interrompus au bout de six semaines sur l'ordre de Kapodistrias, semble-t-il.

Eugène-Emmanuel AMAURY DUVAL ainsi le décrit dans ses *Souvenirs* (1885, 47) : « Grand, gros, de l'entrain, de la gaieté, une apparence de Joseph Prudhomme avec qui des lunettes d'or lui donnaient encore plus de ressemblance. Son répertoire de charges d'atelier, quoique varié, n'était cependant pas inépuisable ; les plaisanteries et les histoires qu'il contait drôlement, se répétaient un peu ; quelques-unes dataient du temps de l'Empire, mais je ne les connaissais pas, et elles m'amusaient ».

SB

## Elgin, Thomas Bruce, lord (1766-1841)

Né en 1766 dans la région du Fife, en Écosse, il grandit au sein d'une famille noble et nombreuse. À l'âge de 5 ans, il obtient le titre de 7<sup>e</sup> lord d'Elgin après la mort de son père, 5<sup>e</sup> lord d'Elgin, et de son frère aîné en 1771. Le petit lord reçoit une éducation internationale : il étudie le droit à la Sorbonne et se rend à Dresde pour y apprendre la langue. En 1798, le roi George III le nomme ambassadeur britannique à Constantinople. Il part au début de l'année suivante avec un projet ambitieux : dessiner et relever les principaux sites et monuments antiques en Grèce. Lors de son voyage vers Constantinople, il fait plusieurs escales notamment à Lisbonne et à Palerme. Dans la capitale sicilienne, il se lie d'amitié avec William Hamilton, ambassadeur britannique au Royaume de Sicile, qui lui recommande celui qui devient l'un de ses plus illustres agents, Giovan Battista Lusieri. Lord Elgin engage une équipe d'artistes, mouleurs, dessinateurs et architectes (dont Sebastiano Ittar) qui atteignent Athènes en août 1800. De son ambassade à Constantinople, il



Fig. 29 - Lord Elgin, par A. Graff, huile sur toile, vers 1788

correspond souvent avec ses agents en Grèce et tâche d'obtenir des autorisations auprès du *disdar* (gouverneur militaire) d'Athènes pour que ses hommes puissent accéder à l'Acropole. C'est en février 1801 qu'il obtient la première autorisation leur permettant de dessiner les monuments du rocher sacré d'Athéna ; fin juillet de la même année, lord Elgin obtient le droit, plus ou moins clair, d'enlever et d'exporter les sculptures des bâtiments classiques. Ses agents, ne possédant pas d'outils adéquats, et profitant de l'arrestation de Fauvel, utilisent le matériel de ce dernier déjà sur place (échafaudages, scies, etc.). Le 31 juillet, les premières métopes du Parthénon sont détachées, et, en juin 1802, la moitié du décor sculpté du bâtiment a déjà subi le même sort. Son équipe ne s'arrête pas en si bon chemin : à la fin de l'année, s'attaque aux Propylées en ruines et, l'année suivante, une des Caryatides de l'Érechthéion est retirée. Entretemps lord Elgin en profite pour voyager et s'emparer d'autres antiquités dont un autel qui provient de Délos. En septembre 1802, l'un des bateaux qui transportent les marbres récupérés à Athènes coule, emportant avec lui de nombreuses caisses et tous les dessins réalisés par Lusieri. En 1803, l'ambassade de lord Elgin à Constantinople se termine ; il repart au Royaume-Uni emmenant avec lui son équipe, hormis Lusieri qui reste à Athènes. La même année, l'ancien ambassadeur est arrêté par les autorités françaises : Napoléon tente en vain de lui acheter sa collection. Après trois ans de captivité, il est relâché mais sa carrière de diplomate est désormais finie. À cause des dettes, il est contraint de vendre sa collection au British Museum en 1816. Il meurt à Paris en 1847.

Le nom de lord Elgin reste lié à la spoliation des marbres et des statues de l'Acropole d'Athènes, « les marbres Elgin » (GALLO 2009), une action pour laquelle il fut déjà fort critiqué à l'époque, entre autres par lord Byron et Dodwell.

MP

### Fauvel, Louis-François-Sébastien (1753 – 1838)

Né en 1753 à Clermont-en-Beauvais, il est le troisième enfant d'une nombreuse famille bourgeoise ; il fit de bonnes études et fut admis, en 1773, à l'Académie royale de peinture et sculpture où il reçut une formation de peintre d'histoire. En 1780, Fauvel est envoyé en Grèce par le comte de Choiseul-Gouffier afin de recueillir la documentation nécessaire pour achever son *Voyage pittoresque*, accompagné de Jacques Foucherot, un ingénieur



Fig. 30 - L. Dupré, *S. Fauvel à son chevalet, l'Acropole à l'arrière-plan*, huile sur toile, 1819

qui avait déjà accompagné le comte lors de son précédent voyage, en 1776. Leur mission consistait à cartographier et planifier les régions ainsi qu'à dessiner et décrire les antiquités qu'ils rencontreraient, notamment à Athènes. Leur quête débuta en Italie, puis ils firent un détour par l'Anatolie avant d'arriver en Grèce par la ville de Corinthe et explorer le Péloponnèse. De retour en 1782, Fauvel et Foucherot rapportèrent une riche documentation en France. En 1784, lorsque le comte de Choiseul-Gouffier fut nommé ambassadeur de France à Constantinople, Fauvel le suivit ainsi que de nombreux autres artistes et savants. Mais notre homme ne se plaisant pas à Constantinople, il partit s'installer à Athènes deux ans plus tard. Là-bas, travaillant toujours pour le comte, il avait pour mission de dessiner les monuments athéniens, de produire des moulages et d'acquérir par divers moyens des sculptures et décors architecturaux. En plus des moulages, Fauvel entreprit des fouilles archéologiques à Santorin, Olympie, Mégare et, avec moins de succès, à Eleusis. Il resta au service du comte de Choiseul-Gouffier jusqu'en 1792 lorsque ce dernier, étant convoqué à Paris pour être déchu de sa place d'ambassadeur, préféra s'enfuir en Russie. Ayant décidé de rester à Athènes, bien que sans emploi, Fauvel mit en place un commerce d'antiquités et constitua sa propre collection ; il mena en outre différentes opérations archéologiques en Grèce, réalisa une maquette de l'Acropole et un plan d'Athènes en plus d'accueillir les voyageurs de passage, entre autres Chateaubriand en 1806. Voyant ses ressources pécuniaires diminuer, Fauvel chercha à obtenir une aide financière auprès de l'Ambassade de France et à être reconnu pour son travail. Après maintes tentatives, le 13 février 1796, il est élu membre non-résident de l'Académie des inscriptions et des belles lettres et, à ce titre, put correspondre et partager ses découvertes avec les membres de la prestigieuse institution. Deux ans plus tard, à la suite de la campagne d'Égypte, tous les Français résidant en Grèce furent emprisonnés. En 1801, Fauvel sortit de prison et rentra à Paris où il fut nommé vice-consul de France à Athènes en juillet 1802. De retour en Grèce en janvier 1803, il reprit ses activités mais Lusieri, artiste employé par lord Elgin, avait profité de son arrestation pour gagner du terrain. Pendant de nombreuses années, Fauvel accueillit dans sa maison-musée à Athènes de nombreux savants et artistes européens tels que Brønsted, Cockerell, Haller von Hallerstein, Linckh et Stackelberg avec lesquels il collabora. En 1821, la guerre d'indépendance grecque débuta par une insurrection dans le Péloponnèse. Fauvel, qui informait le consul de France à Smyrne sur l'évolution du conflit, fut considéré comme un traître par les Grecs et obligé de se réfugier à Syros qu'il quitta en 1823 pour Smyrne où il resta jusqu'à sa mort, en 1838 (ZAMBON 2014, 27-50).

**MP**

## Gell, William (1777-1836)

Archéologue, voyageur et érudit, Gell naît le 1<sup>er</sup> avril 1777 à Hopton, dans le Derbyshire (Angleterre) ; il étudie à Cambridge et effectue des voyages en Méditerranée à partir de 1801, en visitant l'Italie et le bassin égéen, notamment la Troade, la Morée et Ithaque, accompagné parfois de Dodwell. Quelques années plus tard, entre 1811 et 1813, Gell, membre de la Société des Dilettanti, est chargé d'une mission dans les îles Ioniennes ; pendant son séjour à Zante, au début de l'année 1812, il rencontre Haller von Hallerstein avec lequel il se lie d'amitié et entreprend le voyage de retour à Athènes. Reçu membre du Xeineion le 6 avril 1812 par l'intermédiaire de Haller von Hallerstein, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont quatre concernent le monde grec. En 1804 et 1807, il publie les descriptions de la Troade et des antiquités d'Ithaque qui furent suivies par *The itinerary of the Morea being a description of the routes of that peninsula* (voir catalogue, n° 11) et *The itinerary of Greece containing one hundred routes in Attica, Boetia, Phocis, Locris and Thessaly* (voir catalogue, n° 12). Doté d'un goût naturel pour la géographie, ses ouvrages comportent de nombreuses indications topographiques et des descriptions très précises des itinéraires (ponts, points d'eau, etc.), fruit direct de ses voyages et explorations. Gell est l'auteur en outre de nombreux dessins de paysages et sites grecs, recueillis en treize volumes, aujourd'hui conservés au British Museum (*Catalogue of Drawings by British Architects*, II, s. v. Gell). En 1820, il accompagne en Italie Caroline, reine consort du Royaume-Uni, en qualité de chambellan et y réside jusqu'à sa mort. Résident plénipotentiaire de la Société des Dilettanti à Rome, il est aussi membre de la Society of Antiquaries de Londres, de la Royal Society, de l'Académie royale de Berlin et de l'Institut de France.



Fig. 31 - W. Gell par C. Varley, mine de plomb, 1816

Gell meurt à Naples le 4 février 1836 où il est enterré dans le cimetière anglais.

DLN

## Hölderlin, Friedrich (1770-1843)

« Une fois encore je me retournai vers la froide nuit des hommes : alors je tressaillis et pleurai de joie à la pensée de ma félicité ». Cette citation tirée des dernières lignes du second livre d'*Hypérion* de Hölderlin résume profondément l'état de pensée de cet intellectuel et écrivain philhellène au cœur du *Sturm und Drang*. Né à Lauffen, au bord du Neckar, en 1770 dans une famille protestante, il est très tôt destiné à des études de théologie dans les stricts séminaires de la région, où il se passionne de poésie. Il poursuit ses études à Tübingen : la ville accueille alors des philosophes et auteurs de renom, parmi lesquels Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Friedrich von Schelling avec lesquels Hölderlin se lie d'amitié et fonde par la suite une Ligue des poètes. Il publie ses premiers poèmes dans des revues en 1791. La Révolution française attire alors tous les regards, à une

époque où les élites cultivées lisent beaucoup d'essais politiques des philosophes des Lumières, mais aussi Platon dans le texte grec, car Hölderlin a reçu au séminaire une solide formation de grec, latin et hébreu. Résolu d'éviter la carrière de pasteur, il devient précepteur, puis part à Weimar et Iéna. Pendant ces années, il a entrepris l'écriture d'un roman épistolaire dont un fragment paraît en 1794 dans la revue *Thalia* de Schiller : *Hypérion* vient d'émerger. Désargenté, Hölderlin continue à écrire, mais doit reprendre sa fonction de précepteur auprès d'un banquier de Francfort. Il entretient alors une liaison avec la femme de son employeur, Suzette ; au même moment naît Diotima dans les pages du manuscrit d'*Hypérion*. Le roman épistolaire est achevé en 1796 et la première partie est publiée à Pâques 1797, l'autre à l'automne 1799, alors que Hölderlin est désormais séparé de Suzette. *Hypérion* est bien un ouvrage de son temps, un long roman épistolaire, qui annonce le Romantisme sur le fond historique de la Grèce ressuscitée. Le héros éponyme y écrit à Belarmin, son ami allemand, pour y décrire sa vie d'Hellène sous le joug ottoman, parcourant les ruines d'Athènes avec un haut-le-cœur en se rappelant le passé glorieux. *Hypérion* est

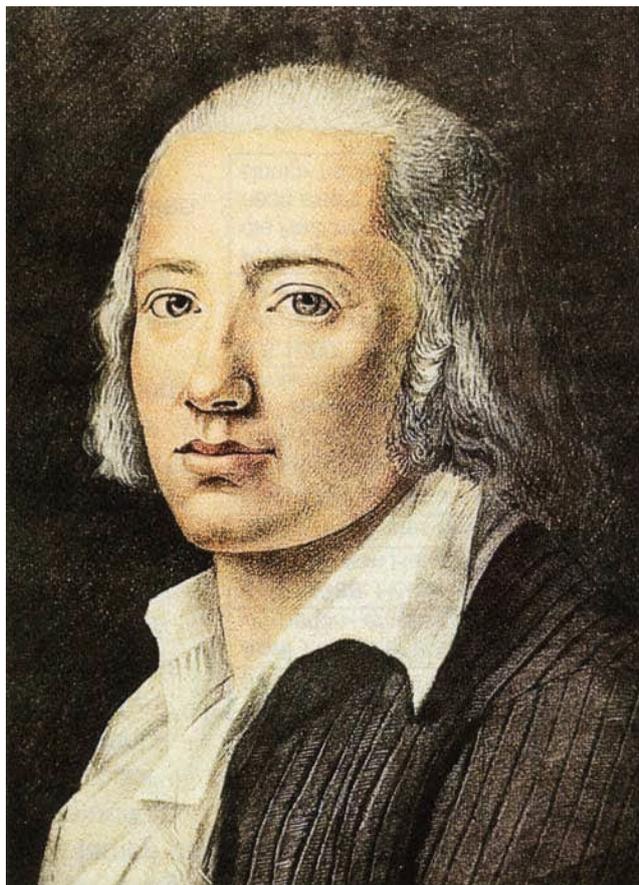


Fig. 32 - F. Hölderlin, par F. K. Hiemer, pastel, 1792

un précurseur de l'indépendance grecque dès les années 1770, prenant part à la révolution d'Orlov dans la guerre russo-turque ; mais c'est aussi un produit du *Sturm und Drang*, un être face à la nature et à la beauté, tourmenté par des émotions contradictoires vis-à-vis de ses amis et de son amour perdu, Diotima. Hölderlin ne dénoue jamais le lien fort avec la Grèce imaginée qu'il a décrite dans *Hypérion*. Il écrit ainsi une pièce, *La mort d'Empédocle* qu'il ne parvient jamais à achever, puis se lance dans la traduction de Sophocle et surtout de Pindare dont il tire son inspiration pour de nombreux hymnes, en particulier le *Patmos*. Cependant, la maladie s'empare de lui dès 1801 et, « frappé par Apollon », comme il le dit lui-même, il sombre peu à peu dans la folie, parlant « un mélange d'allemand, de grec et de latin », selon son médecin. Il est interné dans une clinique à Autenrieth en 1806 avant d'en sortir un an plus tard. Entre 1807 et 1843, il vit sur les bords du Neckar, frappé fréquemment de frénésie, tandis que les romantiques commencent à découvrir son œuvre. Publiés en 1826, les derniers poèmes de Hölderlin sont une ode à la nature souvent détachée de l'imaginaire grec alors que la guerre d'indépendance bat son plein. Le poète en a de moins en moins conscience et s'éteint, coupé du monde, le 7 juin 1843.

CV

## Ibrahim Pacha (1789-1848)

Ibrahim Pacha, fils aîné du vice-roi d'Égypte Méhémet Ali, naît en 1789 à Kavala (Macédoine). Entre 1813 et 1816, Ibrahim gouverne l'Égypte, alors que son père est en Arabie pour combattre les Wahhabites, une secte musulmane qui menace le pouvoir ottoman au Moyen-Orient. En 1816, il obtient le poste de commandant de l'armée égyptienne d'Arabie, avec pour mission de reprendre les villes saintes de l'Islam.

En 1821, les Grecs se révoltent contre l'occupation ottomane et proclament leur indépendance en janvier 1822. Trois ans après le début de la guerre, le sultan Mahmoud II demande l'aide de son vassal égyptien, Méhémet Ali. Celui-ci envoie Ibrahim dans le Péloponnèse, à la tête d'une flotte et d'une armée. D'abord bloqué au large de la Crète



Fig. 33 - Ibrahim Pacha, par G. Decker, lithographie, 1855

et de Rhodes par crainte des brûlots grecs, Ibrahim débarque à Modon (Méthone), en Messénie, en février 1825. Il mène plusieurs campagnes victorieuses dans le Péloponnèse et reconquiert une grande partie de la péninsule. En 1826, après avoir traversé le golfe de Patras, il met fin au siège meurtrier de Missolonghi. Face à une guérilla qui s'éternise et devant la résistance des insurgés grecs, l'armée égyptienne dévaste en partie la région. De nombreux habitants sont déportés en Égypte et réduits en esclavage. Ces exactions provoquent le basculement de l'opinion publique occidentale en faveur de l'indépendance grecque. Les puissances européennes (France, Royaume-Uni et Russie) se liguent alors pour mettre un terme à ce conflit. En 1827, la bataille de Navarin, dans l'ouest du Péloponnèse, oppose la flotte d'Ibrahim et celle des Ottomans, commandée par Tahir Pacha, à une coalition franco-russo-britannique. Ibrahim et Tahir sont vaincus, mais il faut attendre août 1828 et l'arrivée de l'Expédition française de Morée pour qu'Ibrahim capitule et évacue ses troupes du Péloponnèse.

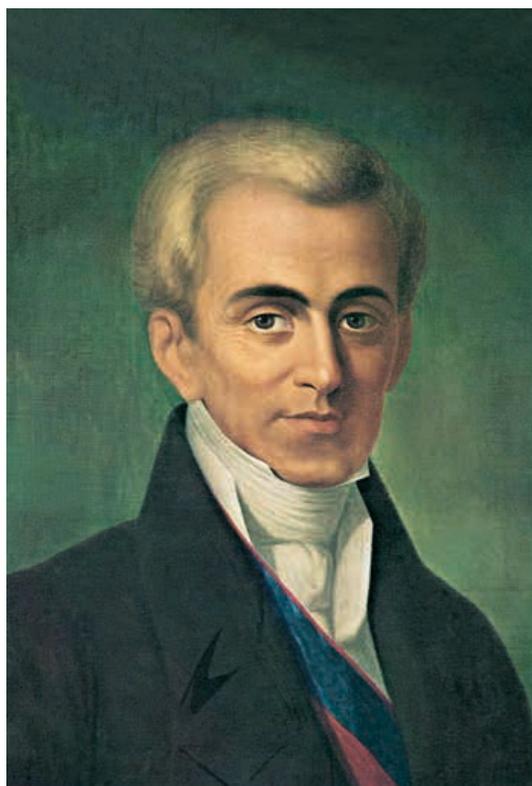
En 1831, pour n'avoir pas reçu la gouvernance de la Grande Syrie, promise lors de son engagement dans la guerre d'indépendance grecque, Méhémet Ali rejette la tutelle d'Istanbul sur l'Égypte. Cette défiance entraîne la première guerre égypto-ottomane. Les armées d'Ibrahim envahissent la Syrie et la Palestine. Il s'empare de Gaza, d'Acre, défait l'armée ottomane à Homs, avant d'envahir l'Anatolie et de prendre Konya (1832), qui lui ouvre la route vers Istanbul. Son élan est freiné par la pression diplomatique des puissances occidentales. En 1833, une convention est signée, qui donne à l'Égypte l'ensemble de la Syrie ottomane, la Cilicie et la Crète. L'Empire ottoman, humilié par ses défaites, décide de prendre sa revanche en 1839 en déclenchant la deuxième guerre égypto-ottomane. Victorieux à la bataille de Nézib (sud de l'Anatolie), Ibrahim marche sur Istanbul. En 1841, il est une nouvelle fois arrêté par une coalition européenne (Royaume-Uni, Autriche et Russie) venue en aide au sultan. La coalition chasse les forces égyptiennes du territoire. Simultanément, les Anglais assiègent Alexandrie afin de négocier avec Méhémet Ali. Celui-ci accepte de renoncer à la Syrie contre la reconnaissance de la souveraineté de sa lignée sur l'Égypte.

Ibrahim consacre les dernières années de sa vie à l'administration de l'Égypte. En 1846, il effectue une visite diplomatique en Europe, est reçu et décoré de la Légion d'honneur par Louis-Philippe à Paris. En mars 1848, il est nommé vice-roi d'Égypte, six mois avant de mourir de la tuberculose.

**SDR**

## Kapodistrias, Ioannis (1776-1831)

Kapodistrias (plus connu sous le nom de comte Capo d'Istria) naît dans une famille noble vénitienne de l'île de Corfou, alors possession de la Sérénissime. Il étudie d'abord la médecine, le droit et la philosophie à Padoue, avant de s'installer comme médecin dans son île natale, devenue département français. Son bagage intellectuel s'accompagne d'idéaux libéraux et de convictions démocratiques inspirés de la Révolution française. En 1801, alors que les îles Ioniennes ont été reprises par les forces russo-ottomanes, il est nommé ministre de la nouvelle République des Sept-Îles, régie par une constitution aristocratique. Bon orateur, le jeune noble parvient également à mettre progressivement au point des réformes et une constitution plus proche de ses idéaux démocratiques. Sa grande diplomatie lui vaut d'être remarqué par les autorités russes qui lui proposent de se mettre au service du tsar Alexandre I<sup>er</sup>. Démis de ses fonctions après la disparition de son éphémère République, alors que les Sept-Îles sont passées aux mains de Napoléon, il rejoint Saint-Pétersbourg où il promeut le philhellénisme en fondant la Philomousos Hétairia. Il rencontre également des envoyés de la Philiki Hétairia, l'organisation secrète qui prépare l'indépendance de la Grèce. Kapodistrias tente également de sensibiliser le tsar à la cause grecque, sans grand succès : le souverain russe ne s'engage pas en Moldavie et Valachie pour aider les insurgés qui combattent les Ottomans durant la première moitié de l'année 1821. Le comte philhellène abandonne alors son poste de diplomate face à la neutralité du tsar respectant la doctrine de Metternich et part en exil à Genève où il mène à distance le combat en faveur de l'indépendance des Grecs. En mai 1827, l'Assemblée nationale de Trézène se réunit pour rédiger une constitution et proclame Kapodistrias gouverneur à la tête de la Grèce libre. Il fait alors le tour de l'Europe pour obtenir des soutiens et débarque à Égine en janvier 1828, alors que la guerre civile menace. Muni des pleins pouvoirs exécutifs, il entreprend de fonder le nouvel État grec et fait de Nauplie sa capitale. Il peut également compter sur les soutiens des philhellènes et banquiers suisses pour engager des réformes, malgré l'endettement du pays. Dès l'année de son arrivée, il lance un programme de modernisation sanitaire et sociale, investit dans les sciences et l'agriculture, encourage l'éducation et lutte contre les volontés séparatistes des klephtes péloponnésiens, menés par Petros Mavromichalis. Il proteste cependant contre les manœuvres franco-britanniques qui



**Fig. 34 - I. Kapodistrias, auteur inconnu, peinture à l'huile, après 1827**

consistent à soutenir les insurrections du sud du Péloponnèse pour miner la jeune République. Le 27 septembre 1831, alors qu'il se rend à l'église Saint Spyridon de Nauplie, il est assassiné d'un coup de poignard et d'une balle dans la tête par le fils et le frère de Mavromichalis qu'il avait fait enfermer. Sa mort signe le début d'une période de chaos qui favorise l'arrivée du roi Othon I<sup>er</sup> sur le trône.

CV

## **Kolokotronis, Théodoros (1770-1843)**

Né le 3 avril 1770 à Ramavouni en Messénie, Kolokotronis fut l'un des héros de la guerre d'indépendance grecque, connu pour son bellicisme et ses idées politiques bien arrêtées. Autour de sa famille plane une aura de légende qui l'ancre dans la lutte contre les Ottomans depuis plusieurs générations. Son père, célèbre klephte, s'engage dans la révolution d'Orlov, mais est mis à mort sur l'ordre du sultan. Kolokotronis, alors âgé de 15 ans, parvient rapidement à la tête de sa propre bande de klephtes et devient lui-même un personnage romanesque dont la tête est mise à prix par les autorités ottomanes, sou-



**Fig. 35 - T. Kolokotronis, par K. Krazeisen, lithographie, 1831**

cieuses à plusieurs reprises de se débarrasser des brigands. Il sert ensuite dans plusieurs armées européennes et acquiert une solide formation militaire. En 1818, quelques années avant le début de l'insurrection grecque, il est introduit dans la Philiki Hétairia, une société secrète dont le but est de propager les idées des Lumières, les valeurs des Révolutions américaine et française, ainsi que de préparer l'indépendance de la Grèce. Au côté de l'archevêque de Patras, Germanos, il encourage à l'insurrection dès le milieu du mois de mars 1821. Il part ensuite dans le Péloponnèse où il commande les troupes et s'empare de plusieurs villes. La prise de Tripolitsa, capitale régionale, le fait apparaître comme un grand stratège, bien qu'il ne parvienne pas à empêcher le pillage et le massacre de la population urbaine. Les victoires de l'année suivante confirment le prestige du personnage, alors nommé commandant de l'armée par le Sénat du Péloponnèse. Il devient le chef du parti militaire à l'Assemblée nationale où il est en faveur d'un

pouvoir autoritaire. Au cœur des conflits politiques débouchant sur les guerres civiles de 1823-1825, Kolokotronis combat pour son parti, avant d'être défait et jeté en prison. Les victoires d'Ibrahim Pacha poussent cependant à la libération du chef de guerre qui repart mener la lutte dans le Péloponnèse. Il reçoit ensuite le soutien de l'armée britannique et du militaire Church, son ancien formateur, qui l'envoie mener la guérilla contre les Ottomans au sud de Tripolitsa. À l'indépendance de la Grèce, il soutient Kapodistrias, mais se trouve rapidement exclu du jeu politique après l'assassinat du gouverneur, malgré de multiples tentatives de renverser la situation par les armes. Contraint de se soumettre à Othon, il profite de l'impopularité du souverain pour fomenter un coup d'État, mais est arrêté avant de passer à l'acte en 1833, puis emprisonné. Il est finalement libéré deux ans plus tard sous la pression populaire, puis nommé au sein du Conseil d'État consultatif. Le grand général de l'armée grecque s'éteint après une crise d'apoplexie le 15 février 1843. Il laisse derrière lui la mémoire d'un homme patriote, mais aussi éloigné de certaines idées libérales de son temps, par sa conception du pouvoir grec devant demeurer entre les mains d'un seul individu fort et autoritaire.

cv

## Louis I<sup>er</sup> de Wittelsbach, roi de Bavière (1786-1848)

Né à Strasbourg et mort à Nice, le troisième roi de Bavière fut un philhellène désireux de faire de Munich une « Athènes sur Isar ». Fils du roi Maximilien I<sup>er</sup>, il régna de 1825 à 1848, quand ses dépenses, la présence à ses côtés de Lola Montès et la situation de troubles généralisés entraînèrent son abdication en faveur de son fils, Maximilien II Joseph. Son opposition à la domination napoléonienne lui avait valu une grande popularité auprès de ses sujets. Cultivé et amateur d'art, il attira les artistes, peintres, sculpteurs et architectes et fit de Munich une capitale des arts.

Trois faits l'attachent à la Grèce : tout d'abord, alors qu'il était prince héritier, il fit acheter par Johann Martin von Wagner (1777-1858) les marbres d'Égine que les membres du Xeineion avaient arrachés aux fours à



Fig. 36 - Louis I<sup>er</sup> de Bavière, prince couronné, par A. Kauffman, huile sur toile, 1807

chaux des habitants de l'île. Il les fit restaurer par le sculpteur danois Bertel Thorvaldsen. Dès leur installation à Munich, le résultat fut critiqué par Caroline von Humboldt et la reprise des fouilles par Adolf Furtwängler fut l'occasion de nouvelles attaques contre une restauration qui avait contribué à diffuser les termes Éginète et éginétique – Théophile Gauthier et Honoré de Balzac pouvaient ainsi comparer des femmes, mademoiselle Georges ou la fictive Béatrix de Rochefide, à des « Isis de bas-reliefs éginétiques ». Il fallut attendre la dérestauration de 1962-1971, à la suite des destructions de la guerre, pour qu'on puisse voir les statues dans leur état originel.

En deuxième lieu, il fit travailler à Munich sur des projets « grecs » des architectes qui se sont illustrés peu après à Athènes même, comme Klenze et Friedrich von Gärtner. La place royale de Munich, qui a retrouvé sa végétation originelle, avec sa glyptothèque, splendide écrin des marbres d'Égine, a paradoxalement aujourd'hui un aspect winckelmannien où rien ne distrait l'œil de la blancheur de la pierre présentée sur fond de briques, alors que Klenze avait voulu célébrer une Grèce ποικίλη dont on sait aujourd'hui qu'elle correspond mieux à la réalité antique.

Il fut enfin le père du premier roi de Grèce, Othon, et contribua ainsi à la création de cet hybride de Grèce et de Bavière, dont l'enthousiasme des commencements ne résista guère face aux dures réalités.

AJ

## **Lusieri, Giovanni Battista (1755-1821)**

Né en 1755 à Rome d'un père orfèvre, Lusieri nous livre peu d'informations concernant sa jeunesse et sa formation artistique grâce à laquelle il devient peintre paysagiste, travaillant principalement à l'aquarelle. L'artiste privilégie dans ses tableaux des paysages urbains, de larges panoramas ainsi que des bâtiments et monuments anciens, ce dernier choix étant en relation étroite avec l'amour pour les antiquités gréco-romaines en vogue à l'époque. En 1781 ou 1782, le peintre s'installe à Naples mais quitte la ville lorsque les troupes françaises de Napoléon envahissent l'Italie en 1796. Il s'installe alors à Taormine, en Sicile. Quelques années plus tard, il est recommandé par l'ambassadeur britannique du royaume de Sicile, Hamilton, auprès du nouvel ambassadeur britannique de Constantinople, lord Elgin. Ce dernier lui propose de devenir son dessinateur officiel : Lusieri accepte et signe un contrat en octobre 1799. Au début de l'année suivante, Lusieri et Hamilton recrutent à la hâte d'autres artistes afin de mettre en place l'ambitieux projet de lord Elgin. En mai 1800, l'équipe est désormais complète et arrive en août à Athènes. Après de nombreuses discussions avec les autorités ottomanes, lord Elgin reçoit l'autorisation de dessiner les monuments de l'Acropole d'Athènes

en février 1801. Lusieri est désormais l'agent principal de lord Elgin, c'est lui qui supervise les opérations. Fin juillet 1801, il obtient l'autorisation, plus ou moins explicite, d'enlever et d'exporter vers l'Angleterre les sculptures présentes sur l'Acropole. Dès le 31 juillet 1801 et jusqu'en 1803, les métopes du Parthénon sont enlevées avec des méthodes parfois très expéditives, ainsi que de nombreux autres marbres : en tout 13 métopes, 12 statues appartenant aux frontons, 150 plaques de la frise des Panathénées, la frise du temple d'Athéna Nikè ainsi qu'une Caryatide de l'Érechthéion. Entre 1800 et 1813, Lusieri effectue également quelques fouilles archéologiques à Athènes et en Attique : il découvre, par exemple, trois tombes sur la colline de Philopappos. L'artiste reste au service de lord Elgin jusqu'à sa mort, en 1821. Lusieri était considéré par ses contemporains comme un peintre prometteur qui aurait pu devenir célèbre s'il avait eu plus de temps pour se consacrer pleinement à la peinture. Malheureusement un grand nombre de ses dessins ont été perdus lors du naufrage d'un des bateaux qui transportaient les marbres de l'Acropole vers l'Angleterre. Son nom reste à jamais lié à celui de lord Elgin et à l'activité de prédation des marbres de l'Acropole, organisée avec l'autorisation des autorités ottomanes, à l'époque peu soucieuses de la préservation du patrimoine culturel grec.

MP

### **Makriyannis, Ioannis (1797-1864)**

Né Ioannis Triantafyllou, le futur général Makriyannis est l'une des figures les plus hautes en couleurs de la guerre d'indépendance. Il voit le jour dans un petit village de Doride, dans une famille pauvre de paysans-éleveurs. Son père est tué par les hommes d'Ali Pacha, ce qui pousse la famille à s'installer en 1811 à Livadia. Le jeune garçon doit servir comme domestique auprès de différents maîtres pour gagner son pain. Quoiqu'il n'ait pas reçu de formation scolaire, il témoigne d'une intelligence des affaires qui lui permette, après qu'il s'est mis



**Fig. 37 - I. Makriyannis, par K. Krazeisen, lithographie, 1831**

au service d'un commerçant, de se constituer rapidement une belle fortune ; il reçoit alors le nom de Iannis Makriyannis (Jean Grandjean). Initié à la Philiki Hétairia, il croit fermement à la possibilité d'une Grèce indépendante, pour laquelle il mène un combat incessant jusqu'à la fin de sa vie. Quand la guerre éclate en mars 1821, il met ses fonds à disposition des insurgés et s'engage au combat. Il fait partie des Grecs défendant l'Acropole contre les Ottomans en août 1826 ; il est grièvement blessé lors du siège, au point d'en garder des séquelles toute sa vie. Réussissant une sortie en novembre, il participe encore en mai 1827 à la bataille de Pharsale qui se solde par un cuisant échec. Après s'être acquitté de diverses missions dans les derniers mois de la guerre, il devient député de l'Assemblée nationale d'Argos, lors de laquelle il exprime ses premiers désaccords avec la politique prônée par Kapodistrias, gouverneur de Grèce, qu'il a d'abord admiré mais auquel il reproche ensuite une tendance autoritaire, d'autant qu'il craint que le nouvel État n'intègre pas dans ses frontières la Roumélie, sa région d'origine. Il voit aussi avec beaucoup de méfiance l'ingérence des puissances étrangères et les rivalités intestines de ses compatriotes qui mènent à l'assassinat de Kapodistrias en 1831. Makriyannis voit dans l'intronisation d'Othon un espoir d'apaisement, mais il est vite déçu par les velléités absolutistes du monarque et les humiliations imposées aux anciens combattants grecs. Il participe ainsi au complot qui organise le coup d'État du 3 septembre 1843, mais il désapprouve la politique du premier ministre Ioannis Kolettis qui ne respecte guère la nouvelle constitution en vigueur depuis 1844. En 1853, ses ennemis lui intentent un procès monté de toutes pièces qui le condamne à la réclusion à perpétuité, mais sa peine est commuée et il est libéré en 1854, grâce à l'intervention de Dimitrios Kallergis, devenu premier ministre à la suite du déclenchement de la guerre de Crimée. Le soulèvement du 10 octobre 1862, auquel participe le fils de Makriyannis et qui entraîne la chute d'Othon, consacre sa popularité : la foule vient à son domicile, sur le flanc sud-est de l'Acropole, et le porte en triomphe à travers les rues de la capitale. Il décède le 20 avril 1864.

Ce n'est qu'en 1901 que le texte de ses *Mémoires* (rédigés entre 1836 et 1850 et illustrés par le peintre Panagiotis Zographos) est trouvé dans le grenier familial et il fallut deux ans pour que l'historien Iannis Vlachoyannis parvienne à déchiffrer le manuscrit que Makriyannis, illettré, a écrit phonétiquement et sans ponctuation dans son dialecte natal, le rouméliote. C'est un des témoignages les plus précieux et les plus personnels sur l'histoire de cette période. Le musée d'Histoire nationale à Athènes conserve des objets qui lui ont appartenu, notamment un *tambouras*, instrument à cordes qu'il avait fait faire chez le luthier athénien Leonidas Gaïlas.

SP

## Mavrogenous, Manto (1796 – 1848)

Née à Trieste dans une famille grecque de noble lignage, elle reçoit une éducation de haut niveau, empreignée des idées des Lumières et consacrée à l'étude de la philosophie grecque antique, de l'histoire et des langues (français, italien et turc). Son père, Nikolaos Mavrogenis, est un riche marchand, membre de la Philiki Hétairia, une société secrète qui appelait à l'insurrection des Grecs. En 1809, sa famille s'installe à Paros et Manto apprend des détails sur l'activité révolutionnaire de son père qui meurt en 1818. Quand l'insurrection éclate, le 25 mars 1821, elle se rend à Mykonos, d'où sa famille était originaire, et pousse les notables de l'île à rejoindre la révolte. Grâce à sa fortune personnelle, elle arme deux bateaux avec lesquels les habitants de l'île se défendent des attaques des pirates et des Ottomans qui sont repoussés notamment le 22 octobre 1822. Véritable héroïne de la guerre d'indépendance, Manto aide les insurgés par l'envoi de moyens financiers et de contingents d'hommes en particulier dans le Péloponnèse, lors du siège de Tripolitsa, et à Samos, île menacée par les Ottomans. Les bateaux armés à ses frais participent à la bataille de Karystos, en 1822, et les compagnies de soldats combattent à Dervenakia, au Pelion, en Phthiotide, à Livadia et au premier siège de Missolonghi. Contre l'avis de sa famille, elle continue d'aider les insurgés avec de nombreuses actions de financements. À Nauplie, où elle s'installe en 1823, elle rencontre Dimitrios Ypsilantis (1793-1832) au côté duquel s'engage immédiatement. Belle et courageuse, son histoire fait le tour d'Europe : Manto exploite sa notoriété pour gagner à la cause de l'indépendance de la Grèce l'opinion publique européenne et elle devient même la protagoniste de la nouvelle historique *Mavrogénie ou l'héroïne de la Grèce* de Jean-François Ginouvier (1825). Après avoir perdu toute sa fortune dans l'incendie de sa maison à Nauplie, elle part vivre à Tripolitsa avec Ypsilantis. Plusieurs hommes politiques, dont Kolettis, œuvrent à la rupture de ces fiançailles puisqu'elles pouvaient constituer une menace, en alliant deux puissantes familles grecques appartenant au parti pro-russe. Après la mort d'Ypsilantis, elle est obligée de s'exiler à Mykonos où elle commence à écrire ses mémoires. À la fin de la guerre, Kapodistrias lui attribue le grade



Fig. 38 - M. Mavrogenous, par A. Friedel, lithographie, 1827

de lieutenant général et lui offre une maison à Nauplie où elle déménage. Manto donne d'ailleurs à Kapodistrias une épée inscrite qui aurait appartenu à l'empereur Constantin : Δίκασον Κύριε τους αδικούντας με, τους πολεμούντας με, βασίλευε των βασιλευόντων (Seigneur, juge ceux qui me font du tort, ceux qui m'attaquent, règne sur les régnants). En 1840, elle s'installe définitivement à Paros où résidait une partie de sa famille ; c'est dans sa maison près de la Panaghia Ekatonapyliani qu'elle meurt en juillet 1848, seule et pauvre.

DLN

## Müller, Karl Ottfried (1797-1840)

Philologue et archéologue prussien. Après des études universitaires à Göttingen et à Berlin, où il fut l'élève d'August Böckh qui l'initia à l'épigraphie, il publia à vingt ans son premier ouvrage (*Aeginatorum liber*) consacré à Égine où les membres du Xeineion venaient de découvrir les sculptures du temple d'Aphaia. Cette publication lui permit de devenir en 1819 professeur à l'Université de Göttingen où il enseigna, outre la philologie classique, l'archéologie et l'histoire de l'art. En 1822, une bourse d'État lui permit de voyager en Angleterre, en Hollande et en France pour découvrir les antiquités conservées dans les musées. Il noua des relations avec les antiquisants de ces divers pays, tout particulièrement avec Jean Antoine Letronne et surtout Désiré Raoul-Rochette avec qui il ne cessa de correspondre.

En 1823 il fut nommé professeur ordinaire. Böckh l'associe à l'entreprise du *Corpus Inscriptio-num Graecarum* de l'Académie de Berlin. Son enseignement et son œuvre écrite bénéficièrent de ses relations épistolaires avec tout ce qui comptait dans le monde de la philologie, de l'histoire ancienne et de l'archéologie, et tout particulièrement avec les membres de l'Institut de Correspondance Archéologique de Rome, institution internationale non gouvernementale qui a été à l'origine, en 1875, de l'Institut archéologique allemand par une captation bismarckienne.



Fig. 39 - K. O. Müller, par W. Ternite, huile sur toile, 1838

La recherche et l'enseignement de Müller ont une quadruple orientation : 1) la philologie classique avec des travaux sur les littératures latine et grecque ; 2) l'histoire des peuples grecs – il projeta une histoire générale de toutes ses composantes dont il ne publia que *Orchomenos und die Minyer* (1824) et *die Dorer* (1828) qui eut un écho durable, après avoir suscité l'ironie de Giacomo Leopardi au moment de sa parution, et dont l'utilisation au xx<sup>e</sup> siècle fut minutieusement analysée par Édouard Will – ; 3) l'archéologie dont il fut l'un des premiers enseignants, science à laquelle il consacra un manuel, *Handbuch der Archäologie der Kunst* (1830) qui fut traduit, en 1841, simultanément en anglais, en français et en grec par L. Ross, le premier professeur d'archéologie de l'Université d'Athènes, ainsi que des *Denkmäler der Kunst* (1832 avec Carl Oesterly) ; 4) enfin, l'histoire des religions, discipline où il affronta le professeur d'Heidelberg Georg Friedrich Creuzer, notamment en publiant un ouvrage au titre éloquent *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Religionsgeschichte* (1826).

En 1839, la situation politique au royaume de Hanovre et en Allemagne en général le fit solliciter un congé pour un voyage en Grèce. L'enseignant d'archéologie découvrait enfin le terrain. En 1840, il commença des fouilles à Delphes et dégagea une partie du mur polygonal. En copiant les inscriptions qui se lisent le mieux avec le soleil de midi, il fut victime d'une insolation. Ernst Curtius le ramena à Athènes où il mourut le 1<sup>er</sup> août. Müller fut un précurseur dans bien des domaines et son apport demeure important pour l'archéologie grecque et le site de Delphes en particulier.

AJ

## Mustoxidi, Andrea (1785-1860)

Il naît à Corfou, île qui, à l'époque, fait encore partie de la République de Venise. Sa biographie est représentative de la diaspora des intellectuels grecs du XIX<sup>e</sup> siècle et donc des « pères » de la nation. Il se forme principalement en Italie et en France, et, en retournant en Grèce, est l'un des piliers du gouvernement de Kapodistrias. Grâce à sa production philologique, Mustoxidi souhaite contribuer à la renaissance de l'intérêt concernant l'Antiquité grecque, mais il vise également à informer le public européen des souffrances qui frappent la population grecque moderne. Il est l'auteur de *l'Exposé des faits qui ont précédé et suivi la*



Fig. 40 - A. Mustoxidi, par M. Bretos, lithographie, 1862

*cession de Parga*, publié anonymement à Paris, en 1820 : en 1797, la domination vénitienne sur Parga est abolie par les Français ; Napoléon cède Parga aux Autrichiens, qui la laissent aux Britanniques ; le traité du 5 décembre 1815 livre Parga à l'Empire ottoman ; ses habitants refusant le fait accompli, décident le Vendredi Saint, le 15 avril 1819, d'émigrer en masse à Corfou, restée britannique. Les événements de Parga sont transformés en symbole du martyr chrétien et représentent un tournant décisif dans la littérature philhellène ; l'œuvre de Mustoxidi constitue une référence constante dans la production poétique et artistique sur ce thème (COLOMBO 2016, 21-51).

En Europe, Mustoxidi se meut entre les cercles intellectuels du Piémont, de la Lombardie-Vénétie, de la Toscane et de Paris. En 1819, à Milan, il collabore activement avec Giovan Battista Sonzogno au projet de la « Collection des historiens grecs ». Lors de la diffusion en Europe des idées préromantiques, il harmonise la convergence des deux tendances culturelles du Romantisme et du Classicisme, afin de montrer la centralité de l'idéal grec (SCARDICCHIO 2016). Il est le bras droit de Vincenzo Monti dans sa traduction de l'*Iliade* (1812), le découvreur d'un discours d'Isocrate (*Epistole che precedono al libro intitolato Discorso d'Isocrate della permutazione*, Milan 1813), l'éditeur d'Anacréon (*Le odi di Anacreonte et Vita di Anacreonte*, Venise 1817), le traducteur d'Hérodote (*Le nove muse di Erodoto Alicarnaseo*, Milan 1820-1863). Les idées nouvelles du Romantisme semblent néanmoins le fasciner. Ainsi, il tourne son attention vers la poésie populaire grecque. Le développement de la conscience nationale en Europe s'opère parallèlement à la découverte du folklore. Fauriel est le premier à publier une collection de poésie populaire grecque, les *Chants populaires de la Grèce moderne*, en 1824-1825. Dans la préface de cette publication, il évoque Mustoxidi comme l'un de ses inspireurs, et son principal pourvoyeur de chants. Mustoxidi souhaite découvrir ses « racines nationales » : ayant quitté sa patrie pendant plus de vingt ans, ces racines et la « véritable identité grecque » lui apparaissaient vraiment vagues. La publication du premier volume de la collection des chants populaires grecs, qui a lieu quelques semaines après la mort de Byron à Missolonghi, obtient un énorme succès. La collection est traduite et publiée en anglais, allemand et russe. La combinaison du philhellénisme, du folklore et du Romantisme est le dernier mot à la mode dans les salons des philologues européens des années 1820 (ZANOU 2005).

En 1829, Mustoxidi est nommé ministre de l'éducation par Kapodistrias ; quelques mois après l'assassinat de ce dernier, il se retire à Corfou. Il est élu membre de l'Assemblée législative ; puis, en 1833, sénateur. En 1834, il est nommé président de la commission de l'Académie ionienne, puis directeur du département d'éducation de la même académie. Il meurt à Corfou le 29 juillet 1860.

**MTS**

## Othon I<sup>er</sup>, Frédéric-Louis, roi de Grèce (1815-1867)

Il est né le 1<sup>er</sup> juin 1815 à Salzbourg, en Autriche, au château Mirabell. Membre de la famille princière de Wittelsbach, il est le deuxième fils du roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière, grand amoureux de la Grèce, et de Thérèse de Saxe-Hildburghausen. Il accède au trône de Grèce à la suite de la décision prise par la France, le Royaume-Uni et la Russie d'instaurer une monarchie héréditaire en Grèce après l'indépendance (conférence de Londres, 1830). Les trois puissances choisissent d'abord Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, qui refuse cependant le trône et devient roi des Belges. Le choix se porte alors sur Othon, originaire d'un état neutre, n'ayant pas participé à la lutte pour l'indépendance ; cependant le futur roi ne partage pas le même penchant philhellène que son père et témoigne dès son enfance d'une forte identité germanique. Othon arrive en janvier 1833 à Nauplie, alors capitale du jeune État grec, à bord d'un navire anglais, accompagné de 3 500 soldats bavarois, mais choisit quelques mois après Athènes comme nouvelle capitale de la Grèce. Un hymne en son honneur est chanté le 13 décembre 1834 à l'Héphaïsteion, à l'occasion de son intronisation dans la ville de Thésée. Le roi étant encore mineur, un conseil de régence exerce le pouvoir jusqu'en 1835 ; il est dirigé par Josef Ludwig von Armansperg, Carl Wilhelm von Heideck, Georg Ludwig von Maurer et le secrétaire Karl von Abel, tous de nationalité bavaroise. Othon I<sup>er</sup> cherche à montrer son hellénisation, porte le costume national et renonce en 1836 aux droits de succession du trône de Bavière. Le 22 novembre 1836, il épouse Amélie d'Oldenbourg, fille du grand-duc Paul-Frédéric Auguste d'Oldenbourg. La monarchie instaurée en Grèce est absolue, de droit divin ; le mécontentement des Grecs ne fait qu'augmenter d'année en année et un coup d'État a lieu le 3 septembre 1843, obligeant le roi à accepter une constitution. La stérilité du couple interdit tout espoir de donner un héritier. L'unique prétendant au trône est Luitpold, le frère cadet du roi ; il est cependant fidèle au catholicisme et donc en désaccord avec la constitution grecque, entrée en vigueur en 1844, qui précise que l'héritier doit être de religion orthodoxe. Othon I<sup>er</sup> est aussi partisan de la « Grande Idée », un projet conçu en 1844



**Fig. 41 - N. Lytras, *Le roi Othon I<sup>er</sup> avec le décret de création de la Banque nationale de Grèce*, huile sur toile, 1898**

par le premier ministre, Kolettis, qui vise la réunion de tous les peuples grecs dans une même nation appelée à s'étendre sur les terres de l'Empire ottoman. En accord avec ce projet, il lance des assauts contre les Ottomans en Épire et en Thessalie (1854) pour soutenir les insurgés grecs qui profitent de la déstabilisation entraînée par la guerre de Crimée, mais cette offensive est un échec. La fin de son règne est caractérisée par le mécontentement de la classe politique et du peuple qui lui reprochent notamment de ne pas se convertir à la religion orthodoxe et de mettre en œuvre une monarchie absolue. En septembre 1861, un étudiant tente d'assassiner la reine Amélie. En février 1862, une insurrection éclate et se termine le 23 octobre par la décision des révolutionnaires de détronner le roi. Le 30 mars 1863, Guillaume prince de Danemark est intronisé à sa place par l'Assemblée nationale ; il va prendre le nom de Georges I<sup>er</sup>, roi des Hellènes. Le précédent couple royal est alors chassé de Grèce et s'exile à Munich, puis à Bamberg. Restant fortement attaché à la culture hellénique, Othon I<sup>er</sup> continue à porter la fustanelle, tenue traditionnelle grecque, et parle le grec moderne à la cour. Il exprime également cet attachement en finançant la révolte des Crétois en 1866. Il décède le 26 juillet 1867 à Bamberg à la suite de la rougeole ; son corps repose à l'église des Théatins, à Munich, dans le caveau familial des Wittelsbach.

EJ

## **Pouqueville, François-Charles-Hugues-Laurent (1770-1838)**

Normand de naissance, Pouqueville est l'un des premiers grands philhellènes français. Médecin de formation, il est désigné en 1797 pour être membre de la Commission des sciences et des arts qui accompagne l'Expédition d'Égypte de Bonaparte. Capturé par des corsaires, il est débarqué en 1798 à Navarin et fait son premier séjour de quelques mois dans le Péloponnèse comme prisonnier des Ottomans à Tripolitsa, alors capitale du Péloponnèse. Remarqué par le pacha de Morée pour ses compétences médicales, il est désigné comme médecin officiel, ce qui lui permet d'explorer les régions environnantes en examinant les vestiges de la Grèce antique qu'il peut reconnaître. Transféré à Constantinople, il jouit



**Fig. 42 - F. C. H. L. Pouqueville, par H. Lorimier, huile sur toile, 1830**

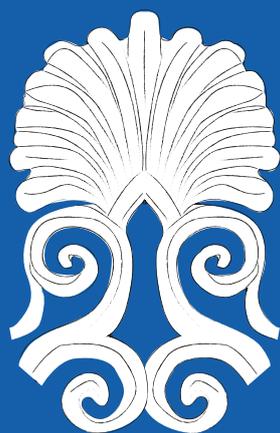
d'une semi-liberté qui lui permet de consolider et étendre les connaissances en grec moderne qu'il avait acquises en Morée. Libéré en 1801, il soutient en 1805 une thèse sur la peste en Orient et publie la même année son premier ouvrage, *Voyage en Morée et à Constantinople*, dédié à l'empereur, ce qui lui vaut d'être nommé Consul général auprès d'Ali Pacha à Janina : sa connaissance de la région et des langues locales fait de lui un parfait agent diplomatique. Ses nouvelles fonctions lui donnent l'occasion de fréquenter pendant quinze ans les routes de Grèce et des Balkans, affirmant peu à peu un philhellénisme qui le fait contribuer à la rébellion grecque. Rejoint par son frère Hugues nommé consul en Grèce en 1811, il parcourt l'Épire et l'Acarnanie à la recherche d'inscriptions et de cités antiques, tente de localiser le site oraculaire de Dodone et porte son attention au patrimoine byzantin. Nommé consul à Patras en 1816, il y reste un an jusqu'à ce que son frère lui succède à ce poste, lequel ouvre le consulat de France aux réfugiés grecs lors de l'insurrection de mars 1821. De retour en France en 1817, élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1827, il se consacre à l'écriture de son *Voyage de la Grèce* (1820-1822) et de son *Histoire de la régénération de la Grèce* (1824), où il rapporte notamment l'épopée des Souliotes. Ses ouvrages donnent une description précise de la géographie, de l'archéologie, de la topographie, et de la géologie des régions qu'il a visitées. Ses observations ont été particulièrement précieuses pour le travail du géographe Barbié du Bocage pour l'atlas accompagnant le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Même si on a pu lui reprocher le manque d'exactitude de ses récits, voire leur invention, et le caractère déclamatoire de son style, Pouqueville incarne le philhellénisme français naissant. Nommé entre autres membre de l'Académie ionienne de Corfou, il est une référence aussi bien en France qu'à l'étranger : il engage Chateaubriand à se rendre en Grèce et sa description du massacre des Souliotes inspire écrivains et artistes (par exemple, *Les réfugiés de Parga* que le peintre italien Francesco Hayez réalise en 1831). Casimir Delavigne lui dédie deux de ses *Messéniennes*, qui célèbrent les combats pour la liberté. Sa tombe au cimetière du Montparnasse est ornée d'une stèle en marbre avec son profil en médaillon, réalisé par le sculpteur David d'Angers, et une épitaphe où l'on peut lire : « Par ses écrits il contribua puissamment à rendre aux Grecs asservis leur antique nationalité ». Elle est accompagnée de la reproduction de deux vers de l'*Odyssée* (XXIV, 93-94), où au nom d'Achille est substitué celui de Pouqueville :

Ὡς σὺ μὲν οὐδὲ θανῶν ὄνομ' ὄλεσας, ἀλλὰ τοι αἰεὶ  
πάντας ἐπ' ἀνθρώπους κλέος ἔσσειται ἐσθλόν, Πουχεύιλλε.  
« Même dans la mort, tu n'as pas perdu ton nom ; sans cesse  
Ta renommée sera noble dans le monde entier, ô Pouqueville ! »

SP



**LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES  
ARCHÉOLOGIQUES EN GRÈCE**



## LES MÉTHODES DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE ENTRE LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

« Parcourir cette illustre et belle région un Homère et un Héro-  
dote à la main, sentir plus vivement les beautés différentes des  
tableaux tracés par le Poète en voyant les images qu'il avait eues  
sous les yeux »

CHOISEUL-GOUFFIER 1823, I, 1

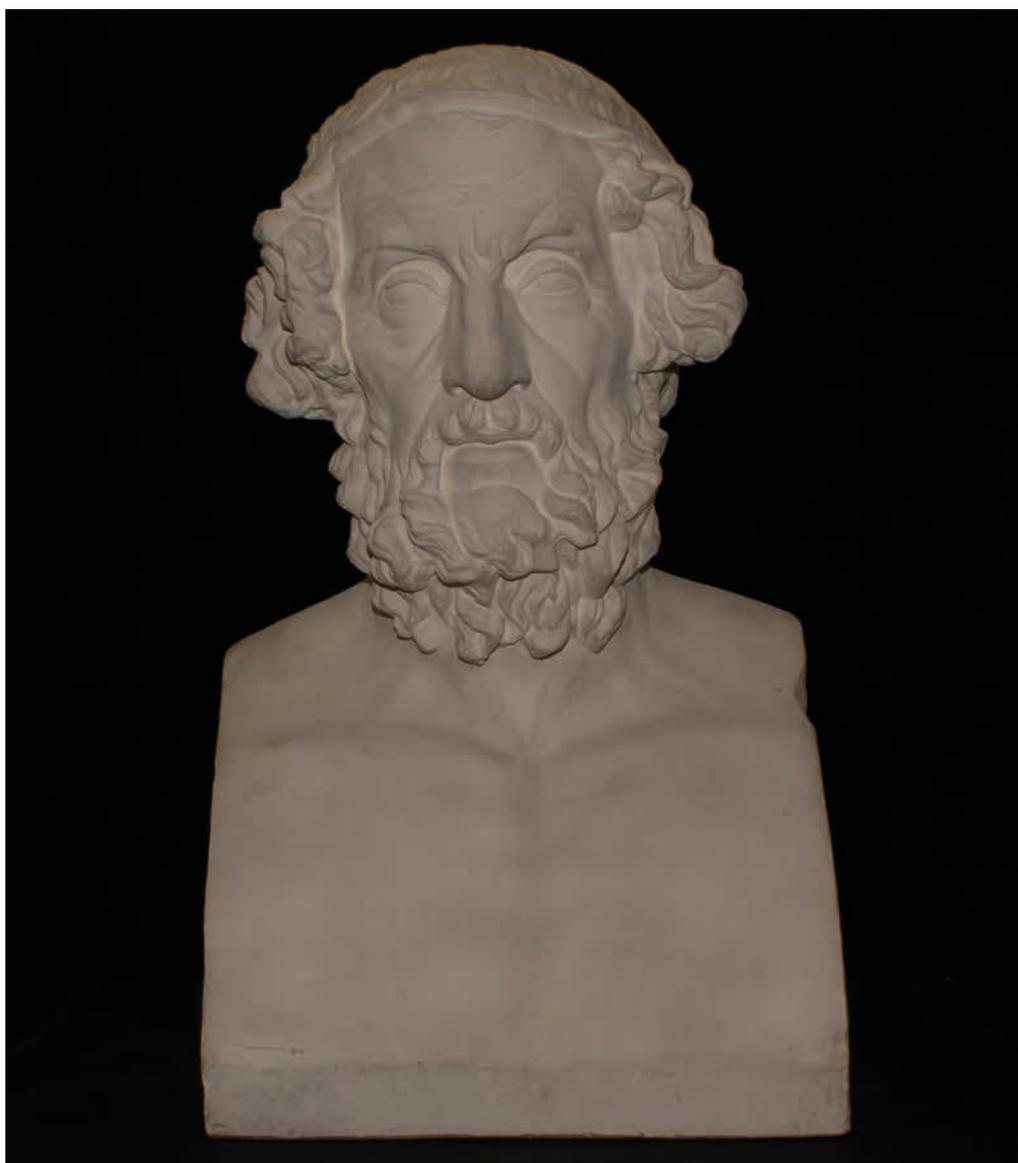


Fig. 43 - Buste-hermès d'Homère, tirage en plâtre

Après les découvertes d'Herculanum et Pompéi et les publications fondamentales de Winckelmann, l'intérêt pour la Grèce se développe et les voyages des érudits européens en mer Égée, *in partibus infidelium*, se multiplient. Pendant la période 1797-1839, on assiste à une rapide évolution des méthodes de recherche : au fil des découvertes, ces érudits, en s'éloignant de la pratique antiquaire, se transforment en archéologues de terrain.

Pour repérer et identifier les sites antiques, les sources anciennes sont utilisées comme de véritables guides par les voyageurs qui les lisent attentivement afin d'en tirer des informations considérées comme fiables. En premier lieu apparaissent les poèmes homériques, accompagnés par les œuvres d'Hérodote, Strabon, Pausanias et bien d'autres auteurs classiques : ces textes deviennent les instruments irremplaçables de la nouvelle approche autoptique (de l'adjectif grec *autoptikos*, « de témoin oculaire ») des vestiges de l'Antiquité grecque. Les sources permettent non seulement d'identifier les sites, en partie encore visibles, comme les acropoles de Mycènes et Tirynthe, mais aussi d'en connaître le contexte mythologique et historique pour parvenir à interpréter correctement les monuments en ruine, submergés de végétation et livrés aux troupeaux de chèvres. À côté des sources antiques, les voyageurs peuvent également exploiter les informations livrées par les savants qui les ont précédés : de Cyriaque d'Ancône (1391-1452) à Jacob Spon et George Wheler (1678), du comte de Caylus (1752) à Choiseul-Gouffier nombreuses sont les indications disponibles, mais, les conditions ayant évolué au cours des siècles, elles doivent être vérifiées sur place. En se rendant sur le terrain, les premiers archéologues ont en outre la possibilité d'interroger les villageois (POUQUEVILLE 1826, I, VIII) qui souvent jouent le rôle de guides locaux en les conduisant voir *ta marmara*. De bonnes relations avec les populations locales sont d'ailleurs indispensables lors de voyages qui se déroulent souvent dans des conditions difficiles, voire dangereuses.

Après avoir repéré et identifié les sites antiques au bout d'efforts considérables, la méthode employée pour les étudier a été définie par les trois actions : « Observer, relever, expliquer » (SCHNAPP 1993, 302-312). Un témoignage direct de l'enregistrement des données est fourni par les nombreux carnets de voyages dans lesquels on notait la description des vestiges et la retranscription d'inscriptions, souvent assorties de dessins d'objets antiques et de blocs architecturaux, ainsi que de croquis et de vues paysagères. Les voyageurs sont en effet conscients que, pour faire connaître leurs découvertes, le rôle des images est essentiel. Les sites archéologiques font alors l'objet de tableaux dans lesquels le goût pour le pittoresque est prépondérant. Ces vues, très répandues au XVIII<sup>e</sup> siècle, représentent non seulement les monuments antiques mais aussi le paysage qui les entoure, peuplé d'animaux, de bergers et d'autres personnages en costume, qui présentent un intérêt remarquable du point de vue ethnographique (BUSCEMI 2008, 52-53).

Les mêmes auteurs de ces vues pittoresques développent aussi un autre type de représentation, initié par Stuart et Revett (1762). En effet, parmi les intellectuels qui visitent la Grèce pen-

dant cette période, on dénombre de nombreux architectes qui dessinent les bâtiments, les blocs architecturaux et les objets antiques mis au jour avec l'exactitude spécifique à leur domaine (fig. 44). Ainsi, Cockerell et Haller von Hallerstein, lors des fouilles d'Égine et de Bassae, ne se limitent pas à décrire le site et à récupérer les sculptures, ils réalisent également des centaines de relevés de blocs architecturaux, mesurés au centimètre près, ainsi que des croquis destinés à expliquer les fonctions des différents éléments architecturaux et les méthodes d'assemblage antique, faisant déjà l'objet de réflexions et hypothèses. L'étude des archives documentaires d'Ittar (BUSCEMI 2008), de lord Elgin (GALLO 2009) et de Fauvel (ZAMBON 2014) ont révélé un ensemble de représentations qui vise à fournir les images les plus détaillées et précises possible des monuments : plans, élévations et sections des édifices, détails des blocs architecturaux et des sculptures, etc. Pour réaliser ces illustrations, les architectes utilisent, outre le matériel de dessin, un large panel d'outils techniques qui évoluent rapidement en relation avec les exigences de plus en plus pointues des spécialistes : sextant, roulette, fil à plomb, chaîne d'arpenteur, niveau à eau, etc. (GILLES 2002, 43-47 ; DOTTO 2010). Dans l'inventaire des biens ayant appartenu à Haller von Hallerstein, rédigé après sa mort par Gropius, il est fait mention en outre d'une *camera lucida* ou chambre claire, un dispositif optique inventé en 1806 pour faciliter la réalisation des dessins (WIRBELAUER 2010, 104). Ces méthodes constituent les prémices de l'archéologie scientifique qui, unies à la volonté de diffuser le plus possible les données recueillies sur le terrain, posent les jalons de l'archéologie grecque moderne.



Fig. 44 - C. R. Cockerell, *Vue du temple d'Aphaia à Égine durant les fouilles*, gravure, 1860

Toutefois l'exactitude de ces relevés et l'étude rigoureuse des édifices ne doivent pas faire oublier que les méthodes de fouille étaient loin d'être scientifiques. Lors de la fouille du temple de Bassae, une quinzaine d'Européens étaient sur le terrain, aidés par de nombreux ouvriers locaux (d'après Gropius, entre cent et cent-cinquante : ZAMBON 2014, 217). Les travaux devaient donc ressembler à un important déblaiement plutôt qu'à une fouille minutieuse. La recherche du bel objet, et en particulier des sculptures, était considérée comme une priorité et les travaux de dégagement, effectués avec des méthodes expéditives et peu respectueuses des chefs-d'œuvre, causèrent souvent d'importants dégâts matériels, comme sur l'Acropole d'Athènes (cf. *Athènes*).

Parmi les méthodes employées à cette époque pour documenter les découvertes, il faut en outre mentionner les moulages en plâtre, utilisés surtout pour les sculptures, et les maquettes, qui permettent de rendre en trois dimensions les rapports volumétriques entre édifices (cf. la maquette en plâtre de l'Acropole d'Athènes réalisée par Fauvel : ZAMBON 2014, 141-143).

Les nombreuses expériences sur le terrain effectuées en Grèce pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et l'attention accrue pour les aspects techniques (nature du sol, typologies des blocs architecturaux, caractéristiques de la céramique découverte pendant les fouilles ; voir catalogue, n° 17) sont les signes du passage de la simple quête du bel objet à une sensibilité accrue pour le contexte archéologique dans sa globalité. Pour la première fois, Antoine-Chrysostome Quatremère de Quincy (1755-1849), lors des spoliations napoléoniennes, souligne l'importance de la relation entre l'objet artistique et son contexte d'origine (GRAN-AYMERICH 2007, 40), une remarque qui révèle la naissance d'une nouvelle approche propre à la démarche scientifique.

**DLN**

## LA VIE QUOTIDIENNE DES PREMIERS ARCHÉOLOGUES EN GRÈCE

« De Modon à Coron. (...) à notre tête paraissait le guide ou le postillon grec à cheval, tenant un autre cheval en laisse : ce second cheval devait servir de remonte en cas qu'il arrivât quelque accident aux chevaux des voyageurs. Venait ensuite le janissaire, le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté, et un fouet à la main pour faire avancer les chevaux du guide. Je suivais à peu près armé comme le janissaire, portant de plus un fusil de chasse (...). Mon équipage consistait en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café, et quelques schalls pour m'envelopper la tête pendant la nuit ».

CHATEAUBRIAND 1811, 784-785

Les voyageurs européens qui visitent la Grèce dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle livrent des descriptions enthousiastes des paysages et des villages où les minarets et les *khan* (auberges) ottomans côtoient les vestiges de l'Antiquité classique, tout en soulignant les conditions de voyage et de vie difficiles et parfois périlleuses, comme le fait Chateaubriand qui visite le Péloponnèse en 1806. Dans ce contexte dangereux, le guide de voyage publié par Gell (voir catalogue, n° 11) montre à quel point les informations détaillées sur la topographie des lieux ainsi que sur les routes, les points d'eau potable, les ponts et les gués sont alors considérées comme indispensables pour la bonne réussite d'un voyage.

La plupart des voyageurs parcourt les routes, mal entretenues, à pied (ZAMBON 2014, 66), à dos d'âne ou à cheval, en dormant souvent sous la tente, à la belle étoile ou chez l'habitant. Pour faciliter l'accueil auprès des populations locales, ils engagent souvent des guides d'origines différentes (Grecs, Turcs, Albanais, Italiens) qui, grâce à leur connaissance des langues locales, facilitent les communications, surtout pour ce qui est de l'approvisionnement en denrées alimentaires, l'une des préoccupations majeures lors des déplacements. Parfois les Européens obtiennent du pacha local d'être accompagnés et protégés par des janissaires, les voyages en solitaire dans les régions montagneuses et reculées de la Grèce étant fortement déconseillés aux néophytes.

Comme dans l'Antiquité, les parcours maritimes sont privilégiés, mais, en l'absence de liaisons régulières, il faut souvent s'armer de patience et avoir la chance de trouver au port un bateau pour le trajet convoité. Une fois à bord, la peur des naufrages, très fréquents à l'époque, hante les passagers : de retour de Zante, en décembre 1812, le bateau sur lequel Haller von Hallerstein s'est embarqué subit dans la nuit de Noël un terrible naufrage au large de Patras qui cause la perte d'une partie des carnets et des dessins de l'architecte (SCHWEITZER 2020, 30).



## Page de gauche

### Fig. 45 - C. Motte, *Klephte*, lithographie, 1826

Aux nombreux problèmes liés aux rudes conditions de voyage s'ajoutent les dangers du brigandage et de la piraterie, ce qui explique la nécessité de voyager armé, comme l'indique Chateaubriand (cf. *supra*). Pour ne citer que deux exemples, Joachim Bocher, l'architecte français qui découvrit le temple d'Apollon à Bassae, est tué par des brigands en Arcadie quelques années après sa découverte, tandis que Pouqueville est capturé par des pirates qui, après l'avoir débarqué à Navarin en 1798, le transfèrent à Constantinople où il n'est libéré qu'en 1801.

Mais sans aucun doute, le problème principal et crucial que les voyageurs rencontrent en Grèce en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle est celui de l'insalubrité de régions entières du pays, notamment des plaines côtières et des fonds de vallée. La conséquence est le plus souvent l'apparition de fortes fièvres, notamment chez les sujets de constitution fragile et peu habitués aux rudes conditions de voyage. Koës, l'un des cinq compagnons partis de Rome à l'été 1810 pour se rendre en Grèce (cf. la biographie de Brønsted), meurt à Zante en septembre 1811 de fièvres tenaces, comme d'ailleurs Haller von Hallerstein quelques années plus tard, à Ambélaki, en 1817.

Ces dangers sont pour la plupart la conséquence de l'état désastreux dans lequel l'Empire ottoman laisse alors les territoires soumis, ne se souciant guère que du prélèvement d'innombrables impôts, taxes, droits et amendes aux dépens de la population autochtone majoritairement chrétienne. Les relations avec les autorités locales sont l'une des préoccupations récurrentes mentionnées dans les récits, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de voyageurs en quête de découvertes et d'objets archéologiques. Les saufs-conduits (*firman*) sont les documents indispensables pour voyager dans l'empire, mais ils sont difficiles à obtenir. Les Européens peuvent également compter sur des lettres de recommandation de la part des consuls et des autres diplomates installés en Grèce dont le Français Fauvel est l'un des plus connus.

Les voyageurs qui s'aventurent en Grèce aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sont surtout des marchands, des diplomates (ceux-ci pouvant bénéficier de facilités dans le cadre des Capitulations), et des aristocrates fortunés, accompagnés souvent d'artistes peintres et d'architectes chargés de réaliser des dessins et des vues des sites archéologiques. S'ajoutent à cet environnement de voyageurs cosmopolites, dans lequel le français est la langue commune, des nobles désargentés et des intellectuels qui, ne disposant pas de fortune personnelle, doivent subvenir à leurs besoins sur place. Les problèmes d'argent et de financement sont en effet souvent évoqués dans les récits de voyage et les carnets. Fauvel, par exemple, devient

marchand d'antiquités après la perte de son emploi auprès du comte de Choiseul-Gouffier, qui trouve refuge en Russie après la Révolution française (ZAMBON 2014, 34-39). Un témoignage direct de ces difficultés est représenté par les longues listes de dépenses (achats de vivres et de fournitures, frais de transport, frais de blanchissage, etc.) rédigées dans les carnets de Haller von Hallerstein, ce dernier tenant un compte méticuleux de chaque sou dépensé (voir catalogue, n° 16). Souvent, les premiers archéologues parviennent à surmonter ces innombrables problèmes grâce à de solides amitiés et à un climat d'entraide, comme l'atteste la charte du Xeineion (voir catalogue, n° 51). Mais d'après les récits des protagonistes de la période, au milieu des rivalités internationales et des conflits armés, c'est avant tout la passion pour la Grèce et pour l'Antiquité classique qui les aide à dépasser les contingences et les problèmes de la vie quotidienne.

**DLN, CL**

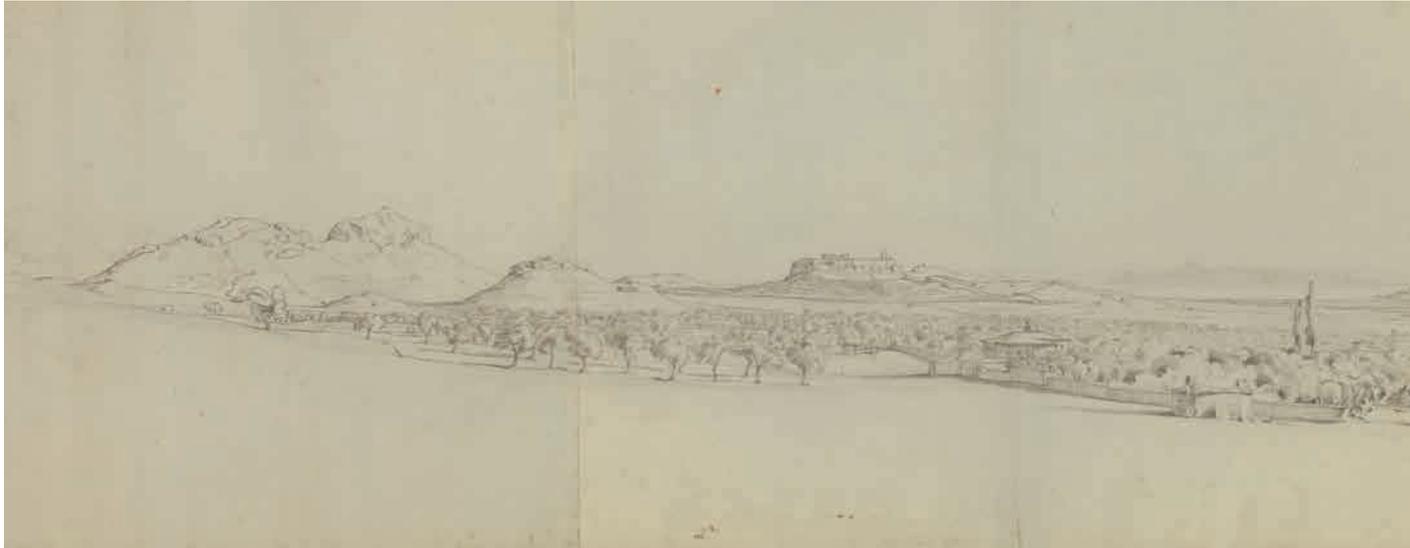
## Athènes

« La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait [...] les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens et les mesures des musulmans. Deux petites collines [...] s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines, et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées, couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil ».

CHATEAUBRIAND 1811, 855

En 1813, Haller von Hallerstein dessine Athènes depuis le village de Patissia, situé au nord-est de la ville : les collines du Lycabette et de l'Acropole se déploient dans la plaine, avec l'habitat en contrebas, tandis qu'en arrière-plan on distingue l'Hymette, la côte du golfe Saronique ainsi que le relief d'Aigaleion jusqu'au passage vers Éleusis (voir catalogue, n° 22 ; LORENTZ 2018).

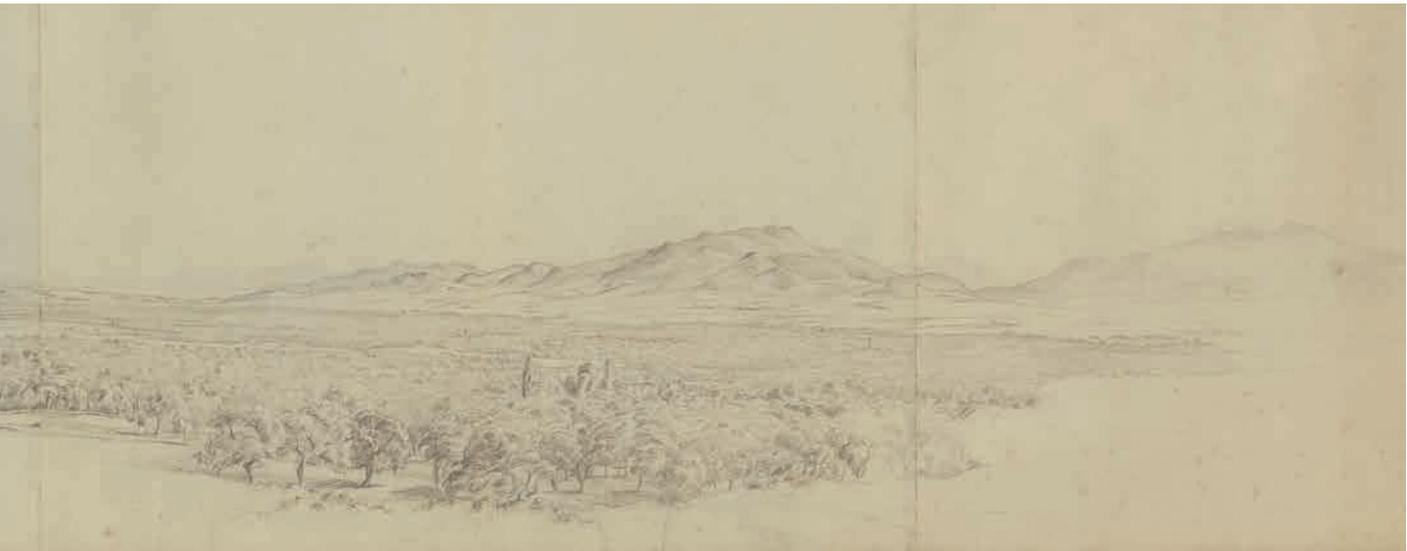
Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Athènes n'est qu'une ville modeste de quelques milliers d'habitants qui s'étend au pied du rocher de l'Acropole, véritable symbole de la *polis* classique, désormais occupée par la garnison ottomane qui l'a transformée en forteresse imprenable. Les bâtiments voulus par Périclès, entourés de casernes, baraques et petites maisons destinées aux logements des soldats sont réutilisés sans aucun égard pour leur valeur artistique. Le Parthénon, abritant une petite mosquée dotée d'un minaret, a subi en 1687 les dégâts du bombardement de Francesco Morosini ; l'Érechthéion, après avoir été transformé en basilique chrétienne, puis en harem pour le commandant de la garnison ottomane, attire entre autres les convoitises de lord Elgin (GALLO 2009) ; les Propylées, surmontés de la tour franque, sont devenus un château fort doté d'un bastion avancé pour les canons qui ont remplacé le temple d'Athéna Nikè, démonté en 1687 à l'occasion de l'attaque vénitienne.



**Fig. 46 - C. Haller von Hallerstein, *Athènes vue de Patissia*, dessin à la mine de plomb, 1813**

Après l'installation du pouvoir ottoman en 1456, la ville au pied de l'Acropole a été dotée de mosquées et minarets, d'une madrasa, de hammams, d'un bazar, de souks et de cafés, comme le montre l'une des aquarelles de DODWELL (1821 ; fig. 49) : le peintre irlandais a dessiné le bazar de la ville dans le secteur de la Bibliothèque d'Hadrien, dominé par un haut minaret et peuplé de femmes voilées, de vendeurs entourés de marchandises, de musiciens et de marchands en turban et pantalons bouffants. Athènes devient un bourg bigarré où Grecs, Turcs, Albanais et Européens se côtoient sous l'autorité ottomane. En effet les représentants du sultan n'ont aucune intention d'en faire une ville musulmane car ils y auraient perdu trop d'argent, obtenu grâce aux innombrables taxes que les Chrétiens devaient payer pour toute activité ou entreprise.

Au milieu des bâtiments ottomans et des petites habitations, les vestiges des monuments d'époque gréco-romaine se distinguent par le marbre avec lequel ils sont construits et par leurs formes architecturales. Bien que souvent englobées dans des maçonneries récentes, les colonnes restent en partie visibles comme c'est le cas pour le *propylon* d'accès à l'agora romaine, pris dans les murs des habitations (cf. un célèbre dessin de Stuart, 1753). Parmi les autres monuments anciens encore identifiables, les voyageurs mentionnent de nombreux édifices dont la fonction avait changé radicalement par rapport à l'Antiquité. Près du secteur de l'agora romaine se trouve la Tour des Vents, en réalité l'horloge hydraulique d'Andronikos (construit aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.), qui était devenue le siège de la confrérie des derviches tourneurs. Sur la colline du Kolonos Agoraios s'élève l'église d'Haghios Georghios, appelée aussi Théseion, en réalité le temple consacré à Héphestos et Athéna Ergané dont certaines métopes représentent les travaux de Thésée, mythique fon-



dateur de la ville. Dans le couvent des Capucins, le cellier n'est rien d'autre que le monument chorégique de Lysistrate (335 av. J.-C.), englobé dans le corps du bâtiment. Aux pentes sud de l'Acropole, l'Odéon d'Hérode Atticus est en partie réutilisé dans les fortifications médiévales (le Rhizokastro, XI<sup>e</sup> siècle) qui contribuent à le préserver. Sur la colline des Muses, le monument funéraire romain de Philopappos (II<sup>e</sup> siècle), bien conservé, est souvent représenté par les peintres. Les vestiges de la Pnyx, le lieu de réunion de l'assemblée athénienne, étaient identifiés sur la colline homonyme, comme l'attestent les dessins d'Ittar qui réalise aussi une planimétrie reconstituée de la *cavea* (BUSCEMI 2008, 129-131, pl. 46). En outre dans la vallée de l'Ilissos, au sud-est de l'Acropole, à l'extérieur des fortifications construites par les Ottomans en 1778, on peut admirer l'Olympieion, encore pourvu de onze majestueuses colonnes (BUSCEMI 2008, 69), tandis que le petit temple ionique, qui avait été peint par Stuart et Revett, a été détruit et ses blocs réemployés dans les fortifications. L'agora grecque, entièrement occupée par des maisons, n'est pas mentionnée par les voyageurs de l'époque qui n'arrivent pas à la localiser.

Mais les vestiges architecturaux ne sont pas les seuls qui fascinent les chercheurs de l'époque. En effet, dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les archéologues s'intéressent de plus en plus à la céramique qu'ils découvrent lors des fouilles ou qu'ils achètent sur le marché antiquaire. Dans ce contexte, les vases attiques font l'objet de toutes les attentions, comme le montrent entre autres les croquis dans les carnets de Haller von Hallerstein (voir catalogue, n<sup>o</sup> 17). Le musée Michaelis conserve un important lot de vases et de tessons attiques à figures noires et à figures rouges, entré dans la collection strasbourgeoise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le biais de dons et d'échanges. Le processus d'acquisition de ces vases témoigne des relations établies par Michaelis avec les instituts archéologiques allemands à l'étranger, en particulier celui de Rome, ainsi qu'avec des archéologues allemands exerçant dans différentes universités, notamment celles de Leipzig et de Bonn.

Fig. 47 - Entourage du peintre d'Antiphon, fragment de coupe à figures rouges

En bas

Fig. 48 - Peintre d'Édimbourg, fragment d'amphore à col à figures noires

La collection présente un échantillonnage varié des typologies et des techniques de réalisation des vases attiques, en accord avec la volonté d'Adolf Michaelis de les utiliser comme un support d'apprentissage pour les étudiants. Les deux principales formes de vases sont les amphores et les coupes et grâce aux travaux de John Beazley, qui a étudié une partie des oeuvres en mai 1954, plus d'une vingtaine de spécimens ont pu être attribués à des peintres. C'est le cas du fragment de coupe à figures rouges (premier quart du v<sup>e</sup> siècle av. J-C.) représentant une figure masculine et une partie d'autel (voir catalogue, n° 21 et fig. 47), attribué à l'entourage du peintre d'Antiphon (BEAZLEY 1963), ainsi que du fragment d'amphore à col à figures noires, elle aussi datée du premier quart du v<sup>e</sup> siècle av. J-C., représentant Hermès et une déesse non identifiée (voir catalogue, n° 19 et fig. 48), attribué au peintre d'Édimbourg et appartenant à la « classe à rameau de points ».

Si les collectionneurs s'intéressent de plus en plus aux vases attiques surtout en raison de leurs iconographies complexes, témoignage vivant de la culture classique, l'intérêt des voyageurs européens qui arrivent à Athènes pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se porte principalement sur les vestiges architecturaux. Chateaubriand en fait le but avoué de son séjour et il dit avoir pu l'accomplir grâce aux bons soins du vice-consul de France, Fauvel, qui apporte également son aide aux membres du Xeineion. Si les récits sont riches en descriptions de vestiges et évocations de l'Antiquité, il est plus rare de trouver des descriptions d'Athènes telle qu'elle se présentait au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Chateaubriand est surtout sensible aux bruits de la ville, dans le hiatus qu'il perçoit entre l'Antiquité et la modernité : « Accablé de fatigue, il y avait déjà quelque temps que je dormais d'un profond sommeil, quand je fus réveillé tout à coup par le tambourin et la musette turque dont les sons discordants partaient des combles des Propylées. En même temps un prêtre turc se mit à chanter en arabe l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve. Je ne saurais peindre ce que j'éprouvai : cet iman n'avait pas besoin de me marquer ainsi la fuite des années ; sa voix seule dans ces lieux annonçait assez que les siècles s'étaient écoulés » (CHATEAUBRIAND 1811, 866). C'est donc l'islamisation de la ville et le choc des cultures qui interpellent l'auteur du *Génie du christianisme*, qui ne manque pas l'occasion de souligner les liens étroits qui unissent les peuples grec et français. Un des meilleurs exemples en est la description qu'il donne du Pirée, baptisé « Port-Lion » par les Ottomans en référence au lion que Morosini avait fait transporter à l'Arsenal de Venise en 1687 : « L'eau est profonde,



la tenue bonne, et le Pirée entre les mains d'une nation civilisée pourrait devenir un port considérable. Au reste, le seul magasin que l'on y voit aujourd'hui est français d'origine ; il a, je crois, été bâti par M. Gaspari, ancien consul de France à Athènes. Ainsi il n'y a pas bien longtemps que les Athéniens étaient représentés au Pirée par le peuple qui leur ressemble le plus » (CHATEAUBRIAND 1811, 883). Il n'est guère surprenant que le philhellène souligne ici le caractère barbare des Ottomans, plaidant pour l'indépendance de la Grèce. Le jugement qu'il porte sur le potentiel économique du port montre qu'il avait déjà poussé la réflexion assez loin sur la possible autonomie d'un État grec, traditionnellement tourné vers le commerce maritime.

Les voyageurs sont surtout marqués par la crise du logement, ainsi Cockerell : « Athènes était de petite taille. Il y avait un *khan*, évidemment, mais rien qui eût la forme d'un hôtel. Les voyageurs de la plus haute classe sociale habitaient dans des pensions, les plus connues étant celles de Madame Macri, une dame grecque, veuve d'un Écossais du nom de Macree, qui avait été consul britannique à Athènes en son temps. Elle avait trois jolies filles connues par les voyageurs sous le nom de « Les Consulines » ou « Les trois Grâces ». L'aînée fut immortalisée comme « la fille d'Athènes » dans un poème très surestimé de lord Byron, qui fut l'un des pensionnaires » (COCKERELL 1903, 45). La dernière strophe dit bien l'amour que le poète porte à sa muse :

« Maid of Athens! I am gone:

Think of me, sweet! when alone.

Though I fly to Istambol,

Athens holds my heart and soul:

Can I cease to love thee? No!

Zoë mou, sas agapo! »

L'Écossais Williams est du même avis : « Des hôtels, des auberges ou des tavernes, ils n'en ont aucun. Les *khans* ne sauraient rentrer sous cette dénomination. Ils n'ont ni lit ni nourriture, et de manière générale sont privés de tout confort. Les étrangers doivent chercher des pensions dans des maisons privées, dont les meilleures étaient disponibles chez la « Consulina » (Madame Macri), au couvent des Capucins, chez le Dr Chelli et chez le signor Urtali. Et même là, l'hébergement qui y est proposé est considéré presque comme une faveur, car il n'y a aucun tarif régulier et chaque voyageur donne selon son inclination. Un dollar par jour et par personne est ce qui est généralement attendu, voire plus, selon ce dont a besoin comme hébergement. Les maisons que j'ai mentionnées sont généralement pleines d'inconnus qui, avec les résidents étrangers (une douzaine de familles environ), constituent ce qu'on appelle la société franque, dont les consuls forment le plus haut

niveau de distinction ». Ce sont eux qui possèdent les rares jardins à l'intérieur des murs de la ville, ayant « aussi peu de goût pour eux que les Grecs ou les Turcs. Quelques orangers et citronniers, et un palmier solitaire, sont tout ce qu'ils ont pour vivifier ou donner du relief aux misérables bâtiments ». Williams se montre également assez critique sur les commerces : « Athènes étant une des villes les plus importantes de Grèce, je pensais trouver quelques belles boutiques, mais rien de la sorte ne se présente. Les panachages et les variétés les plus étranges – caviar, pipes, livres, habits, pigment bleu, vitriol, céréales, huile, miel, fromage, poisson séché, etc. – sont pêle-mêle. Chaque article d'habillement semble maladroit et fait grossièrement, et le travail du fer et du charpentier en particulier. Cela indique qu'Athènes est maintenant autant en retard que dans l'Antiquité elle surpassait le reste du monde civilisé. Le jour de marché est maintenu le dimanche, quand les provisions sont disponibles dans une importante variété et à prix très bas. La confusion des langues qui se fait entendre, romaine, albanais et turc, n'est pas peu déconcertante pour un étranger. Et quand un domestique italien ou français se trouve marchander parmi eux, leurs gestes animés rendent la scène fort amusante » (WILLIAMS 1820, 352-354). L'Écossais donne un compte-rendu très détaillé des produits qu'il trouve sur les étals, issus de la pêche ou de la chasse, des potagers ou des vergers.



Fig. 49 - E. Dodwell, *Le Bazar d'Athènes*, gravure, 1821

Si le marché d'Athènes attire les Occidentaux, c'est qu'il est un espace social, ou comme l'exprime parfaitement Dodwell : « Le rendez-vous non seulement des habitants de la ville, mais encore de tous les paysans des villages voisins. On y voit confondus ensemble Grecs, Turcs, et Albanais ; et si la variété de leurs costumes réjouit l'œil du spectateur, le contraste de leurs manières et de leurs usages que rien n'a encore pu rapprocher fournit au philosophe ample matière à méditation ». Curieux du cosmopolitisme qui caractérise alors Athènes, il visite également la Tour des Vents, transformée en *tekke* musulmane, dans laquelle il assiste à une danse des derviches : « Les chants s'animent progressivement, jusqu'à ce que toute la compagnie se lève par un mouvement soudain, et se mette à chanter et à danser en cercle avec une vitesse extraordinaire et des clameurs violentes » (DODWELL 1819).

De ces récits de voyage émergent deux impressions majeures : si le cosmopolitisme éveille la curiosité pour les us et coutumes des Athéniens, le manque d'organisation dans l'urbanisme et le logement est à l'origine de remarques plus négatives, à quoi s'ajoute l'insalubrité des rues selon Pouqueville : « L'ensemble d'Athènes était à peu près celui d'une ville turque. Les escaliers des maisons qui donnaient dans les rues, leurs étages supérieurs, bâtis en saillie, rendaient, comme cela se pratique encore dans l'Orient, les façades irrégulières. Chacun ne cherchant qu'à envahir l'espace en fabriquant des galeries, l'air était gêné dans sa circulation ; et si les cloaques se dégorgeaient, comme ils le font maintenant, dans les rues, cela servirait à expliquer pourquoi les épidémies désolèrent tant de fois Athènes » (POUQUEVILLE 1827, 34-35).

Après la guerre d'indépendance, l'urbanisme d'Athènes va rapidement évoluer, notamment après 1834, quand le roi Othon I<sup>er</sup> choisit la ville comme capitale de la Grèce. Le souverain bavarois en effet s'installe à Athènes et demande à ses architectes, *in primis* à Klenze, de transformer la petite ville ottomane en une capitale européenne, en s'inspirant du glorieux passé classique. Parmi les principales réalisations, on remarque, sur l'Acropole, le dégagement des bâtiments ottomans pour mettre en valeur les édifices péricléens ainsi que la construction du palais royal en style néoclassique, aujourd'hui le siège du Parlement grec.

**MB, DLN, SP**

## Sounion

« Place me on Sunium's marbled steep,  
Where nothing, save the waves and I,  
May hear our mutual murmurs sweep [...] »

BYRON 1821, v. 91-93

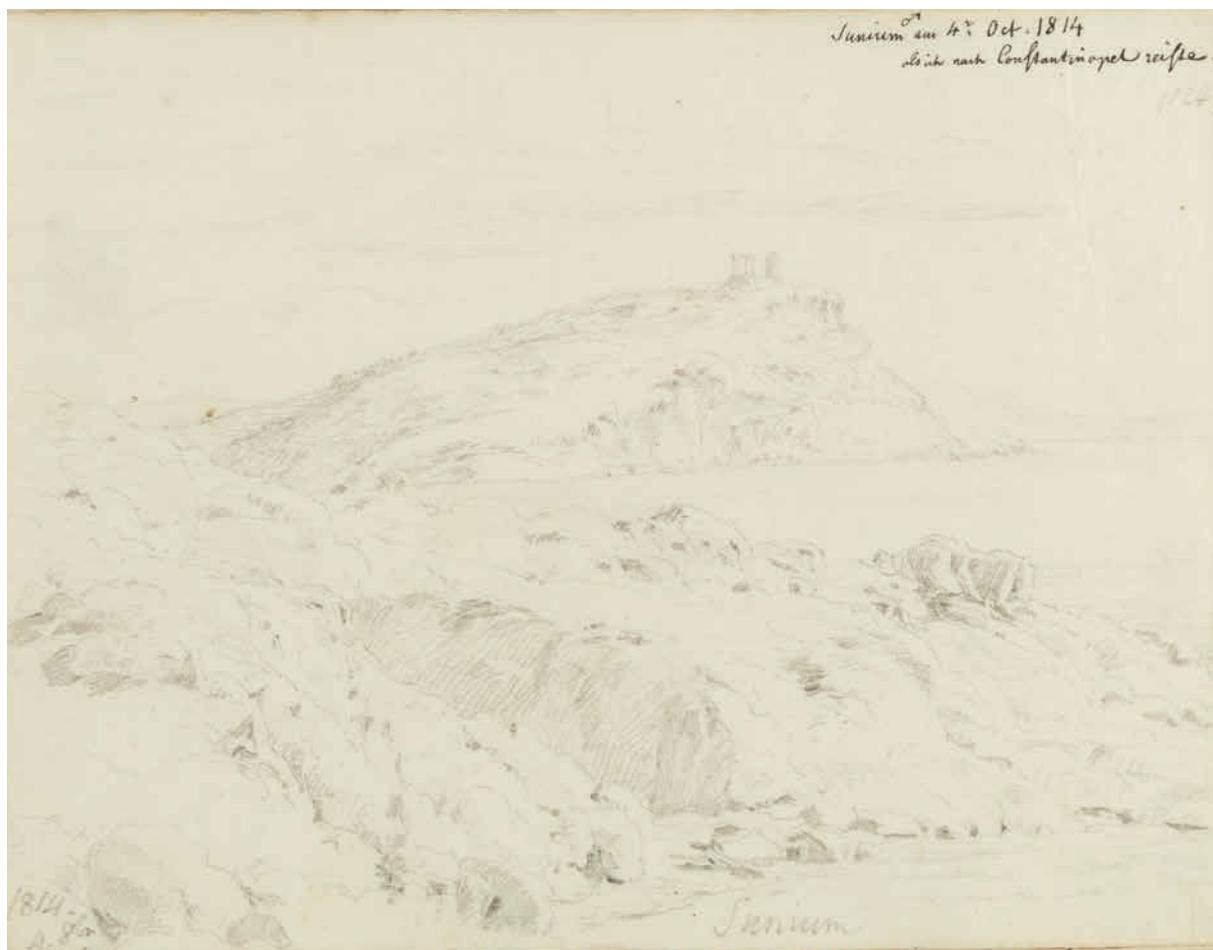


**Fig. 50 - Le promontoire du Sounion**

À partir du xvii<sup>e</sup> siècle, le promontoire du Sounion et ses vestiges architecturaux marquent une étape fondamentale pour les voyageurs européens qui visitent la Grèce au départ notamment d'Athènes. Jean Giraud, ancien consul de France à Athènes, les décrit ainsi en 1674 dans sa *Relation de l'Attique*, écrite à la demande du marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, et destinée à le renseigner sur l'état de la région lors de son voyage aux Échelles du Levant : « Au cap Colonne, sur quelque peu d'éminence est le reste du temple de la Minerve Sunique avec quelques colonnes qui sont encore droites avec de gros traversiers, et autour du temple quelques ruines qui démontrent y avoir eu là ou quelque chasteau ou autre structure, de laquelle structure pourtant ne parle point Pausanias autre que du susdit temple de Minerve » (COLLIGNON 1914, 419). Les colonnes du temple de Poséidon (ici encore attribué à Minerve, cf. *infra*) ont défié les siècles et sont restées bien

visibles sur le promontoire, dénommé cap Colonne, dans un cadre naturel majestueux qui contribue à la renommée du site, connu par ailleurs comme un célèbre repère de pirates et corsaires.

Les voyageurs qui se rendent au cap Sounion en laissent souvent des vues aquarellées et des dessins : entre autres, Revett en 1765, Dodwell et Pomardi en septembre 1805 (MCKES-SON CAMP II et *alii* 2013, 62-65) ainsi que William Haygarth en 1810. La nature sauvage du paysage et la solitude des lieux accentuent l'impression d'isolement de ces vestiges qui ont inspiré des vers célèbres à lord Byron, envoûté par ce lieu au point de laisser sa signature sur le pilier septentrional du *pronaos* du temple, comme bien d'autres voyageurs de passage.



**Fig. 51 - C. Haller von Hallerstein, *Le promontoire du Sounion*, dessin à la mine de plomb, 1814**

Lors de son voyage d'Athènes à Constantinople, en octobre 1814, Haller von Hallerstein, installé le long de la route qui longe la côte sud-occidentale de l'Attique, dessine le promontoire, couronné par le temple, et la baie où se trouvait le port de la ville antique (carnet de croquis n° 13 ; voir catalogue, n° 23). Au-dessus des falaises, les colonnes du temple

dorique consacré à Poséidon se détachent sur le ciel, au milieu des buissons. L'architecte dessine aussi d'autres vues du promontoire et du temple, dont une aquarelle, conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (Ms 2724, 2, 35, f° 560), qui constitue un témoignage de l'état de conservation de l'édifice, à l'époque pourvu de 14 colonnes, y compris celles du *pronaos* (BESCHI 1969-70 sur les spoliations subies par le temple).

Haller von Hallerstein, comme les autres voyageurs, était convaincu d'admirer le temple d'Athéna Sounias, le seul décrit par Pausanias dans son livre sur l'Attique (I, 1) : « Sur le continent grec, du côté des îles Cyclades et de la mer Égée, le promontoire du Sounion est une avancée du territoire de l'Attique. Quand on longe le promontoire, il y a un mouillage et sur le sommet du promontoire le temple d'Athéna Sounias » (trad. M. Casevitz). Il faut attendre les fouilles de Valérios Staïs qui, à partir de 1897, découvre le véritable sanctuaire d'Athéna Sounias sur une petite éminence, dans la partie septentrionale du promontoire, pour établir la réalité archéologique, confirmée par la découverte d'inscriptions.

Le site du cap Sounion abritait bien dans l'Antiquité deux sanctuaires : celui de Poséidon, qui se développa au sommet du promontoire, et le *téménos* d'Athéna Sounias plus au nord, probablement le lieu de culte le plus ancien, qui abritait deux temples et un important dépôt votif (DAVARAS 1979, 51-61). Le silence de Pausanias au sujet du sanctuaire de Poséidon est difficile à expliquer : les spécialistes ont avancé l'hypothèse que les manuscrits soient lacunaires au début du livre sur l'Attique ou bien que, à l'époque de Pausanias, les deux cultes aient été rassemblés dans le sanctuaire au sommet du cap, s'il ne s'agit pas d'une erreur du périégète qui parfois utilisait des informations indirectes (MUSTI & BESCHI 1982, 249-250).

La notoriété du temple de Poséidon n'est pas seulement due à ses caractéristiques architecturales et à son bon état de conservation mais, avant tout, à l'emplacement exceptionnel qu'il occupe. L'architecte a su créer une véritable symbiose entre le paysage et l'édifice dont les colonnes semblent prolonger la verticalité des falaises à pic sur la mer, grâce aussi à l'emploi d'un marbre blanc local provenant des carrières d'Agrileza, situées quelques kilomètres plus au nord. Le temple d'ordre dorique, doté de six colonnes en façade et treize sur les côtés, fut construit vers 449 av. J.-C. (BESCHI 1969-70, 426) par un architecte anonyme, probablement attique, qui reprend certaines des caractéristiques architecturales et décoratives du Parthénon. On remarque, par exemple, la frise ionique continue, en marbre de Paros, qui décore le *pronaos* et qui représente probablement une centauiromachie (DAVARAS 1979, 40-44).

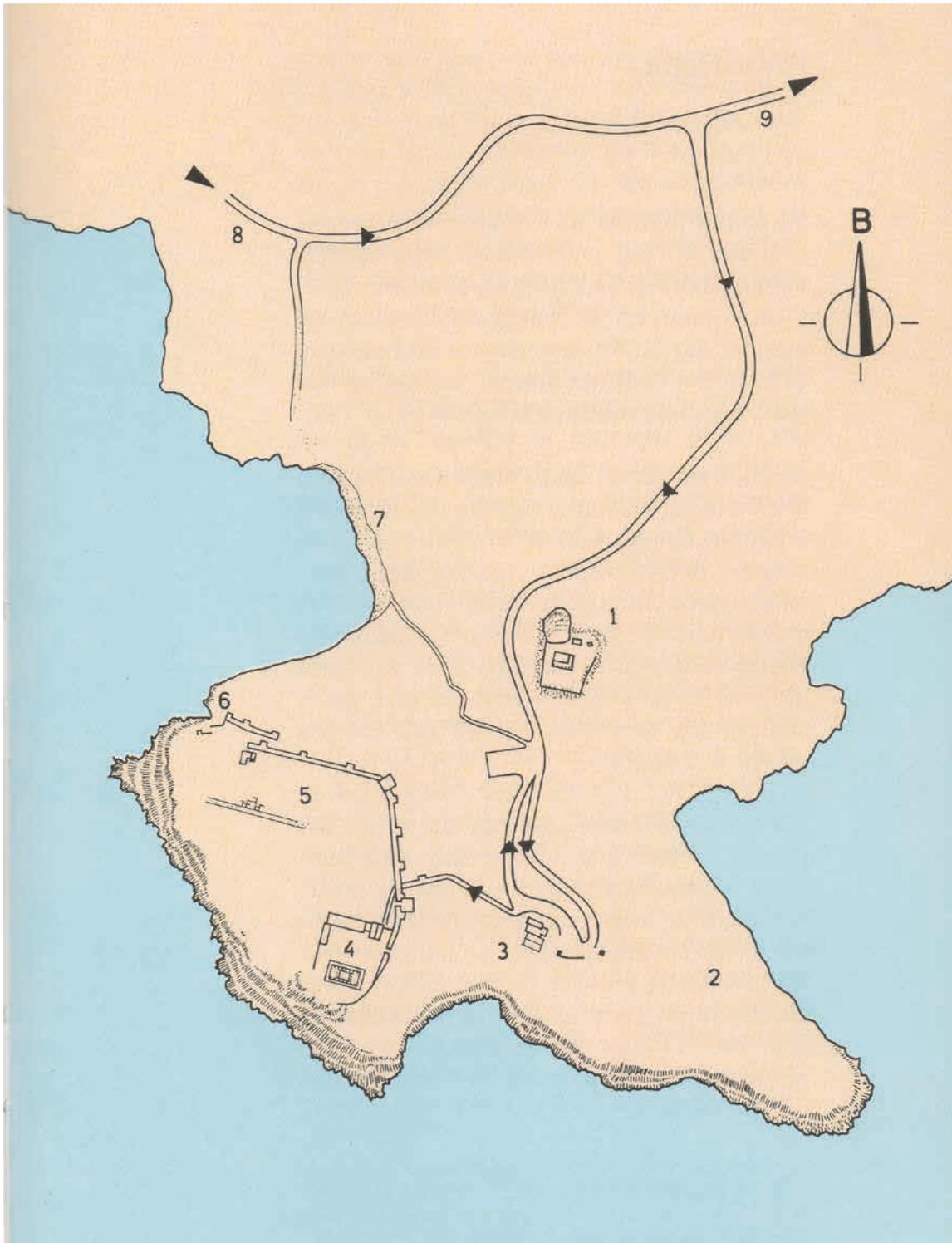
Deux *kouroi* colossaux en marbre (h max 3, 05 m) ont été mis au jour près du temple. Il s'agit de statues datées de la fin VII<sup>e</sup> – début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qui représentent de jeunes hommes nus dont les images furent consacrées à la divinité. Leurs traits sont fort stylisés : grands yeux globulaires, longs cheveux perlés sur les épaules, bras le long du corps et pied

gauche avancé dans une attitude rigide mais puissante qui devait représenter toute la beauté et la vigueur, pourtant éphémère, des mortels.

Construit à l'extrémité méridionale du territoire d'Athènes, le sanctuaire du cap Sounion a joué un rôle militaire et politique fondamental pour la cité, telle une sentinelle sur la mer. Les marins qui s'approchaient de l'Attique en provenance des Cyclades ou d'Eubée devaient immédiatement reconnaître le profil des puissantes colonnes qui s'élevaient vers le ciel dans un sanctuaire qui faisait partie de l'acropole fortifiée d'un des dèmes les plus riches d'Attique. En effet tout le côté occidental du promontoire, représenté par Haller von Hallerstein couvert de végétation, était occupé aux époques classique et hellénistique par la ville qui fut fortifiée lors de la guerre du Péloponnèse (413 av. J.-C. : cf. Thucydide VIII, 4) et qui était dotée d'un port mentionné encore par Pausanias au II<sup>e</sup> siècle. Les vestiges de la forteresse sont bien visibles, notamment les tours quadrangulaires et le mur d'enceinte qui arrive jusqu'aux *néôria*, des cales de halage couvertes, aménagées au pied de la falaise et destinées à accueillir deux bateaux à la fois.

Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le lieu de culte du dieu de la mer devint l'un des sanctuaires les plus importants de l'Attique, véritable clé de voûte du système de défense maritime aménagé à partir des guerres médiques (490-479 av. J.-C.). N'oublions pas que les riches mines de plomb argentifère du Laurion, l'une des principales sources de richesse de l'État athénien, se trouvent à moins de 10 km au nord-est du Sounion, en longeant la côte orientale de l'Attique. Le rôle fondamental joué par ce lieu de culte dans le cadre du panthéon athénien est d'ailleurs souligné par les cérémonies périodiques comportant l'arrivée d'un bateau sacré avec les citoyens les plus éminents d'Athènes (Hérodote VI, 87).

**DLN**



**Fig. 52 - Plan des sanctuaires de Poséidon et Athéna au cap Sounion : 1) sanctuaire d'Athéna Sounias ; 2) colline est ; 3) kiosque touristique ; 4) sanctuaire de Poséidon ; 5) forteresse ; 6) *néoria* ; 7) port antique ; 8) route en provenance d'Athènes ; 9) route en direction du Laurion (modifiée d'après DAVARAS 1979, fig. 3).**

## Égine

« À Égine, en allant vers le mont de Zeus Panhellénios, est situé le sanctuaire d'Aphaia [...]. Les Crétois affirment – en fait ce qui concerne cette déesse appartient à leur histoire locale – que Euboulos était fils de Karmanoros [...] et que de Zeus et de Karma, fille d'Euboulos, est née Britomartis. Elle aimait les courses et la chasse et Artémis la chérissait ; mais pour fuir Minos, qui était amoureux d'elle, elle tomba dans des filets tendus pour les poissons. Artémis fit d'elle une divinité, la vénèrent non seulement les Crétois mais aussi les Éginètes qui disent que Britomartis apparaît dans leur île. Son épiclèse auprès des Éginètes est Aphaia, en Crète Dictynna. »

Pausanias II, 30, 3 (trad. de l'auteur)



**Fig. 53 - Le temple d'Aphaia à Égine, vue du sud-ouest**

La verdoyante île d'Égine se trouve dans une position stratégique au centre du golfe Saronique, face à la ville d'Athènes. Les sources anciennes en soulignent la prospérité à l'époque archaïque ainsi que sa rivalité avec la capitale de l'Attique. Égine en effet, bien que de dimensions réduites (c. 85 km<sup>2</sup>), développe une importante activité commerciale notamment au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme en témoignent ses nombreuses monnaies à l'effigie de la tortue découvertes sur les rivages de la Méditerranée. L'établissement principal de l'île se trouvait sur la côte nord-occidentale, comme encore de nos jours, et il était doté de deux excellents ports pouvant abriter de nombreux bateaux. Pausanias mentionne un grand nombre de sanctuaires urbains, en particulier celui d'Aphrodite, situé près du port (II, 29, 6), qui fut identifié dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle avec les deux colonnes (aujourd'hui il n'en reste plus qu'une) encore visibles juste au nord du village moderne, qui appartenaient en réalité au temple d'Apollon (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

En 1675, Spon et Wheler découvrent sur l'île un temple dorique bien conservé : pourvu de six colonnes en façade et douze sur les longs côtés, il s'élève au milieu des bois de résineux, isolé dans la partie nord-orientale de l'île, près du mont Oros et face à la côte de l'Attique. Longtemps identifié avec le *hiéron* de Zeus Panhellenios (Pausanias II, 30, 4), ce temple aux proportions élégantes a fasciné pendant des siècles les voyageurs qui devaient marcher des heures pour atteindre l'étroite terrasse rocheuse couronnée par l'édifice et couverte de blocs architecturaux.



Fig. 54 - O. M. von Stackelberg, *Le temple d'Aphaia à Égine*

Parmi les voyageurs qui s'intéressent au temple d'Aphaia (cf. *infra*), il faut signaler Richard Chandler qui, sous les auspices de la Société des Dilettanti, visite l'île en 1765 en compagnie de Stuart et Revett. En 1804, le sanctuaire est visité par William Martin Leake et, en 1805, par Dodwell, mais il faut attendre le printemps 1811 pour que des fouilles soient entreprises grâce à l'enthousiasme de Cockerell, Foster, Haller von Hallerstein et Linckh. Le groupe de jeunes intellectuels, qui quelques mois après fondent le Xeineion à Athènes, installe un campement de fortune sur le site et, en à peine 16 jours, découvre dix-sept sculptures en marbre de Paros d'une qualité artistique exceptionnelle, appartenant aux frontons du temple édifié à la fin de la période archaïque (COCKERELL 1860). Elles furent achetées aux villageois d'Égine pour 600 piastres, un prix correspondant à celui du marbre destiné aux fours à chaux, pratique très fréquente à l'époque.

Les marbres sont transportés à Athènes, où Cockerell et Haller von Hallerstein les dessinent et en réalisent des moulages, puis à Zante et enfin à Malte, sous les auspices de Gropius qui joue le rôle d'agent (MICHON 1912, 159-160). Le 1<sup>er</sup> novembre 1812 se déroule la vente aux enchères au cours de laquelle le prince Louis de Bavière s'adjudge la mise par l'intermédiaire de von Wagner : après avoir expertisé les moulages, le sculpteur n'hésite pas à signer le contrat d'achat le 30 janvier 1813 au prix de 70 000 florins (REINACH 1901, 529). En 1815, les sculptures arrivent à Rome où elles sont confiées au sculpteur danois Thorvaldsen qui, pendant la restauration, non seulement intègre les parties manquantes mais n'hésite pas à lisser les surfaces de contact et à retravailler les sculptures qui présentaient des cassures, au point qu'il est parfois difficile de reconnaître les parties originelles. En 1828, les sculptures d'Égine, désormais reconnues comme de véritables chefs-d'œuvre de la fin de l'archaïsme, sont exposées dans la salle de la Glyptothèque de Munich, nouvellement édifiée.

Pendant longtemps le problème de la reconstitution des deux frontons a fait l'objet de vifs débats, notamment à propos de leur composition, du positionnement des statues et de leur chronologie. Les tympans du temple dorique étaient décorés de scènes faisant référence aux deux guerres de Troie : d'un côté, la guerre mythique impliquant Télamon, fils du roi d'Égine Éaque, et Héraclès contre Laomédon (fig. 55), roi de Troie (fronton est) ; de l'autre, la guerre de Troie chantée par Homère à laquelle participent Ajax, fils de Télamon et donc descendant de l'Éginète Éaque, et Achille (fronton ouest). La statue d'Athéna s'élève au centre des deux frontons : casquée et revêtue de son égide, la déesse domine les combats dans une attitude immobile à l'ouest, tandis qu'à l'est ses gestes devaient être plus animés, comme l'indique son bras gauche déployant l'égide.

Pour tenter de résoudre les nombreuses controverses liées à ces frontons, Furtwängler entreprend de nouvelles fouilles entre 1901 et 1903, avec l'aide de Tiersch et de l'architecte Ernst Robert Fiechter (FURTWÄNGLER 1906). Ils découvrent un important dépôt votif d'objets datés de la période mycénienne (XIV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) à l'époque archaïque ; composé de céramiques, de sceaux et surtout de nombreuses figurines anthropomorphes et zoomorphes en terre cuite, il témoigne d'un culte en plein air à l'âge du Bronze qui pourrait être mis en relation avec la grotte qui s'ouvre au nord-est du sanctuaire, sous la terrasse du temple. Furtwängler précise

également les phases de développement du sanctuaire et le nom de la déesse vénérée : Aphaia, une divinité que Pausanias associe à la déesse crétoise Britomartis et qui est mentionnée dans une inscription datée de l'époque archaïque, découverte en juin 1901 (REINACH 1901, 530-531). En outre, d'autres fragments de statues sont mis au jour devant la façade est du temple, mais leur analyse stylistique montre qu'ils n'appartiennent pas aux frontons découverts au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Cockerell et ses compagnons. On envisage donc l'hypothèse que le fronton oriental ait été remplacé peu de temps après son installation pour des raisons qui restent à élucider et que les statues les plus anciennes aient été exposées devant la façade est de l'édifice (cf. Louis I<sup>er</sup> de Wittelsbach).

De nouvelles campagnes de fouille ont lieu de 1964 à 1981 ; elles confirment l'existence d'un temple dorique prostyle tétrastyle, construit vers 575-550 et détruit par un incendie à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; il s'agit donc du prédécesseur du temple périptère édifié au début du V<sup>e</sup> siècle, qui est resté visible au fil des siècles (SCHWANDNER 1985 ; BANKEL 1993). Ces deux édifices ont vraisemblablement été précédés d'un petit temple-*oikos* et d'un autel, datés des débuts du VI<sup>e</sup> siècle (HELLMANN 2006, 163), auxquels doit correspondre une partie des ex-voto découverts dans le secteur oriental de la terrasse.

Le sanctuaire d'Aphaia à Égine, véritable protagoniste des débuts de l'archéologie grecque et de l'histoire de la statuaire, constitue également un contexte d'analyse privilégié pour l'étude de l'évolution des pratiques cultuelles de l'âge du Bronze à l'âge du Fer, étudiées grâce au riche dépôt votif mis au jour (COSMOPOULOS 2016).

DLN



**Fig. 55 - Statue du fronton est du temple d'Aphaia à Égine, guerrier gisant dit Laomédon, tirage en plâtre**

## Corinthe

« Avec leur ville placée sur l'isthme, les Corinthiens, en effet, avaient toujours eu un centre de commerce ; car en Grèce autrefois on circulait plus sur terre que par mer et, pour communiquer, entre gens du Péloponnèse et gens du dehors, on passait par chez eux ; et ils avaient de puissantes ressources en argent : les anciens poètes le montrent bien puisqu'ils ont donné au pays l'épithète d'opulent. Par là-dessus, quand la navigation se développa en Grèce, les Corinthiens, une fois en possession de leur flotte, menèrent la lutte contre la piraterie et, comme ils constituaient un centre de commerce dans l'un et l'autre domaine, ils durent à leurs revenus d'avoir une ville puissante. »

Thucydide I, 13, 5



**Fig. 56 - Le site de l'ancienne ville de Corinthe et l'Acrocorinthe**

L'isthme de Corinthe a toujours joué le rôle de lieu de passage entre le Péloponnèse et la Grèce centrale, entre le golfe Saronique et le golfe de Corinthe bien avant le creusement du canal (1882-1893). Véritable carrefour des routes maritimes et terrestres, cette étroite langue de terre est dominée au sud-ouest par la masse rocheuse de l'Acrocorinthe (575 m), impressionnante forteresse naturelle qui constitue un point de vigie exceptionnel sur tout le territoire. Ce n'est en effet pas un hasard si, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Ottomans empêchaient les étrangers de s'en approcher, comme le rappelle DODWELL (1819, II, 187-191) qui, en décembre 1805, est obligé de s'installer au sommet de Penteskouphi, une petite colline conique située au sud-ouest de l'Acrocorinthe, pour peindre la région de l'isthme.

L'ancienne ville de Corinthe se développe au pied de cette éminence rocheuse et, grâce à sa position stratégique, joue un rôle économique et politique de premier plan en devenant l'une des cités les plus puissantes de Grèce notamment à l'époque archaïque, sous la tyrannie des Cypselides (657-583 av. J.-C.). Déjà fréquenté à l'époque mycénienne, ce territoire accueille une importante communauté qui, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., se regroupe par syncrisme autour de la colline du temple d'Apollon, principal sanctuaire de la cité près duquel s'installe l'agora. À l'ouest de ce secteur, près des fortifications, les archéologues ont mis au jour le quartier des potiers (*kérameikos*) où furent produites d'imposantes quantités de vases notamment aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Il s'agit surtout de céramiques à figures noires (une technique mise au point par les Corinthiens, puis reprise par les Athéniens) qui ont été exportées sur tous les rivages de la Méditerranée grâce à l'importante activité maritime et commerciale des Corinthiens.

Les vases conservés au musée Michaelis et présentés au grand public pour la première fois ont été découverts pour la plupart dans des régions de Grèce continentale (Attique, Béotie) qui importaient en grande quantité des produits corinthiens. Les typologies présentées dans l'exposition sont les plus caractéristiques de ces productions, en particulier des vases à parfums tels que les *aryballoi* sphériques (voir catalogue, n° 27 et n° 29), les alabastres au corps piriforme (voir catalogue, n° 28) et les *pyxides* globulaires (voir catalogue, n° 26). Les recherches menées notamment par Humphrey Payne dès les années 1930 (PAYNE 1931), puis plus récemment par Darrell Arlynn AMYX (1988) ont permis de déterminer une chronologie relative assez précise des productions corinthiennes, en procédant à une analyse méthodique de l'évolution des formes et des décors des vases retrouvés en abondance sur les sites archéologiques de Méditerranée. Par exemple, la forme de l'aryballe évolue rapidement, ce qui permet de classer les vases chronologiquement les uns par rapport aux autres : l'aryballe sphérique (voir catalogue, n° 27 et n° 29) semble apparaître seulement à partir du Corinthien ancien (vers 620-580 av. J.-C.), ce qui nous donne un élément de datation. À cela s'ajoutent les indications données par le décor : les motifs floraux à cinq feuilles de lotus apparaissent durant le Corinthien moyen (vers 590-570 av. J.-C.) et se prolongent jusqu'au troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (COULIÉ 2013). Cela nous permet de dater l'exemplaire exposé du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (cf. aryballe n° 29). Sur le second aryballe présenté dans l'exposition (voir catalogue, n° 27), les points et les rosettes qui forment des taches,

dont les pétales sont incisés, sont des motifs de remplissage caractéristiques de la fin du VII<sup>e</sup> et de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. De plus, le bestiaire réel et fantastique occupe une place prépondérante dans les décors des aryballes corinthiens de cette période (COULIÉ 2013). Tout cela nous conduit à dater l'aryballe représentant une chèvre broutant entre le dernier quart du VII<sup>e</sup> et le milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Nous pouvons effectuer le même type d'analyse pour la *pyxis* globulaire sans anses (voir catalogue, n° 26 et fig. 57) : son décor se compose d'une frise d'animaux réels (oiseaux) et fantastiques (sphinx) dont certains sont affrontés, ponctuée de nombreux motifs de remplissage de rosettes et de points. Ce type de *pyxis* apparaît au Corinthien ancien (COULIÉ 2013) et le décor du vase rappelle celui de l'aryballe précédent. Nous pouvons donc dater ce vase entre le dernier quart du VII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.



**Fig. 57 - Pyxis corinthienne, dernier quart du VII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C**

En l'absence de signatures, identifier avec précision des ateliers ou des mains de peintres s'avère complexe. Cependant, les travaux de Cornelis Willem Neef et de Jack Leonard Benson permettent d'effectuer des avancées significatives. L'alabastre présenté dans l'exposition (voir catalogue, n° 28 et fig. 58) est ainsi attribué à l'Erlenmeyer Painter, peintre actif entre 600 et 575 av. J.-C. environ, auquel Benson consacre un article de synthèse (BENSON 1964). On lui attribue une vingtaine de vases, mais ce peintre n'a signé aucune de ses productions. On l'appelle Erlenmeyer Painter en référence au nom du collectionneur privé de Bâle qui possédait deux vases ayant permis d'identifier sa main. Spécialiste des alabastres, l'Erlenmeyer Painter peint généralement un seul grand animal, réel ou fantastique, qui occupe la majorité de la surface du vase, et utilise la technique de la figure noire, agrémentée d'incisions et de rehauts rouges. L'exemplaire du musée Michaelis représente un animal hybride avec un corps et une tête de panthère, figurés de face, et des ailes d'oiseaux qui se déploient latéralement. Cet échantillonnage de vases permet d'appréhender l'importance de la production de la céramique corinthienne durant l'Antiquité ainsi que l'intérêt qu'elle suscite depuis les débuts des recherches archéologiques au XIX<sup>e</sup> siècle.



**Fig. 58 - Erlenmeyer Painter, alabastre, 600-575 av. J.-C.**

La ville de Corinthe est connue dans l'Antiquité pour sa richesse et sa puissance, comme l'ont souligné entre autres Thucydide (I, 13, 5) et Strabon (VIII, 6, 20-21). Elle est en effet dotée de deux ports : Cenchrai sur le golfe Saronique et Léchaion sur le golfe de Corinthe. Cet important rôle de plaque tournante commerciale (*emporion*) joué par la ville surtout au cours de la « diaspora grecque » (VIII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C. ; cf. les fondations corinthiennes de Corcyre et Syracuse) est au fur et à mesure éclipsé par d'autres villes grecques, notamment Athènes qui, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., remplace en grande partie Corinthe sur les routes méditerranéennes. Mais la ville isthmique continue de représenter l'un des hauts lieux du panhellénisme : à l'hiver 338/337 av. J.-C., elle est choisie comme siège de la ligue de Corinthe, l'alliance des cités grecques patronnée par le roi Philippe de Macédoine après la bataille de Chéronée. En outre, à quelques kilomètres de la ville, se développe l'un des principaux sanctuaires panhelléniques, celui de l'Isthme, consacré à Poséidon et au héros Palémon. Quand, en 146 av. J.-C., en pleine guerre d'Achaïe, les troupes du consul Lucius Mummius détruisent et pillent la ville de Corinthe, leur intention est de donner l'exemple en frappant le cœur de la Grèce. En effet cet épisode achève la conquête du pays, placé désormais sous l'autorité du gouverneur de la province de Macédoine. Mais l'histoire de Corinthe ne s'arrête pas là : la ville est refondée par Jules César en 44 av. J.-C. sous le nom de *Colonia Laus Julia Corinthiensis*. Le temple d'Apollon est restauré, l'agora transformée en *forum* et ornée de magnifiques temples et portiques en marbre, l'amphithéâtre est construit à la limite orientale de la ville. Au fil des siècles le site n'a pas été abandonné, comme d'ailleurs l'Acrocorinthe. À l'instar d'Athènes, le souvenir de la ville ancienne ne s'est jamais éteint et quand les premiers voyageurs européens visitent la région, ils trouvent éparpillés au nord des pentes septentrionales de l'Acrocorinthe d'innombrables blocs architecturaux et des vestiges de bâtiments anciens, en partie réutilisés ou englobés dans les constructions du village ottoman dont les minarets s'élèvent au cœur de l'ancienne ville. Parmi les visiteurs les plus célèbres mentionnons lord Elgin qui visite Corinthe en famille au printemps 1802, avant de se rendre à Mycènes et dans le reste du Péloponnèse. Malgré les perplexités de Lusieri qui, après son voyage d'exploration en août 1801, avait déclaré qu'aucun monument de la région ne valait le déplacement de mouleurs ou dessinateurs, lord Elgin envoie quand même à l'été 1802 Ittar, un architecte originaire de Catane entré à son service, qui dessine soigneusement le temple d'Apollon et l'amphithéâtre de Corinthe (BUSCEMI 2008, 17-18).

Quelques années plus tard, en septembre 1810, Haller von Hallerstein débarque à Corinthe lors de son voyage d'arrivée en Grèce. Le site l'impressionne à tel point qu'il décide d'y séjourner avec Stackelberg une dizaine de jours pour visiter et dessiner les vestiges archéologiques visibles sur le terrain, comme en témoignent ses carnets remplis de croquis de paysages, de relevés de blocs architecturaux et de monuments. Le dessin exposé, daté des 13-16 septembre 1810 (fig. 59 ; voir catalogue, n° 30), représente au premier plan l'emprise au sol de l'amphithéâtre romain (dont les structures font l'objets d'autres esquisses plus détaillées dans les carnets), le village ottoman avec ses minarets et ses maisons construits au cœur de la ville antique et en arrière-plan l'Acrocorinthe et les premières rangées des

montagnes du Péloponnèse nord-oriental.

Ce site, visité par tous les voyageurs de l'époque, ne fait l'objet de véritables fouilles archéologiques que dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle : en effet, en 1858, un tremblement de terre majeur détruit le village de Corinthe qui se trouvait sur le site de la ville antique. Le nouvel habitat est alors reconstruit sur la côte du golfe de Corinthe, à proximité du futur canal, 3 km au nord-est. Ce déplacement favorise le début des fouilles ; elles sont conduites d'abord par Wilhelm Dörpfeld, en 1886, autour du temple d'Apollon et poursuivies par Andreas Skias et la Société Archéologique d'Athènes en 1892 sur l'agora. À partir de 1896, les archéologues de l'American School of Classical Studies at Athens sont chargés de la fouille de la ville tandis que le Service Archéologique Grec entreprend des fouilles d'urgence. Ces recherches ont permis de mettre au jour les principaux monuments publics de la cité : le théâtre, l'amphithéâtre, le quartier des potiers, les nécropoles, les quartiers d'habitations, les fortifications, l'Asklépieion, les autres sanctuaires périurbains ainsi que les vestiges des deux ports (KISSAS 2013).

**MB, DLN**



**Fig. 59 - C. Haller von Hallerstein, *Vue du site de l'ancienne ville de Corinthe*, dessin à la mine de plomb, 1810**

## Mycènes

« Avec Mycènes, qui, chronologiquement, vient après Tirynthe, le décor change du tout au tout. L'immobilité qui règne aujourd'hui en ces lieux fait penser à l'épuisement d'un monstre cruel et intelligent qu'on aurait saigné à mort. Mycènes [...] a dû connaître, me semble-t-il, un vaste cycle d'épanouissement et de dégénérescence. Mycènes m'a tout l'air de se situer historiquement, à tous égards, en dehors du temps. [...] à Mycènes, les dieux ont jadis foulé la terre, la chose est sûre. »

MILLER 2013, 121



Fig. 60 - La citadelle de Mycènes

L'archétype du miracle grec fut cette culture homogène qui, depuis Mycènes, s'irradia dans toute la Grèce pendant la période allant du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le rayonnement de l'or résonne dans les poèmes homériques, où le nom de la ville est accompagné d'épithètes telles que « bien construite » (ἐὐκτίμενος, *Iliade* II, 569), « bien couronnée » (ἐὐστέφανος, *Odyssée* II, 120), « aux larges rues » (εὐρύαγια, *Iliade* IV, 52), mais surtout « riche en or » (πολύχρυσος, *Iliade* VII, 180 ; XI, 46 ; *Odyssée* III, 305), un motif d'orgueil que seule Troie partage. C'est précisément l'expédition panhellénique placée, par le mythe, sous le guide d'Agamemnon, roi de Mycènes, qui constitue le point d'orgue de cette

renommée. Tout au long de l'histoire de la civilisation grecque, Mycènes continua à s'identifier aux gestes grandioses de sa mythologie. Au II<sup>e</sup> siècle, Pausanias pouvait encore reconnaître les tombes des anciens héros, les murs cyclopéens et le trésor d'Atrée ; d'ailleurs, ce fut sa description qui orienta Heinrich Schliemann quand en 1874, après la découverte de Troie, il entreprit les fouilles sur le site de Mycènes.

L'*Odyssee* relie le nom de Mycènes à une héroïne homonyme (II, 115-122) : « Mais à toujours traîner les fils des Achéens, à se fier aux dons qu'Athéna lui prodigue, à sa fourbe dont rien n'a jamais approché dans nos récits d'antan d'Achéennes bouclées, ces Alc-mène, Tyro, Mycène couronnée, dont pas une n'avait l'esprit de Pénélope, il est pourtant un point qu'elle a mal calculé » (trad. V. Bérard).

Différemment, Pausanias (II, 16, 3) fournit deux récits qui en attribuent l'origine à l'un des plus grands héros de la mythologie grecque : Persée. Selon la première version, Persée, au cours d'une compétition de lancer du disque, avait tué d'un malheureux jet son grand-père Acrisios, roi d'Argos. Malgré la prédestination oraculaire et le caractère involontaire de son meurtre, Persée jugea déshonorant de succéder à sa propre victime sur le trône de la ville et échangea son règne avec celui de son cousin Mégapenthès, roi de Tirynthe. Alors qu'il se promenait dans ses nouvelles possessions, il arriva que la poignée (μύκης, *mykēs*) de son épée se détacha. Persée interpréta l'incident comme un signe divin et fonda une ville à l'endroit où cela s'était produit, en lui donnant le nom de l'objet porteur du signal. D'après une autre histoire, le héros, tourmenté par la soif, cueillit un champignon (μύκης, *mykēs*) ; de l'endroit où il avait cueilli le champignon jaillit une source d'eau abondante : en signe de gratitude et de soulagement pour la boisson inattendue, Persée donna au lieu le nom qui rappelait l'événement providentiel. Dans les deux versions, même si Pausanias s'abstient de leur attribuer des significations symboliques, l'allusion semble vouloir lier le héros, généré par l'union entre Danaé et Zeus métamorphosé en pluie d'or, avec la ville destinée à identifier son image à la splendeur de l'or.

Mais il n'y a pas que l'or qui représente la couleur de Mycènes : sa mythologie est également imprégnée du rouge du sang. Car son nom est devenu l'antonomase de la haine et du massacre, dans une chaîne de malédictions, de crimes cruels et de féroces vengeances entre les membres d'une même famille, les Atrides. Leur ancêtre Pélops transmet à toute la lignée l'héritage de la triple marque de malheur qu'il portait en lui : sa descendance de l'impie Tantale ; la tromperie avec laquelle il avait remporté la course de chars pour obtenir la main d'Hippodamie ; la malédiction que Myrtilos, son complice dans la fraude, prononça contre lui et contre tous ses descendants. Parmi les nombreux enfants qu'Hippodamie donna à Pélops, Atrée et Thyeste furent destinés à un avenir à la fois royal et sanglant. Quand, à Mycènes, il fut le temps de choisir le futur roi, ils s'opposèrent l'un à l'autre dans une rivalité bâtie par la ὕβρις (*hybris*) : tromperie, outrecuidance, sacrilège envers la déesse

Artémis, jusqu'au plus innommable des châtiments, à savoir la contrainte à se nourrir de ses propres enfants, imposé par Atrée à Thyeste afin de régner définitivement sur Mycènes. Ainsi commença la chaîne de meurtres et de vengeances menant à cette dévastation familiale qui est la marque distinctive de l'histoire des Atrides.

Atrée avait laissé deux enfants, Agamemnon et Ménélas. Ils épousèrent respectivement Clytemnestre et Hélène, les filles du roi de Sparte, Tyndare. Tandis que Ménélas pu devenir roi de Sparte de façon tout à fait pacifique par l'abdication de son beau-père, Agamemnon hérita l'empreinte génétique de son père et de son grand-père pour semer la mort dans sa propre famille, tout en dépassant dans la fureur ses ancêtres. Après avoir commis un meurtre pour obtenir en épouse Clytemnestre, il n'hésita pas à sacrifier sa propre fille Iphigénie, afin d'apaiser la colère d'Artémis et permettre à la flotte des Achéens de faire route vers Troie.

À cette histoire d'égoïsme et de tromperie, de délire impérialiste et idéologique contre une petite fille inconsciente, Euripide a donné une forme dramatique polémique et controversée dans l'*Iphigénie à Aulis* ; mais c'est sans doute le sens de justice religieuse et de pitié humaine d'Eschyle qui restitue la plus haute mémoire de cette victime innocente dans l'*Agamemnon*.



**Fig. 61 - O. M. von Stackelberg, *Vue de la plaine d'Argos depuis le site de Mycènes***

**Double-page suivante**

**Fig. 62 - C. Haller von Hallerstein, *La porte des Lions à Mycènes*, dessin à la mine de plomb, 1810**

Pendant que les Achéens s'illustraient dans les hauts faits de Troie, à Mycènes Clytemnestre, remplie de haine envers Agamemnon, unit sa soif de rétorsion à celle d'Égisthe, le meurtrier d'Atrée et demi-frère d'Agamemnon, qui attendait l'occasion de se venger de la maison d'Atrée. Lorsqu'Agamemnon revint de Troie, ils avaient depuis longtemps planifié sa mort. Le jour même de son arrivée à Mycènes, Agamemnon fut attiré dans une embuscade et tué. Mais Électre, l'une des enfants nés du mariage entre Clytemnestre et Agamemnon, dans la nuit suivant le meurtre de son père, craignant que les deux criminels n'aient l'intention de supprimer aussi Oreste, l'héritier légitime du trône, l'avait secrètement confié à un tuteur (Oreste n'était alors guère plus qu'un enfant) afin de le mettre en sécurité loin de Mycènes. Un jour, Oreste, élevé dans la haine de sa mère et dans la volonté de venger son père, retourna secrètement dans sa ville, où il retrouva Électre, avec qui il prépara le plan du châtement final ; le cri extatique d'Électre accompagna le geste d'Oreste, lorsqu'il perça de son épée le corps de Clytemnestre et de son amant.

La vengeance des frères a été un thème central dans l'élaboration du mythe des Atrides sous forme de drame ; c'est le seul épisode qui offre au lecteur moderne la possibilité d'une comparaison entre les versions que les trois tragiques en ont données : Eschyle dans le *Choéphores*, Sophocle et Euripide dans l'*Électre*.

Si la tragédie attique est imprégnée des histoires du cycle mycénien, Homère, au contraire, notamment dans l'*Illiade*, semble ignorer ces faits ainsi que la rivalité entre les deux frères Agamemnon et Ménélas, comme pour jeter un pitoyable voile d'oubli sur ces événements funestes : dans l'armée des Achéens, le premier tient le sceptre du pouvoir suprême (*Illiade* II, 101-108), sans que cela fasse écho au nom d'un autre membre de la famille maudite. Également, l'*Odyssée* passe sous silence de tels épisodes, bien que la misérable rivalité entre les deux frères soit implicite dans le rôle attribué à Égisthe, leur demi-frère et tueur d'Atrée, comme excitateur des événements qui ont dévasté la maison des souverains mycéniens après le retour d'Agamemnon à Mycènes (*Odyssée* I, 28-47).

Avec ces récits en toile de fond, depuis l'Antiquité la citadelle de Mycènes et ses vestiges vénérables furent à l'origine de réflexions sur un passé lointain et glorieux, mais inexorablement révolu, à l'image des murs cyclopéens désormais abandonnés aux troupeaux de chèvres et couverts de végétation. Le premier de ces spectateurs émerveillés dont nous pouvons lire le récit fut Pausanias : « Il y a là encore des traces des murs de la cité et la porte au-dessus de laquelle se trouvent les lions ; on a dit qu'il s'agit de l'œuvre des Cyclopes, ceux-là mêmes qui construisirent pour Proteus les murs de Tirynthe. Dans les ruines de Mycènes, il y a une fontaine dite de Persée et la demeure souterraine d'Atrée et de tous ses enfants, et là était le dépôt de leurs trésors. Là est la tombe d'Atrée avec celles de ceux qui revinrent avec Agamemnon de Troie et qui furent tués par Égisthe après un banquet » (II, 16, 5-6).



Porta di - Mycene d. 12<sup>+</sup> Nov. 1810,

354



Le souvenir de cette acropole, symbole de puissance et prestige, ne fut jamais perdu et la colline qui domine la plaine d'Argos fut visitée et décrite par maintes voyageurs au cours des époques moderne et contemporaine. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des personnalités comme Thomas Hope (1800), Ittar (1803), Dodwell et Gell (juillet 1805 ; LAVERY & FRENCH 2003, 1-4) ou encore Stackelberg (fig. 61) nous ont légué de nombreux dessins des monuments mycéniens. Plusieurs vestiges de l'ancienne capitale du roi Agamemnon restèrent en effet visibles au fil des millénaires : l'enceinte cyclopéenne qui entoure la citadelle, réaménagée une dernière fois vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; la contemporaine porte d'entrée surmontée du bas-relief représentant deux lions en position héraldique (BLAKOLMER 2010) ; le Trésor d'Atrée (construit vers 1350 av. J.-C. ), la plus grande tombe à *tholos* connue (diamètre intérieur 14,50 m), située sur les pentes de la colline de la Panaghia, en contrebas de l'acropole, accessible à travers le couloir d'entrée en partie déjà dégagé au XIX<sup>e</sup> siècle (BUSCEMI 2010).

Parmi les nombreux dessins de la porte des Lions, celui qui fut réalisé par Haller von Hallerstein (fig. 62 ; voir catalogue, n° 31) lors de sa première visite du site, le 12 novembre 1810, est caractérisé par la lumière de l'après-midi. L'architecte a représenté avec précision les détails des blocs de la fortification, montés à sec, dont il dessine jusqu'aux moindres cassures et ombres. Contrairement à l'aquarelle réalisée par Dodwell en décembre 1805 (MCKESSON CAMP II et *alii* 2013, 108-109), Haller von Hallerstein choisit un point de vue rapproché qui lui permet de reproduire notamment les détails du bas-relief qui décore le triangle de décharge au-dessus de l'architrave monolithe de la porte. Ce bas-relief en calcaire local représente deux lions (ou lionnes, l'incertitude étant liée à la disparition des têtes) disposés en position héraldique de part et d'autre d'une colonne de type minoen au chapiteau décoré de quatre cercles, vraisemblablement une allusion au palais, construit à l'intérieur de la citadelle, dont les fauves assuraient la protection symbolique (POURSAT 2014, 195-196). L'influence de la civilisation minoenne, qui se développa en Crète à l'âge du Bronze, est d'ailleurs présente aussi dans la typologie des deux autels à flancs incurvés sur lesquels reposent la base de la colonne et les pattes antérieures des lions. L'espace devant l'entrée est encombré de terre, blocs tombés et arbustes, tandis qu'un homme portant un bâton est esquissé près de la porte, peut-être un berger dont les chèvres sont accroupies en haut de la fortification.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'acropole de Mycènes n'était qu'une étape d'un voyage culturel sur les pas des Atrides. Aucune fouille scientifique n'avait encore eu lieu et la citadelle, entourée de l'impressionnante enceinte cyclopéenne qui dominait le paysage, était couverte de végétation et parsemée de blocs et tessons. Le début des fouilles remonte aux années 1874-1876 et c'est l'œuvre de Schliemann, qui avait découvert la Troie homérique sur la colline d'Hissarlik en 1870 (SCHLIEMANN 1878). Il met au jour à l'intérieur de la citadelle, à proximité immédiate de la porte des Lions, celui qui devint plus tard le cercle

A : un important tertre funéraire (diamètre intérieur 26 m), monumentalisé au XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui abrite six tombes à fosse inviolées (1600-1500 av. J.-C.), surmontées de stèles en calcaire décorées à relief, et riches d'un fabuleux mobilier en or, argent et ambre dont les fameux masques funéraires en or.

Ce sont les premières traces de la civilisation que, quelques années plus tard, C. Tsountas appella « mycénienne » (POLYCHRONOPOULOU 2014, 70). Schliemann sans le savoir vient en effet de découvrir les témoignages d'une civilisation jusqu'alors inconnue, bien plus ancienne que la Grèce classique péricléenne qui, à l'époque, attirait tout l'intérêt des archéologues. L'étonnement des spécialistes vis-à-vis de ces vestiges, totalement inattendus, est attesté par leur attribution initiale au monde oriental ou même égyptien (Dodwell cité par MCKESSON CAMP II 2013, 108).

**DLN, LQ**

## Bassae

« Phigalie est entourée de montagnes ; à gauche elle est dominée par ce qu'on appelle le Kotilion, tandis qu'à droite une autre montagne, l'Élaion, forme un rempart devant elle. Le Kotilion est à une quarantaine de stades de la ville ; on y trouve une localité appelée Bassae, avec le temple d'Apollon Épikourios (Secourable) dont même le toit est en pierre. De tous les temples du Péloponnèse, il est après celui de Tégée celui qu'on apprécie le plus pour la beauté de la pierre et la finesse de l'ajustage. Le surnom a été donné à Apollon pour son intervention secourable lors d'une épidémie de peste, de même que le dieu reçut le surnom d'Alexikakos (Qui écarte les maux) chez les Athéniens pour avoir détourné d'eux la maladie. »

Pausanias VIII, 41, 7-8 (trad. M. Casevitz)



**Fig. 63 - O. M. von Stackelberg, *Vue générale prise au nord du temple de Bassae***

En 1787, Fauvel se rend en Arcadie lors de sa première expédition en Grèce ; il y découvre alors les ruines de Bassae, mentionnées par l'architecte français Bocher une vingtaine d'années plus tôt (1765). Pouqueville et Gell visitèrent le site au début du XIX<sup>e</sup>

siècle, mais un véritable projet scientifique ne naît qu'en 1811, quand Fauvel alerta Cockerell et Haller von Hallerstein sur l'intérêt artistique et archéologique du temple d'Apollon Épikourios. En novembre et décembre 1810, un groupe de jeunes hommes pétris de culture classique se rassemble à Athènes et donne naissance à la Society of Travelers décrite dans les lettres de lord Byron comme une véritable association internationale (COOPER 1992, 14). Auparavant, ses membres s'étaient rencontrés séparément au détour de diverses expéditions entre Constantinople et la Grèce continentale. Ainsi, Foster, bon ami de lord Byron, avait fait la connaissance de Cockerell à Istanbul dès l'été 1810, avant d'entreprendre avec lui un voyage en Égée, l'amenant à Athènes au mois de septembre. Ils font alors la connaissance de savants français, italiens, allemands, danois, grecs, turcs et américains, dont certains constituent lors des rencontres de novembre et décembre la Society of Travelers. Tous partagent l'ambition de faire découvrir l'architecture antique perdue de la région et souhaitent publier les résultats d'une fouille. D'après COOPER (1992, 14), lord Byron donne l'impulsion le 22 avril 1811 lors d'une fête organisée en l'honneur du départ de certains membres de la société vers l'île d'Égine. Après avoir mené les fouilles du temple d'Aphaia, Cockerell, Haller von Hallerstein, Foster, Linckh, Thomas Legh et leur agent Gropius se réunissent à Zante en août 1811 et s'accordent sur un voyage à Bassae à l'automne qui suit, afin d'y débiter les travaux. En septembre, ils sont interrompus par les autorités locales, car le magistrat ottoman de Phanar refuse de négocier les autorisations de fouille et renvoie à son supérieur hiérarchique, le Veli Pacha de Tripolitsa, gouverneur de la région, alors absent. Devant les difficultés administratives, les membres du groupe acceptent de reporter le projet à l'été suivant, ce qui leur laisse le temps de sécuriser leurs découvertes d'Égine (COOPER 1992, 20). En juillet de l'année suivante, Gropius, fin connaisseur des langues turque et grecque, mais aussi des subtilités de l'administration ottomane, accompagné de Foster, entame des négociations à Tripolitsa (STACKELBERG 1826, 13-14). Le gouverneur consent à donner l'autorisation de fouille, tout en se réservant la moitié des découvertes faites durant les opérations, mais il permet à la société de racheter certaines sculptures qui tomberaient en sa possession.

Le 7 juillet 1812, quatorze Européens, pour la plupart membres du Xeineion, et soixante bergers arcadiens arrivent au milieu des ruines du temple d'Apollon Épikourios, à quelques kilomètres de Phigalie. Les fragments de bas-reliefs qui côtoient d'autres débris architecturaux sont au centre de l'attention des pionniers, tandis que Haller von Hallerstein réalise de nombreux croquis des blocs qui parsèment la montagne. En août, la fouille touche à sa fin et, selon les termes de l'accord conclu avec les autorités ottomanes, Gropius envoie au gouverneur les plaques de la frise pour inspection. L'entreprise est cependant dangereuse pour les marbres, car à l'occasion du transport entre Bassae et Tripolitsa, un fragment sculpté est temporairement égaré, puis retrouvé quelque temps plus tard dans une maison. Veli Pacha retourne finalement l'ensemble des plaques à Bassae et les membres de l'expédition se réunissent pour établir un contrat de vente avec le gouverneur, afin de racheter sa part des sculptures. Une lettre de Gropius à Fauvel donne un bon résumé de l'ampleur des découvertes,

mais aussi des nombreuses négociations avec l'administration ottomane qui s'achèvent par un contrat de vente jugé très satisfaisant par l'agent : « Enfin, Monsieur, cette trouvaille passe, par sa beauté, celle d'Égine – quoi donc de plus naturel que de profiter du moment que le Pacha avait besoin d'argent ? Je l'ai satisfait de sa moitié avec 3/m je dis trois mille talers [*sic*] – outre ce qu'il en coûte de pénétrer jusqu'à l'oreille des grands et de fermer des bouches indiscrètes [...] » (Lettre de Gropius à Fauvel des 6/18 août 1812, BnF, Fonds français, 22874, fols. 211-212).



**Fig. 64 - Plaque de la frise du temple d'Apollon à Bassae, centauromachie, tirage en plâtre**

Une fois la fouille et les négociations achevées, les éléments de la frise (fig. 64 ; cf. catalogue, n° 34) sont portés à Zante pour une vente aux enchères organisée en mars 1814. Une série de négociations cachées pour acquérir les marbres débute entre les membres de la Society of Travelers et les représentants des gouvernements français et britannique, mais c'est finalement le British Museum qui se porte acquéreur et remporte les enchères. Brønsted et Stackelberg ne prennent cependant pas part à l'opération qui n'est pas dénuée d'intérêts pécuniaires ; il ne faut pas oublier que les pionniers dépendaient des subsides alloués par quelques puissants Européens, eux-mêmes amateurs de culture classique. Pour Brønsted et Stackelberg, c'est avant tout la publication des découvertes qui importe, laquelle paraît en 1826 (STACKELBERG 1826). Le livre de l'érudit balte peut être croisé avec ses lettres et ses carnets qui demeurent, en général, plutôt fidèles au récit plus tardif de Cockerell. Il n'en est pas de même des dessins, puisque Stackelberg fait paraître ses propres esquisses qui diffèrent en de nombreux points de celles issues des carnets de Haller von Hallerstein qui fut le

témoin direct des opérations archéologiques à Bassae (COOPER 1992, p. 27). Cockerell, dans sa propre publication (COCKERELL 1860), propose des descriptions relativement justes, tant qu'il ne s'écarte pas des dessins de l'architecte de Nuremberg (cf. catalogue, n° 33).

Peu à peu, la littérature scientifique sur le temple devient pléthorique et s'accroît encore à la suite des opérations postérieures. Entre 1902 et 1908, la Grèce reprend en main les fouilles, grâce à la Société Archéologique d'Athènes, en menant une anastylose du bâtiment sous la direction de Panagiotis Kavvadias. En 1927, William Dinsmoor entreprend des fouilles dont les résultats préliminaires sont publiés (DINSMOOR 1933), tandis que le manuscrit de sa monographie reste inachevé. Plusieurs campagnes dirigées par la Société Archéologique d'Athènes se succèdent entre 1959 et 1979 et une étude générale paraît sous la conduite de l'American School of Classical Studies at Athens durant les années 1990 (COOPER 1992 ; PAPANTONOPOULOS 1995). Le site est également classé sur la liste du Patrimoine mondial matériel de l'Unesco depuis 1986, ce qui permet l'obtention de subsides internationaux pour son entretien et sa protection contre les risques naturels, notamment les secousses sismiques (achat d'une sonde en 1988).

Le temple d'Apollon Épikourios, « qui protège des épidémies », de taille modeste comparé à d'autres édifices religieux du même architecte Iktinos, comme le Parthénon, est un périptère dorique hexastyle pourvu de quinze colonnes latérales, construit en calcaire local, mais orné d'une frise en marbre. Muni d'un *pronaos* et d'un opisthodomé distyles *in antis*, l'édifice est célèbre pour avoir abrité le plus ancien exemplaire connu de chapiteau corinthien, aujourd'hui disparu, à l'exception de quelques fragments, surmontant une unique colonne, au centre d'une *cella* bordée de colonnes ioniques. La découverte de cet *hapax* de la fin du v<sup>e</sup> s. av. J.-C. par Cockerell est bien documentée grâce à un dessin de Haller von Hallerstein (ROUX 1976 ; cf. catalogue n° 33). Ce fut néanmoins la frise en haut-relief du monument qui attira l'attention des pionniers. Constituée de 23 plaques acquises par le British Museum en 1815, elle est l'œuvre de trois sculpteurs inconnus dont le travail s'est étalé entre 420 et 400 av. J.-C. Les sujets abordés demeurent fréquents dans l'art grec, mais le traitement annonce parfois le style du Second Classicisme. Une première amazonomachie renvoie aux événements de la guerre de Troie, une seconde aux travaux d'Héraclès et la dernière partie de la frise représente une centauiromachie.

Haller von Hallerstein a aussi dessiné les fragments de métopes et de sculptures en ronde-bosse, mais leur publication dut attendre la fin du xix<sup>e</sup> siècle. À partir des récits d'exploration des découvreurs, notamment celui de Brønsted, et des croquis de l'architecte, la recherche postérieure s'est surtout intéressée à l'ordonnancement des plaques autour de la *cella* et à la reconstitution des métopes. L'entreprise est d'autant plus ardue que les fragments sont dispersés entre les musées de Londres, Copenhague et Athènes. La restitution de l'ordre des métopes ne peut être entreprise qu'à partir des observations de terrain des pion-

niers qui permettent de restituer les plans de chute des sculptures. Or il est aujourd'hui admis que deux équipes travaillaient au nord et au sud du temple, avec différents responsables à leur tête ; ce qu'omet Brønsted ne rentre pas en contradiction avec Cockerell ou Stackelberg par exemple, mais découle d'observations sur deux secteurs de fouille différents (Madigan dans COOPER 1992, 4). La méthode de restitution repose donc sur deux outils essentiels : les remarques des responsables des deux secteurs de fouille, qui permettent de replacer au nord ou au sud du temple les découvertes effectuées d'une part, et d'autre part les dessins de Haller von Hallerstein, des instantanés du terrain, qui facilitent la compréhension de l'édifice et des premières recherches.

CV



**Fig. 65 - O. M. von Stackelberg, *Façade sud du temple de Bassae***

# Olympie

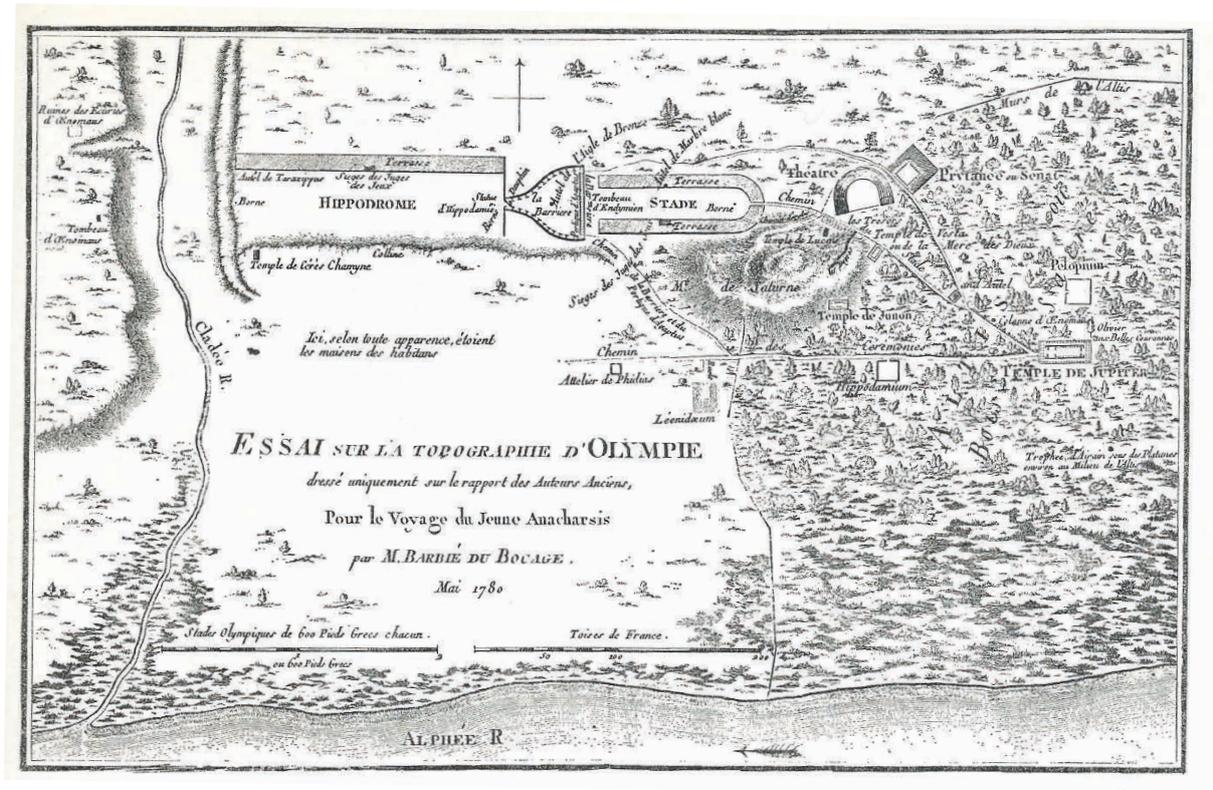


Fig. 66 - Barbié du Bocage, *Carte du site d'Olympie*, gravure, 1780

Après avoir été habité au III<sup>e</sup> millénaire et avoir été ensuite recouvert des alluvions du Cladéos, affluent de l'Alphée, le site d'Olympie devint à la fin du XI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. un sanctuaire de Zeus qui, durant quatorze siècles, n'était vraiment fréquenté que quelques jours par an, puis tous les quatre ans, même si les autorités religieuses de la communauté responsable du lieu, la plus ou moins mythique Pisa, puis l'historique Elis, y venaient tous les mois accomplir des rites sur ses autels et qu'un personnel réduit y assurait l'entretien et la sécurité. Ce ne fut qu'à la fin de l'Antiquité que s'installa à Olympie un bourg agricole habité par des chrétiens qui construisirent au V<sup>e</sup> siècle une église dans ce qui avait été un temps l'atelier de Phidias. Le site eut à souffrir des tremblements de terre de 522 et surtout de 551, et peut-être des incursions des Avars en 589. L'habitat misérable que trouvèrent les fouilleurs correspond à une dernière période de squatters vivant dans les ruines (HERMANN 1973).

## Un site oublié, rêvé et redécouvert

Comme Delphes, Olympie fut oublié, mais son sort fut plus ingrat encore, puisque personne n'y revint : le Cladéos emporta la partie occidentale du site. La première carte qui aurait pu mentionner Olympie, celle du Vénitien Battista Agnese, signale en 1516 au confluent de l'Alphée et du Cladéos le lieu-dit Antidalo, un nom que Curtius devait entendre prononcer en 1838.

Cependant Olympie hantait les esprits des lecteurs de Pausanias qui reconstruisaient le sanctuaire à partir des deux livres d'*Éliaka* : le plan de Nicolaos Sofinaos de 1552 en est le premier exemple et celui de Barbié du Bocage pour l'*Atlas* qui accompagne en 1788 le livre de l'abbé Barthélemy, *Les voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, la réalisation la plus parfaite.

En 1723, Bernard de Montfaucon (1655-1741) écrivait au futur cardinal Quirini pour le féliciter de sa nomination comme archevêque de Corfou, en évoquant tout ce qu'apporteraient des fouilles à Olympie qui ne devraient pas coûter trop cher. Il fallut attendre une quarantaine d'années pour que le site fut identifié en 1766 par Chandler, membre de la Société des Dilettanti : Pausanias en main, il vit un chapiteau et un morceau de mur de *cella* émergeant des ruines et en conclut qu'il avait devant lui le temple de Zeus d'ordre dorique. Sa seconde déduction fut moins heureuse : voyant un vaste trou rempli d'eau, il pensa y voir le stade, quand il s'agissait en réalité de l'église du village paléochrétien. Winckelmann, convaincu de la nécessité d'explorer la Grèce, écrivait en 1768 que rien n'importait plus qu'une fouille à Olympie et exposait son programme : obtenir l'autorisation de la Porte et dégager le stade avec cent ouvriers. Peu après il était assassiné, laissant à d'autres l'entreprise : le déblaiement du stade attendit près de deux cents ans. En 1821, une souscription fut ouverte en Allemagne pour la fouille d'Olympie, conçue comme un monument à la mémoire de Winckelmann, mais la Grèce appelait alors d'autres formes d'action (PASQUIER 2001).

## Relevés topographiques et premières fouilles

Entre 1780 et 1792, le peintre et dessinateur Fauvel, homme de confiance du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France auprès de la Porte, se rendit plusieurs fois à Olympie, il y prit des mesures, fit des croquis de tout ce qui pouvait s'y voir, établit un plan qui servit à Pouqueville. En 1805, le colonel Leake se livra à des travaux de topographie. En 1806, Dodwell et Gell firent un sondage dans le secteur du temple de Zeus ; en 1811, ce fut le tour de Cockerell et Haller von Hallerstein ; en 1813, John Spencer Stanhope avec l'architecte Thomas Allason dressèrent une carte où la ruine découverte par Chandler était parfaitement située.

La première véritable fouille d'Olympie fut en 1829 le fait de l'Expédition scientifique de Morée, une entreprise associant militaires et savants de nombreuses disciplines, sur le modèle de l'Expédition d'Égypte ; le corps expéditionnaire avait débarqué sur la côte messénienne l'année précédente, sous le commandement du général Maison. Le 9 mai 1829, la section archéologique, dirigée par Dubois, arriva à Olympie où le lendemain commença à fouiller avec des ouvriers qui atteignirent la centaine et qu'encadraient des sapeurs de l'armée. L'architecte Blouet arriva le 17 mai, quand l'identification de la ruine comme temple de Zeus était désormais acquise. La fouille s'arrêta au bout de six semaines, alors qu'elle se révélait prometteuse : des fragments des métopes avaient été découverts et qualifiés d'éginétiques. Des rumeurs attribuèrent cet arrêt à Kapodistrias qui aurait été hostile à la France ; il semble que la maladie qui avait touché plusieurs des archéologues ait joué aussi un rôle. L'Expédition rapporta les fragments de métopes au Louvre, à la suite d'une décision de l'Assemblée grecque qui, exceptionnellement, à cause de l'aide militaire coexistante, vota la possibilité de faire don d'antiquités à des gouvernements étrangers, tout en confirmant le décret de Trézène qui en interdisait l'exportation (SCHNAPP 2012).

L'idée d'une fouille à Olympie trouva peu après une voix : celle de Curtius qui, lors de ses années grecques, se rendit plusieurs fois à Olympie et tint en 1852 une mémorable conférence à Berlin à laquelle assistèrent le roi de Prusse et le prince héritier, futur empereur d'Allemagne. Malgré les promesses du souverain et de son successeur, les circonstances firent que la demande diplomatique pour la fouille ne fut adressée à la Grèce qu'en 1873 et Schliemann faillit être un concurrent redoutable, mais le ministère grec préféra le projet officiel. Et c'est ainsi que commença la fouille d'Olympie que la tradition appelle « die alte Grabung ».

AJ

## Delphes

« Plus bas que le village, de l'autre côté de la rive de Castalie, se trouve sous les oliviers le μετόχιον d'un monastère ; j'y descendis à cheval et établis mon camp sous le porche venté de l'église. Le *metochion* avec l'église repose sur les magnifiques substructions antiques d'un temple. »

SCHÖNWÄLDER 1838, 102



Fig. 67 - S. Pomardi, *Le couvent sur les ruines du gymnase*, gravure, 1834

Avant que ne commence l'exploration du site dans une perspective scientifique qui conduit aux premiers dégagements de vestiges, un demi-siècle environ avant la fouille systématique de l'École française d'Athènes entre 1892 et 1903, le visiteur ne voit Delphes qu'à travers le village de Kastri, installé sur les ruines du sanctuaire d'Apollon qu'il ne déborde

que peu à l'est, vers Castalie, et à l'ouest (HELLMANN 1992). Les communications terrestres sont malaisées et, jusqu'au siècle dernier, le moyen le plus commode pour s'y rendre demeure la traversée du golfe de Corinthe pour atteindre l'échelle de Salone-Amphissa. Comme de surcroît peu de vestiges sont visibles, Delphes, malgré le prestige de son oracle, reste un site négligé.

### **Du premier voyageur connu à 1821**

Entre le VII<sup>e</sup> siècle marqué par l'abandon de Delphes, à la suite d'invasions slaves et d'un fort séisme qui a renversé des monuments vieux de près de mille ans, et la reprise d'une occupation permanente du site sous la domination catalane, s'écoulent quelque 700 ans. C'est de cette époque que date la première description d'un séjour à Delphes postérieur à l'Antiquité. Le marchand et érudit Cyriaque d'Ancône (AMANDRY 1992, 798-799), qui entretient des relations aussi bien avec l'empereur de Byzance que le sultan, le pape et l'empereur du Saint-Empire, passe six jours à Kastri en mars 1436 ; à la différence des habitants du lieu, il sait qu'il est à Delphes. L'histoire récente du bourg de Kastri fait qu'il voit plus de vestiges que ses successeurs de l'époque moderne : il fait des erreurs, comme lorsqu'il prend l'hémicycle argien pour le temple d'Apollon qu'il imagine rond, vraisemblablement à cause du Panthéon de Rome ; il voit des gradins du théâtre dont il fait un amphithéâtre et le stade, pour lui un hippodrome, des statues brisées ; il copie une quinzaine d'inscriptions, dont une au moins – les honneurs attribués par les Delphiens aux Lydiens – doit, semble-t-il, plus à la parfaite connaissance d'Hérodote qu'à l'autopsie de la pierre. Le savoir de Cyriaque ne sert point : ses commentaires en latin, agrémentés de dessins d'éléments de sculpture et d'architecture et de facsimiles d'inscriptions, font l'objet de copies manuscrites, mais ne sont édités qu'en 1854.

Ceci explique pourquoi le site n'est redécouvert que dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme Francis Vernon qui copie des inscriptions à Kastri en 1675 ne publie point de récit de voyage, le mérite de l'identification du site revient à Spon et Wheler qui y séjournent en 1676 (AMANDRY 1992, 793-795). À l'époque Salone passe pour Delphes et le déchiffrement d'une inscription latine apprend aux voyageurs qu'ils sont en réalité à Amphissa. Sans leur hôte qui les informe de l'existence d'inscriptions à Kastri, ils auraient fait comme le marquis de Nointel qui ne s'y est point rendu quand il logeait à Livadia. Dès leur arrivée, contre le mur de l'église Saint-Élie à l'extérieur du village, ils voient une inscription portant le nom de Delphes et, le même jour, dans le dallage de l'église du monastère, dont ils ont compris qu'il s'élève à l'emplacement du gymnase, ils retrouvent le nom de Delphes. Un moine, fait extraordinaire, sait que Kastri est Delphes, pour l'avoir déduit d'une description lue dans un ouvrage qu'il montre à Spon qui n'en note pas le titre : on doit supposer que ce n'est pas la *Périégèse* de Pausanias, mais une vie de saint local.

Spon et Wheler, qui publient leurs récits en 1678 et 1682, créent le voyage à Delphes que leurs successeurs s'appliquent à reproduire avec un tel zèle que, pour certains, on peut se demander s'ils ne se seraient pas contentés de les recopier. Les Kastriotes sont aimables, offrent un bon vin, mais habitent de pauvres masures. Les voyageurs voient le stade, croient trouver le temple sous la chapelle Saint-Élie, boivent l'eau de Castalie, copient des inscriptions et dessinent au crayon, à la plume, ajoutent de l'aquarelle. Certains de ces dessins, œuvres d'authentiques artistes, font l'objet de gravures et diffusent ainsi l'image de Delphes qui a désormais trouvé sa place dans le Grand Tour. Parmi eux, il convient de mentionner, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Pomardi, Gell, William Walker, William Thatcher.



**Fig. 68 - H. W. Williams, *Vue de Kastri*, aquarelle, 1824**

Il faut retenir comme typique du temps la remarque en 1751 des architectes Stuart et Revett qui mentionnent le grand mur polygonal en regrettant que ses pierres inscrites soient trop lourdes pour être emportées. Ces trésors ont assez vite disparu dans les caves des maisons, comme le signale en 1784 le pasteur suédois Adolf Friedrik Sturtzenbecker qui a également décrit l'hypogée de la nécropole orientale. Certains voyageurs cherchent le lieu

précis du *manteion* que Fauvel croit avoir retrouvé en 1797, mais il l'associe à ce qu'on pense alors à tort être le temple. Le véritable temple ne fut identifié qu'en 1806 par Leake. Delphes voit passer Byron qui grave son nom à Castalie et au monastère, mais les années 1810 sont marquées par la venue de visiteurs qui ont de véritables visées archéologiques : c'est le cas de Haller von Hallerstein et de Stackelberg.

Dans les années qui précèdent la guerre d'indépendance, Kastri est devenu une étape obligée pour les dessinateurs et les peintres, mais aussi pour ceux qui s'intéressent à la reconstitution du passé, sans oublier quelques mondains en quête d'expériences.

### **Delphes et la monarchie bavaroise**

À la fin de la guerre, peu propice à des séjours en Roumélie, le Saxon Edmond Laurent fouille la nécropole orientale à la demande du président Kapodistrias ; des voyageurs de toute origine visitent à nouveau Kastri, comme le Français Henri Cornille, les Britanniques lord Nugent, Richard Burgess et Charles Addison, ou le Suisse Richard Müller. La venue d'auteurs germanophones s'explique entre autres par le couronnement d'Othon de Bavière comme roi de Grèce : en 1833 sont déployées des troupes bavaroises, notamment en Grèce centrale. Le major Karl Bronzetti commande une compagnie d'un bataillon stationné à Amphissa de janvier à avril 1834. Comme beaucoup, Bronzetti est frappé par le contraste entre l'insignifiance de Kastri et la gloire passée du sanctuaire d'Apollon. Si la fontaine de Castalie est toujours un passage obligé, il décrit également les vestiges du stade (qu'il interprète lui aussi comme l'hippodrome), dont « la piste, entourée encore partiellement de bancs de pierre, est bien conservée ». Il publie ses souvenirs en 1842, manifestant sa sympathie pour le peuple grec qui « croupissait depuis des siècles sous l'esclavage le plus effroyable » (BRONZETTI 1842, 169), afin d'offrir un contrepoint aux récits plutôt négatifs qui circulent alors en Bavière, comme celui de Heinrich Sander. À 23 ans, ce dernier s'engage comme volontaire dans l'armée grecque, pour des motivations philhellènes et patriotiques, mais fait part de son amertume devant l'état des troupes mal ravitaillées et surtout devant la méfiance que la population grecque leur exprime, à quoi s'ajoutent les maladies, notamment le choléra. Caserné quelques semaines après Bronzetti à Amphissa, Sander visite Kastri fin mai 1834, où il est frappé comme d'autres par le contraste entre les souvenirs littéraires et les « ruines dérisoires entre lesquelles se trouve une sombre caverne – la grotte de la Pythie » (SANDER 1839, 105). Après un rapide passage à Castalie où son œil est surtout attiré par quelques jeunes filles élancées venues chercher de l'eau, il monte sur le Parnasse enneigé pour admirer la vue.

Le gouvernement sollicite des civils pour des études géologiques. Karl Gustav Fiedler, commissaire royal aux mines de Saxe, vient ainsi à la fin de l'été 1835. Après avoir mentionné les vestiges de la tour à l'est de Marmaria, il fait une description minutieuse du sar-

cophage de Méléagre. Selon les habitants, note-t-il, le monument était apparent à l'époque ottomane, mais nul ne l'avait ouvert, de peur d'être mis en accusation ; ils profitèrent de la période d'anarchie, avant l'arrivée de Kapodistrias au pouvoir, pour l'ouvrir et n'y trouvèrent plus rien, même si le couvercle était parfaitement en place. Fiedler visite ensuite les tombes rupestres situées à l'ouest du village : « La voûte qui couvre chaque tombe est recouverte d'un fin mortier et décorée de peintures complètement rayées, et il n'y a que sur la tombe du milieu que l'on distingue encore assez bien un perroquet rouge et vert avec une longue queue (*Psittacus alexandri*). Les couleurs sont encore belles et le dessin est très juste. Juste devant, avant d'arriver à cette belle tombe, on voit en contrebas du chemin des restes des murs de la cité de Delphes » (FIEDLER 1840, 136-143).

Ces monuments sont également décrits par le professeur suisse Karl Schönwälder, qui vient à Kastri en août 1836, un mois avant le prince silésien Hermann von Pückler-Muskau : « Plus bas que le village, de l'autre côté de la rive de Castalie, se trouve sous les oliviers le μετόχιον (possessions foncières d'un monastère, ndr) ; j'y descendis à cheval et établis mon camp sous le porche venté de l'église. Le *metochion* avec l'église repose sur les magnifiques substructions antiques d'un temple. D'antiques morceaux de colonne et chapiteaux sont intégrés aux murs de l'église et le sol entouré devant l'écurie, repère de poulets, est fait d'une mosaïque couverte de fientes de poulets. Les longues fondations s'étirent du *metochion* jusqu'à Castalie (...) Un des frères, que j'interrogeai sur les ruines, m'a conduit une demi-heure devant le *metochion*, où de nombreuses tombes en pierre se trouvaient et en-dessous un sarcophage de marbre quadrangulaire avec des reliefs sur les côtés, travaillé certes rapidement mais avec caractère ; le couvercle était à côté, cassé en deux. Non loin une porte aveugle avait été creusée dans les rochers, le plateau rocheux était éclaté, et un figuier y avait poussé » (SCHÖNWÄLDER 1838, 102).

S'agissant de la famille royale elle-même, le frère d'Othon, Maximilien, vient en 1833 avec le peintre et dessinateur Johann Michael Wittmer ; le roi Othon et la reine Amélie y sont en 1840, accompagnés de Ludwig Ross, conservateur général des antiquités, qui étudie de près le sarcophage et diverses inscriptions.

## Les premiers archéologues

Les explorations scientifiques du site débutent également dans les années 1830 : les savants allemands spécialisés en philologie et en histoire, mais aussi certains des fondateurs de la discipline archéologique, se succèdent alors sur le site.

En 1831, lors de son voyage dans la Grèce nouvellement indépendante, le philologue bavarois Thiersch visite Kastri en compagnie de l'architecte Eduard Metzger ; à partir de cette visite, il publie en 1840 une description et une analyse du site, fondée sur Pausanias

mais également informée des témoignages de Cyriaque d'Ancône, de Spon et Wheler, ou encore de Chandler (THIERSCH 1840). En 1836, l'archéologue Gerhard, qui avait créé avec d'autres en 1829 l'Istituto di Corrispondenza Archeologica (qui devient plus tard l'Institut archéologique allemand), profite de son voyage à Delphes pour examiner avec attention le sarcophage de Méléagre (GERHARD 1837, 130-132). Mais c'est surtout dans les années 1838-1840 que le tournant archéologique sera véritablement pris.

Heinrich Nicolaus Ulrichs, arrivé en Grèce en 1833 dans la suite du jeune roi Othon, et depuis 1837 professeur de philologie à l'Université d'Athènes, met à profit sa présence en Grèce pour visiter de nombreux sites et étudier leur topographie et les vestiges archéologiques encore visibles. Il se rend deux fois à Kastri, une fois à l'automne 1837, puis un an plus tard, en octobre 1838, où il rencontre Laurent, toujours architecte du gouvernement grec, qui procède alors à de nouvelles fouilles à Marmaria. Ce dernier met au jour les fondations de trois bâtiments rectangulaires, de la *tholos* et d'un autel. Ulrichs fait paraître en 1840 le premier tome de ses voyages et recherches, où figure une description précise du site, accompagnée du compte-rendu des fouilles de Laurent et du premier plan du site réalisé par ce dernier aux 1/8000 ; cet ouvrage fait date au moins jusqu'à la « Grande Fouille » française de la fin du siècle (ULRICHS 1840, 35-112 et 263-264 sur les fouilles de Laurent).

Arrivé en 1837 à Athènes pour y être précepteur des enfants d'un conseiller d'Othon, le jeune Curtius, qui a étudié la littérature et l'histoire antique à Bonn, puis Göttingen, profite lui aussi de sa présence à Athènes pour visiter la Grèce. Celui qui créa plus tard la section athénienne de l'Institut archéologique allemand, et qui lança les premières fouilles à Olympie, vient à plusieurs reprises à Delphes entre 1838 et 1840. À l'été 1840, à l'issue d'un voyage dans le Péloponnèse en compagnie de Schöll et de leur ancien professeur Müller, il participe aux fouilles menées à Delphes par ce dernier. Professeur de littérature ancienne à l'Université de Göttingen, mais également historien de l'art, archéologue et épigraphiste, Müller était arrivé en Grèce en 1839 pour mener différentes recherches, d'abord à Athènes, puis dans le Péloponnèse et enfin, à Delphes. Il procède alors aux premières véritables fouilles scientifiques au cœur du sanctuaire d'Apollon, connues à la fois par les ouvrages de Curtius, qui en a publié en 1843 les résultats (CURTIUS 1843 ; CURTIUS 1903), et par des lettres personnelles (lettres de Müller à sa femme : STOLL 1979, 229-233 ; lettre de Curtius à ses parents : STOLL 1979, 372-373 ; voir aussi HAUTUMM 1983, 183-196) : dans un jardin, les savants dégagent une partie du grand mur polygonal, puis, dix jours plus tard, entre deux maisons, les substructions du temple lui-même. Interrompus par l'hostilité des habitants, les archéologues se rabattent sur le déchiffrement et la copie des très nombreuses inscriptions du mur polygonal ; mais la mission est définitivement annulée lorsque Müller, frappé d'une insolation à force d'être resté trop longtemps devant les inscriptions, doit être ramené à Athènes, où il meurt quelques jours plus tard, le 1<sup>er</sup> août 1840.

À l'orée des années 1840, l'exploration archéologique de Delphes semble lancée ; il faut cependant encore attendre plus de vingt ans pour que de nouveaux sondages soient réalisés, cette fois par un jeune membre de l'École française d'Athènes, Paul Foucart, qui entame alors un nouveau chapitre de l'histoire du site.

AJ, RN, SP



Fig. 69 - E. Dodwell, *La fontaine de Castalie*, gravure, 1821

## La Troade

« Ici le voyageur peut déjà prendre une première idée de l'exactitude d'Homère, et du soin qu'il met à peindre fidèlement le pays qu'il a rendu si célèbre. »

CHOISEUL-GOUFFIER 1809, II, 149

Avec ces mots, le comte de Choiseul-Gouffier résume l'opinion de générations de savants qui, fascinés par les récits des poèmes homériques, ont parcouru la Troade (carte n° 4) pour tâcher d'identifier la mythique ville du roi Priam.

Mais où se trouve la Troie d'Homère ? « Dans le même pays où sont la Jérusalem Céleste, l'Enfer de Dante, le château du roi Lear et l'Islande de Brunehilde ». Ainsi, dans une lettre de septembre 1873, écrivait celui qui était destiné à devenir le « prince » des philologues classiques, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, qui à l'époque n'avait que 24 ans. Le nom de la ville de Priam, Troie, viendrait du mot hittite *taruiša*, qui signifie « rivières » (BEEKES 2009, 1511) ; mais souvent elle est appelée Ilios (Ἴλιος) ou Ilion (Ἴλιον) par les poètes, mot qui provient, selon les linguistes, du nom Wilusa que les Hittites donnèrent à une cité d'Asie Mineure passée sous leur influence (LATACZ 2004, 78) et, selon la mythologie grecque, du nom de son fondateur, Ilos.

Selon le récit archaïque rapporté par les poètes, la ville doit sa fondation à Dardanos, l'ancêtre des rois troyens qui, fuyant le déluge, trouve asile auprès du roi Teucros de Phrygie. Après son mariage avec Batia, la fille de Teucros, et après la mort de celui-ci, il devient le seul héritier. Son fils, Ilos, fonde la ville de Troie et son petit-fils, Tros, est le héros éponyme de la Troade. Laomédon, le fils d'Ilos et d'Eurydice, une fois arrivé sur le trône, fait construire les mythiques murailles de Troie qui, parce que cette enceinte rend la cité inviolable, est parfois nommée Pergame (Πέργαμος, « la citadelle » : Pindare, *Olympiques* 8, 43). Il fait en effet bâtir son mur par Apollon et Poséidon (Euripide, *Les Troyennes* 799-819). Homère, qui ignore les raisons de ce choix, raconte toutefois (*Iliade* I, 396-406) que les deux dieux avaient été exilés par Zeus à la suite du complot fomenté par Héra qui poussa Poséidon et Apollon à se rebeller contre le roi des dieux. Ainsi, devinrent-ils des serviteurs et furent-ils envoyés chez les hommes, afin de travailler, contre un salaire, pour Laomédon et d'obéir à ses ordres (Homère, *Iliade* XXI, 435-460). Mais Laomédon refuse de les rétribuer, en attirant leur courroux sur lui et ses sujets : les châtiments divins sont impitoyables et préfigurent le destin de Troie. Apollon inflige la peste à la région, tandis que Poséidon envoie le terrible monstre marin Céto, qui ravage toute la contrée, hommes et terres. Pour libérer la ville de ces fléaux, Laomédon est obligé de livrer à Céto sa fille, Hé-

sione, qui sera toutefois sauvée grâce à l'intervention d'Héraclès, arrivé à Troie en prenant part au voyage des Argonautes.

L'autre enfant de Laomédon est Priam, le nouveau roi de Troie, sous le règne duquel se déroule la guerre fatidique, un événement qui a tant marqué les esprits de l'époque qu'un seul chant ne suffit pas à en garder le souvenir ; les nombreux chants de plusieurs poèmes en réunirent l'histoire dans un cycle de narration qui compose le plus ample univers mythique de toute l'épopée archaïque. À l'intérieur de ce cycle troyen, l'*Iliade* et l'*Odyssee* ne sont que deux des segments qui racontaient la guerre depuis ses origines (noces de Pélée et de Thétis et jugement de Pâris) jusqu'aux dernières aventures et à la mort d'Ulysse. Toutefois, ces deux poèmes sont les seuls qui nous sont parvenus intégralement, les seuls poèmes qui continuent de faire résonner la voix de Troie.

La Troie homérique a fait l'objet d'une quête incessante depuis la fin du Moyen Âge. À l'époque les voyageurs l'identifient souvent à Alexandrie de Troade, la ville côtière fondée vers 310 av. J.-C. par Antigone le Borgne en face de l'île de Ténédos. Les vestiges architecturaux encore visibles sur le rivage appartiennent surtout aux thermes romains et attirent le regard des voyageurs ; le comte de Caylus et lady Mary Montagu, qui visitent la région dans les années 1716-1718, doutent cependant déjà de l'identification de ces bâtiments avec la Troie décrite par Homère (FARNOUX 2010, 52). À partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les récits homériques deviennent le point de départ d'une véritable analyse autoptique de la région, en quête des lieux décrits par le poète, et les cartes de la Troade ainsi que les récits de voyage sur la région fleurissent (CHANDLER 1776). Le comte de Choiseul-Gouffier, nommé ambassadeur à Constantinople en 1784, parcourt la Troade avec Jean-Baptiste Lechevalier (1752-1836) qui, lors d'explorations successives, dresse avec l'aide de Louis François Cassas (1756-1827) une carte de la région. Deux sites sont mis en exergue : Bourna Bachi et Hissarlik. Lechevalier soutient que le premier correspond à la Troie homérique ; la colline d'Hissarlik en revanche est mentionnée pour la première fois par Franz Kauffer, un ingénieur chargé par le comte de Choiseul-Gouffier d'effectuer des relevés dans la région en 1787 (GRAN-AYMERICH 2007, 704). Les voyageurs décrivent et parfois dessinent la côte de la Troade, les *tumuli* d'Ajax, Patrocle et Achille ainsi que les sources du Simoïs et du Scamandre, en les mettant en relation avec le texte homérique (*Iliade* XXIII, 124-125 ; XXII, 147-148). Les planches dessinées par Cassas et publiées dans le *Voyage pittoresque de la Grèce* par Choiseul-Gouffier en sont les meilleurs exemples.

Haller von Hallerstein visite la région lors de son retour de Constantinople à Athènes, fin juillet 1816, et dessine plusieurs paysages, notamment celui des sources du Scamandre (fig. 70 ; voir catalogue, n° 37). Le dessin n'est pas abouti, l'architecte n'ayant probablement pas eu le temps de l'achever, mais il est possible d'y reconnaître quelques blocs architecturaux et peut-être des

amphores (antiques ?) près d'un rocher, au milieu d'arbres qui s'épanouissent près de la source.

Il revient à Schliemann le mérite d'avoir démontré l'exactitude des identifications des lieux mentionnés dans l'épopée homérique à travers les fouilles archéologiques commencées en 1870. Après des débuts infructueux à Bournabachi, l'archéologue allemand poursuit ses recherches sur la colline d'Hissarlik et les résultats sont exceptionnels : il découvre un *tell* sur lequel se sont succédées neuf villes, du début du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. à la période romaine. Le mobilier est particulièrement abondant et riche, comme en témoigne le fameux « trésor de Priam », découvert à presque 9 m de profondeur : un ensemble de bijoux et parures en or datés en réalité du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Schliemann associe certains objets décrits dans l'épopée homérique à des typologies de mobilier découvertes pour la première fois lors de ses fouilles. En référence à Homère, il nomme ainsi *depas amphikypellon* (voir catalogue, n° 38 et fig. 71) le vase à boire à deux anses qui devait circuler de convive en convive lors de réunions collectives. Ce nom conventionnel est toujours en usage aujourd'hui.

Un choix d'objets troyens conservés dans les collections du musée Michaelis est présenté pour la première fois au public dans le cadre de l'exposition *À l'aube de l'archéologie grecque*. Ils proviennent des fouilles dirigées par Schliemann entre 1870 et 1890 (LATA CZ 2004, 6) et datent en grande majorité des phases les plus anciennes de la ville, entre 2500 et 1800 av. J.-C. L'immense collection de Schliemann, d'abord conservée à Berlin, a connu un destin particulier après 1890. Soucieux de faire connaître ses découvertes, Schliemann souhaitait que certains spécimens soient dispersés dans différentes institutions et universités européennes. Hubert Schmidt publie en 1902 le premier catalogue de l'ensemble de la collection (SCHMIDT 1902) et établit une liste d'environ 7400 objets qui vont être répartis dans une trentaine de lieux différents en Europe, surtout en Allemagne mais également à Athènes. Ces objets sont des doublons appartenant à des typologies de mobilier qui ont été trouvées en nombre important à Troie. Cela permet d'en conserver des exemplaires complets à Berlin et d'en envoyer d'autres, parfois fragmentaires ou complétés en plâtre peint, dans les institutions choisies. C'est ainsi que Strasbourg reçoit au printemps 1902 un don de 77 objets issus de cette collection. Seule une soixantaine d'objets subsistent aujourd'hui ; parmi eux, la plupart des vases ont été restaurés et complétés en plâtre peint. Les étiquettes manuscrites, conservées sur de nombreux objets, sont un témoignage exceptionnel de leur histoire puisqu'elles permettent d'établir une correspondance avec la liste de doublons de Schmidt.

### **Double-page suivante**

**Fig. 70 - C. Haller von Hallerstein, *Les sources du Scamandre*, dessin à la mine de plomb, 1816**







Page de gauche, en haut

Fig. 71 - *Depas amphikypellon*

En bas

Fig. 72 - *Tankard*

Les objets présentés dans l'exposition appartiennent à des typologies emblématiques de l'Âge du Bronze ancien à Troie ; c'est le cas du *depas amphikypellon* (voir catalogue, n° 38) et du *tankard* (voir catalogue, n° 39). Ces vases à boire, destinés à la consommation de vin dans le cadre de pratiques collectives, sont souvent associés dans les mêmes contextes archéologiques à Troie, mais aussi dans l'ensemble du bassin égéen au sein duquel ils se diffusent durant le Bronze ancien. La présence d'un autre vase à boire, le gobelet à deux anses (voir catalogue, n° 40), nous permet de déterminer une possible évolution dans les pratiques de consommation de la boisson puisque cette typologie semble se développer au moment où la production de *depas* et de *tankard* diminue sensiblement à Troie.

L'absence de sources écrites pour ces phases anciennes de la ville de Troie est contraignante pour les chercheurs qui émettent diverses hypothèses concernant la fonction de certains vases. Par exemple, les très nombreuses assiettes (voir catalogue, n° 43) découvertes sur le site, auraient été, selon Schliemann, destinées à former des frises de médaillons décoratifs à l'intérieur de bâtiments importants. En réalité, leur abondance pourrait indiquer qu'elles étaient destinées à la consommation quotidienne de nourriture. Les vases miniatures (voir catalogue, n° 44-46), dont la contenance est quasiment nulle, avaient vraisemblablement un usage votif ou funéraire, ou ont pu servir de jouets (YON 1981). Pour les figurines plates en marbre (voir catalogue, n° 49), la question de la fonction se pose également ; principalement retrouvées en contexte domestique, elles pourraient avoir une fonction religieuse et être liées à des pratiques cultuelles à l'intérieur de la maison (BOUCHER 2014, 60-61). Vases, figurines en marbre, pesons (voir catalogue, n° 47) et haches polies (voir catalogue, n° 48) témoignent de la diversité des activités artisanales pratiquées dans la ville de Troie ainsi que de l'existence de contacts avec les autres civilisations égéennes. La volonté de Schliemann de faire connaître la civilisation du Bronze ancien à Troie est donc parfaitement illustrée par la collection strasbourgeoise.

Après Schliemann, d'autres archéologues se sont succédés à la direction de la fouille de Troie qui reste l'une des entreprises emblématiques dans le cadre de la naissance de l'archéologie moderne. Dörpfeld (1890-1894) et Carl Blegen (1932-1938) ont contribué à une meilleure connaissance de la chronologie du site, encadré dans le contexte régio-

nal de l'âge du Bronze. Plus récemment la reprise des fouilles par Manfred Korfmann (1988-2005) et Ernst Pernicka (2006-2012) a bouleversé l'image traditionnelle de la ville concentrée sur la colline d'Hissarlik. En utilisant la prospection par résonance magnétique, les archéologues ont découvert autour de la citadelle une vaste ville entourée d'un fossé et d'une enceinte appartenant notamment au niveau de Troie VII a, le site homérique d'après Blegen.

Bien avant la fin du Bronze récent, période qui correspond vraisemblablement au récit de l'*Iliade*, Troie est déjà une ville puissante et prospère grâce à sa position stratégique et à son port abrité à proximité du détroit des Dardanelles, sur la route vers la mer Noire et l'Égée septentrionale. Son nom louvite est sans doute Wilusa et, tout au long du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., elle entretient des relations étroites avec l'Empire hittite d'un côté, la Crète minoenne et les royaumes mycéniens de l'autre.

**MB, DLN, LQ**

## CONCLUSION

Entre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les voyages, les explorations et les premières fouilles en Grèce ont favorisé la connaissance d'un pays qui était resté jusque-là presque méconnu des Européens. Les descriptions des sites célébrés par les auteurs anciens, les découvertes de céramiques et d'autres objets antiques, les représentations des temples et des sculptures qui jadis en avaient orné les façades se diffusent en Europe et suscitent au sein des cercles intellectuels le développement d'un philhellénisme culturel et d'une démarche politique en faveur de l'indépendance de la Grèce. Dans le sillage des idées des Lumières, l'action de la bourgeoisie marchande grecque enrichie et des klephtes, maîtres des massifs montagneux et des reliefs escarpés, se conjugue à celle des aristocrates grecs exilés aux quatre coins de l'Europe pour susciter, sous l'impulsion de l'église orthodoxe, la révolte du peuple grec contre le joug ottoman.

Au cours de cette période effervescente, pendant laquelle la Grèce devient le théâtre de conflits entre les États européens et un Empire ottoman en déclin, les intellectuels philhellènes qui visitent et s'installent dans le pays assistent, et parfois participent, aux événements historiques tout en contribuant par leur action à la naissance de l'archéologie grecque moderne. Soucieux de préserver des chefs-d'œuvre que les Ottomans destinaient pour la plupart aux fours à chaux, et en même temps désireux d'emporter dans leurs patries des sculptures et des antiquités, ils découvrent d'importants sites archéologiques dont les vestiges sont documentés essentiellement par des dessins, des tableaux et des moulages en plâtre.

L'année 1839 marque un tournant important dans les modes de représentation du réel et, par conséquent, dans les méthodes utilisées en archéologie grecque : le 7 janvier 1839, le député Arago présente à l'Académie des sciences, à Paris, l'invention du daguerréotype, procédé novateur fondé sur l'usage de la chambre obscure permettant de fixer une image unique produite par la lumière. Les évolutions successives et rapides des années suivantes permettent bientôt de mécaniser la fabrication des images, d'abaisser leur coût et de faire accéder à ce moyen révolutionnaire d'information et de connaissance un plus large public. En quelques décennies à peine, l'invention de la photographie métamorphose les méthodes d'enregistrement des données archéologiques sur le terrain, permettant aux chercheurs de multiplier les images fidèles et précises des vestiges qu'ils découvrent et du paysage environnant. Au fur et à mesure, le dessin devient l'apanage des architectes qui continuent de l'utiliser pour documenter les bâtiments, les blocs architecturaux, les détails des constructions, tandis que la photographie devient rapidement la méthode la plus efficace et rapide d'enregistrement des données de fouille qui se multiplient à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, si durant le XVIII<sup>e</sup> siècle les antiquaires recherchent surtout des

objets d'exception, précieux et rares, notamment les statues en marbre qui font la renommée de l'archéologie gréco-romaine, une véritable évolution méthodologique est désormais en marche et l'intérêt pour la découverte de l'objet dans son contexte d'origine devient au fur et à mesure primordial. Au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, les archéologues développent les analyses typologiques, à savoir la classification du mobilier par séries d'après ses caractéristiques intrinsèques, et la stratigraphie, c'est-à-dire l'étude scientifique des couches en succession chronologique, méthode qui est appliquée aux fouilles du Forum de Rome par Giacomo Boni en 1885. La naissance de l'archéologie scientifique est en marche, une discipline unitaire au sein de laquelle l'analyse du passé devient systématique à travers des méthodes univoques et vérifiables.

Le jeune État grec, dont l'indépendance est ratifiée par l'Empire ottoman avec le traité de Constantinople en 1832, prend vite conscience de l'importance de son patrimoine culturel. Une législation visant la préservation des antiquités est rapidement mise en place (1834) et la Société Archéologique d'Athènes est fondée en 1837 pour promouvoir l'héritage de la Grèce antique et de la ville d'Athènes en particulier. Le roi Othon I<sup>er</sup>, passionné de culture classique, joue un rôle important dans cette prise de conscience collective qui avait commencé à animer le peuple grec pendant les années de conflit avec les Ottomans. Dans cette démarche, la Grèce est soutenue par les principaux États européens, dont l'attrait pour l'Antiquité grecque s'affirme et qui entreprennent au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle des fouilles sur les principaux sites archéologiques (1870 Troie, 1873 Délos, 1874 Mycènes, 1875 Olympie, 1892 Delphes, 1900 Cnossos et Phaistos). Cette importante activité est rendue possible grâce aux écoles étrangères fondées à Athènes à partir de 1846. Ces institutions culturelles, dont le but originel est le « perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques », fournissent un appui logistique fondamental aux archéologues dans la réalisation de leurs projets de recherche. L'École française d'Athènes, la doyenne, est fondée en 1846, suivie par l'Institut archéologique Allemand (1874), l'École américaine (1882), l'École britannique (1885), l'École autrichienne (1898) et l'École italienne (1909).

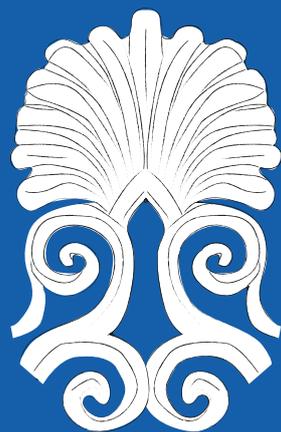
Désormais, la confrontation de l'homme avec son passé se libère de l'aura romantique qui l'avait caractérisée jusque là pour se muer en une approche scientifique ; de son côté, le peuple grec commence à prendre conscience de l'importance des monuments antiques qui parsèment les paysages égéens. Le poète grec Georges Séféris, prix Nobel de littérature en 1963, s'exprime ainsi à propos de l'attitude de Makriyannis envers les statues grecques : « "J'avais (Makriyannis, ndr) deux magnifiques statues antiques, une femme et un prince, si parfaites qu'on voyait saillir leurs veines. Lors du pillage de Poros, des soldats les avaient volées et ils étaient sur le point de les vendre à Argos, à des Européens, pour mille thalers. Je passai par-là, je pris à part les soldats et leur dis : 'Quand bien même on vous en offrirait dix mille thalers, ne laissez pas ces statues quitter votre patrie. C'est pour

elles que nous avons combattu.’ ” Vous avez bien compris. Ce n’est pas lord Byron qui parle, ni un érudit, ni un archéologue, mais le fils de bergers de Roumélie, au corps couvert de blessures. “C’est pour elle que nous nous sommes battus.” Quinze académies chamarrées d’or ne valent pas la parole de cet homme. La culture de notre nation ne peut s’enraciner et s’épanouir que sur de tels sentiments (...) » (SEFERIS 1987, 97-98).

**DLN**



**CATALOGUE DES ŒUVRES EXPOSÉES**



Les œuvres exposées proviennent des collections strasbourgeoises, conservées au musée A. Michaelis, dans les bibliothèques de la Maison Inter-Universitaire des Sciences de l'Homme – Alsace (MISHA) et du Portique ainsi qu'à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (Bnu - fonds C. Haller von Hallerstein).

**1. J.-D. Barbié du Bocage**, *Recueil de cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'ancienne Grèce relatifs au Voyage du jeune Anacharsis, précédé d'une analyse critique des cartes*, Paris, Didot Jeune, An septième, 1798-1799.

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Bh. 18.112

**2. J.-J. Barthélemy**, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, 3 vol., Paris, Hachette, 1860-1861.

Bibliothèque du Portique  
XVIII/BART/T 1/I-III

**3. A. Blouet et alii**, *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique*, 3 vol., Paris, Firmin Didot frères, 1831-1838.

Bibliothèque de la MISHA  
FOL C/Blou 1-3

**4. P. O. Brønsted**, *Voyages dans la Grèce accompagnés de recherches archéologiques et suivis d'un aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours*, Paris, Firmin Didot, 1826.

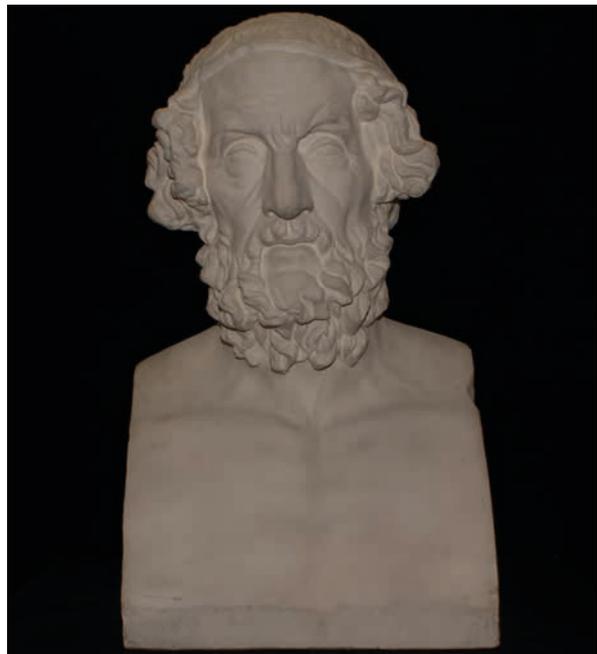
Bibliothèque de la MISHA  
HG Rd/12

**5. M.-G.-F.-A. Choiseul-Gouffier**, *Voyage pittoresque de la Grèce, nouvelle édition avec des notes historiques sur les événements actuels par Lesbroussart*, 3 vol., Bruxelles, Aug. Wahlen et comp., 1823-1825.

Bibliothèque de la MISHA  
HG Rb/51,1 ; 51,2 ; 51,3

**6. E. Dodwell**, *A Classical and Topographical Tour through Greece, during the years 1801, 1805, and 1806*, 2 vol., London, Rodwell and Martin, 1819.

Bibliothèque de la MISHA  
HG RC/20



## 7. Buste-Hermès d'Homère

Tirage en plâtre d'une copie romaine en marbre (II<sup>e</sup> siècle) d'un original grec hellénistique en bronze

Schwerin, Staatliches Museum Schwerin, Inv. 1900

Sculpteur inconnu

H 52 cm ; L 32,5 cm ; P 24 cm

Musée A. Michaelis, N° inventaire 2016.0.295

Il n'existe que des représentations tardives d'Homère. Ce buste-Hermès, au-dessus d'un pilier, représente l'aède âgé et barbu, les yeux fixant le vide, pour signifier son inspiration, mais aussi sa cécité.

**8. *Homeri Ilias, recensuit et brevi annotatione instruxit Franciscus Spitzner***, vol. 1, sect. 1, Lib. 1-6, Gothae et Erfordiae, Wilhlme Hennings, 1832.

Bibliothèque du Portique

G/Hom/1210, I-II

**9. *Scholia antiqua in Homeri Odysseam. Maximam partem e codicibus Ambrosianis ab Angelo Maio prolata, nunc e codice Palatino et aliunde auctius et emendatius edita a Philippo Buttmanno D. Accedunt fragmentorum Iliadis Ambrosianorum notitia et excerpta***, Gedruckt bei Johann Friedrich Starcke, Berlin, 1821

Bibliothèque du Portique

G/Hom/2020

**10. *Pausaniae Graeciae Descriptio***, recensuit, ex codd. Et aliunde emendavit, explanavit Jo. Frider. Facius., 4 vol., Lipsiae, in bibliopolio Schaeferiano, 1794-1796.

Bibliothèque de la MISHA

Sans cote

**11. W. Gell, *Itinerary of the Morea: being a description of the routes of that peninsula***, London, Rodwell and Martin, 1817.

Bibliothèque de la MISHA

HG Rb/86

**12. W. Gell, *The itinerary of Greece; containing one hundred routes in Attica, Bœotia, Phocis, Locris and Thessaly***, London, Rodwell and Martin, 1819.

Bibliothèque de la MISHA

HG Rb/87

**13. W. Gell, *Narrative of a journey in the Morea***, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1823.

Bibliothèque de la MISHA

HG Rb/88

**14. W. M. Leake, *Travels in the Morea, with a map and plans***, 3 vol., London, John Murray, 1830.

Bibliothèque de la MISHA

HG Rb/126

**15. F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cissaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épicète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse ; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces***, 5 vol., Firmin Didot, Paris, 1820-1821.

Bibliothèque de la MISHA

HG Rb/190

**16. C. Haller von Hallerstein, *Carnet de croquis*, 1812**

18 × 13 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms. 2.723,2,4 ; carnet n° 11

**17. C. Haller von Hallerstein, *Carnet de croquis*, 1810-1811**

18 × 13 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms. 2.723,4,2 ; carnet n° 17



**18. Coupe à bande attique à figures noires : défilé de chars**

Original en terre cuite fragmentaire restauré à la gomme laque, VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Lieu de découverte inconnu

Diam. restitué : c. 24 cm

Musée A. Michaelis

Pas de numéro d'inventaire

La coupe a été fortement restaurée. Le décor figuré se concentre dans une seule bande qui représente un défilé de chars et de cavaliers. Le tondo de la coupe n'est pas décoré.



**19. Fragment d'amphore à col attique à figures noires : une déesse et Hermès**

Original en terre cuite fragmentaire, attribué au peintre d'Édimbourg, premier quart du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Lieu de découverte inconnu

Dimensions : c. 13,5 × 11 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 823 de l'inventaire Michaelis

Ce tesson a été identifié par J. Beazley comme appartenant à la « classe à rameau de points » : les figures sont représentées sur une bande de points et entourées de palmettes.



**20. Fragment de coupe attique à figures rouges : satyre portant une outre**

Original en terre cuite fragmentaire, attribué au peintre de la Gigantomachie de Pâris, c. 490-470 av. J.-C.

Lieu de découverte inconnu

Diam. conservé : 14 cm

Antikensmuseum der Universität Leipzig, prêté à l'Institut d'archéologie classique de Strasbourg depuis 2004

Numéro d'inventaire T 491

Réalisée par un peintre de coupes proche du peintre de Brygos, la scène présentée ici est liée au cortège dionysiaque.



**21. Fragment de coupe attique à figures rouges : partie d'un autel et figure masculine**

Original en terre cuite fragmentaire, restauré avec des agrafes, attribué à l'entourage du peintre d'Antiphon, premier quart du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Lieu de découverte inconnu

Diam. restitué : c. 22 cm

Musée A. Michaelis

Numéros 736-835 et 838 de l'inventaire Michaelis

À l'intérieur de la coupe, on observe une partie de la frise décorative entourant le tondo représentant un guerrier.

**22. C. Haller von Hallerstein, *Vue d'Athènes depuis Patissia*, 1813**

Dessin à la mine de plomb et à l'encre, facsimilé

38 × 203 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

MS 2.724,1,1A

**23. C. Haller von Hallerstein, *Carnet de croquis*, 1812-1814**

15 × 19 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Ms. 2.723,2,6 ; carnet n° 13

**24. O. M. von Stackelberg, *La Grèce. Vues pittoresques et topographiques*, 2 vol., Paris, I. F. d'Osterwald, 1834.**

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

D 1.424,1



**25. Statue du fronton est du temple d'Aphaia à Égine (guerrier gisant, dit Laomédon)**

Tirage en plâtre d'un original grec en marbre, daté vers 490-480 av. J.-C.

Munich, Glyptothek, E-XI, n°85

Sculpteur inconnu

H 75 cm ; L 180 cm ; P 50 cm

Musée A. Michaelis

N° inventaire 2016.0.298

Ce guerrier barbu, gisant sur le flanc gauche, une jambe étendue et l'autre repliée, est sur le point de mourir. Sa main gauche a déjà lâché l'*antilabè* de son *hoplon*. Il s'agit probablement du roi troyen Laomédon, frappé par une flèche d'Héraclès.



**26. Pyxis corinthienne avec couvercle : frise d'animaux**

Original en terre cuite complet, dernier quart du VII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Découverte à Athènes

H 10,8 cm ; diam. max. 15,5 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 170 de l'inventaire Michaelis

Cette *pyxis* est décorée d'une frise d'oiseaux et sphinges dont certains sont affrontés. Le décor est ponctué de nombreux motifs de remplissage (rosettes et points).



**27. Aryballe corinthien à décor animalier**

Original en terre cuite complet, dernier quart du VII<sup>e</sup> - milieu du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Découvert à Athènes

H 6,9 cm ; diam. max. 7,2 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 171 de l'inventaire Michaelis

Sur cet aryballe, la technique de la figure noire inventée à Corinthe est utilisée pour représenter une chèvre sauvage en train de brouter, entourée de motifs de remplissage de rosettes et de points.



### 28. Alabastre corinthien : oiseau-panthère

Original en terre cuite complet, attribué à l'Erlenmeyer

Painter, 600-575 av. J.-C.

Découvert en Béotie

H 19 cm ; diam. max. 9,4 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 421 de l'inventaire Michaelis

L'Erlenmeyer Painter est un spécialiste des alabastres, une forme de vase à parfum. Sur chaque vase, il peint généralement un seul grand animal qui occupe la majorité de la surface, tel l'oiseau panthère présenté ici.



### 29. Aryballe corinthien à décor floral

Original en terre cuite complet, VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Lieu de découverte inconnu

H 6 cm ; diam. max. 6,5 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 568 de l'inventaire Michaelis

Diffusés dans l'ensemble du bassin méditerranéen, les aryballes à décors floraux sont produits à Corinthe. Ils servent de fossile directeur pour dater les contextes funéraires dans lesquels ils sont principalement retrouvés.

**30. C. Haller von Hallerstein, *Vue de Corinthe*, dessin au crayon et à l'aquarelle couleur sépia sur papier, 1810**

Avec légende de l'auteur à l'encre : « Aussicht vom alten Amphitheater zu Corinth d. 13 -16. 7ber 1810. B. Haller » et au crayon : « Corinth d. 13 - 16. 7ber 1810 » (Vue de l'ancien amphithéâtre à Corinth, 13-16 septembre 1810. B. Haller ; Corinthe 13-16 septembre 1810)  
32,3 × 54,5 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms 2.724,1,11, k 1603, f° 296

Vue du site de l'ancienne ville de Corinthe du nord-est : on distingue l'emprise au sol de l'amphithéâtre romain, le village ottoman qui occupait le centre monumental de la cité antique, l'Acrocorinthe et les premiers contreforts des montagnes du Péloponnèse.

**31. C. Haller von Hallerstein, *La porte des Lions à Mycènes*, dessin au crayon sur papier, 1810**

Avec légende de l'auteur : « Porta di \_ Mycene d. 12t Nov. 1810. » (Porte de \_ Mycènes 12 Novembre 1810)  
19,3 × 31 cm

Bibliothèque nationale et universitaire  
Ms 2.724, 2, 17, k 1842, f° 354

Entrée monumentale à la citadelle, construite vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Sont visibles la porte, surmontée du bas-relief orné de deux lions en position héraldique, et la fortification cyclopéenne devant laquelle se tient un berger dont les chèvres sont accroupies au-dessus des murs.

**32. C. R. Cockerell, *The temples of Jupiter Panhellenius at Ægina, and of Apollo Epicurius at Bassæ near Phigaleia in Arcadia*, London, J. Weale, 1860.**

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Bh 347

**33. C. Haller von Hallerstein, *Der Tempel von Phigalia (Bassae – Phigalie) Tagebuch von Haller v. Hallerstein geschenkt dem Deutschen Archäolog. Institut von Fr. Adler (Berlin)*, 1811, facsimilé**

Dimension de l'exemplaire original : 22 × 18 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms. 2.724,2,4



**34. Plaque de la frise ouest du temple d'Apollon Épikourios à Bassae : centauromachie**

Tirage en plâtre d'un original grec en marbre, daté vers 420-400 av. J.-C.

London, British Museum, BM 525

Sculpteur inconnu

H 61 cm ; L 134,6 cm ; P 12-13 cm

Musée A. Michaelis

N° inventaire 2016.0.268

À gauche, un Lapithe muni d'un *hoplon* est prêt à jeter une pierre sur un centaure armé d'une branche qui cherche à frapper son adversaire sous l'effet du vin. Derrière lui, une femme s'enfuit, un nourrisson suspendu à son sein.

**35. J. B. Lechevalier**, *Recueil des cartes, plans, vues et médailles, pour servir au Voyage de la Troade*, Paris, Dentu, An X, 1802.

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
D.24.465

**36. C. Haller von Hallerstein**, *Carnet de croquis*, 1814-1816

18 × 13 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms.2.723,3,1 ; carnet n° 14

**37. C. Haller von Hallerstein**, *Sources du Scamandre (Troade)*, 1816, dessin au crayon sur papier

Avec légende de l'auteur : « Aus den Quellen des Skamanders bey Ilium. Haller d. 28. July 1816 » (Aux sources du Scamandre près d'Ilion. Haller 28 juillet 1816)

21,1 × 32,3 cm

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Ms 2.724,2,29, k 1971, f° 506

Les sources du Scamandre jaillissent au milieu de rochers entourés de végétation.



### **38. Depas amphikypellon**

Original en terre cuite complété en plâtre peint, c. 2500-2000 av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 18,5 cm ; diam. max 7 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 521 de l'inventaire Michaelis

Utilisé dans le cadre de pratiques collectives de consommation de boisson, le *depas* devait circuler de convive en convive, chacun le tenant par une anse. Il se diffuse dans tout le bassin égéen durant le Bronze ancien.



### 39. Tankard

Original en terre cuite complété en plâtre peint, c. 2500-2000 av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 10,3 cm ; diam. max 7 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 516 de l'inventaire Michaelis

Le *tankard* est un vase à boire destiné à la consommation du vin dont la forme est répandue dans tout le bassin égéen pendant le Bronze ancien. À Troie, on le retrouve fréquemment associé au *depas amphiky-pellon*.



### 40. Gobelet à deux anses

Original en terre cuite complété en plâtre peint, c. 2200-2000 av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 10 cm ; diam max 8 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 519 de l'inventaire Michaelis

Ce type de vase à boire semble se développer au moment où la production de *depas* et *tankard* diminue sensiblement à Troie, ce qui montrerait une évolution dans les pratiques de consommation de la boisson.



#### 41. Gobelet à deux anses

Original en terre cuite complété en plâtre peint, II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 8,5 cm ; diam. max 7,5 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 518 de l'inventaire Michaelis



#### 42. Pot à deux appendices

Original en terre cuite complété en plâtre peint, c. 2500-1700 av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 13 cm ; diam. max 11 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 526 de l'inventaire Michaelis

Très répandu pendant le Bronze ancien à Troie, le pot sphérique à deux appendices devait servir de vase de stockage. Certains vases plus aboutis de cette catégorie sont considérés comme des représentations anthropomorphes.



#### 43. Assiette

Original en terre cuite, c. 2500-1700 av. J.-C.

Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890

H 2,8 cm ; diam. max 10,3 cm

Musée A. Michaelis

Numéro 530 de l'inventaire Michaelis

Face au grand nombre d'assiettes retrouvées à Troie, H. Schliemann propose qu'elles aient été utilisées pour former des frises de médaillons décorant certains bâtiments. En réalité, il s'agit probablement d'assiettes destinées à la consommation de nourriture.



#### 44. Cruche miniature

Original en terre cuite, c. 2500-1700 av. J.-C.  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 2,5 cm ; diam. max 3,3 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 536 de l'inventaire Michaelis

#### 45. Pot miniature

Original en terre cuite, c. 2500-1700 av. J.-C.  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 6 cm ; diam. max 4,3 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 537 de l'inventaire Michaelis

#### 46. Bol miniature

Original en terre cuite, c. 2500-1700 av. J.-C.  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 2 cm ; diam. max 3,9 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 539 de l'inventaire Michaelis

Ces vases reproduisent en miniature des typologies existantes en taille réelle. Leur contenance est généralement nulle, ce qui pose la question de leur fonction. Ils avaient peut-être un usage votif ou funéraire, ou ont pu servir de jouets.



#### 47. Peson

Original en terre cuite  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 6,5 cm ; L 4,6 cm ; P 3,4 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 546 de l'inventaire Michaelis

Un peson est un contrepois utilisé pour lester les métiers à tisser ; l'exemplaire exposé est caractérisé par deux perforations.



#### 48. Hache polie de forme trapézoïdale

Original en pierre foncée (roche indéterminée)  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 8,8 cm ; L max 5 cm ; P 4 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 561 de l'inventaire Michaelis

Outil typique du Néolithique égéen, ces haches ont été également découvertes dans des contextes de l'âge du Bronze, et notamment du Bronze ancien.



#### 49. Idole plate

Original en pierre (marbre ?), c. 3000-1800 av. J.-C.  
 Découvert à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 H 7 cm ; L max 4,6 cm ; P 0,9 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéro 558 de l'inventaire Michaelis

Très nombreuses sur le site de Troie, les petites idoles plates ont principalement été retrouvées en contexte domestique. Elles pourraient être liées à des pratiques cultuelles à l'intérieur de la maison.



#### 50. Groupe de boules d'argile

Originaux en argile  
 Découverts à Troie entre octobre 1871 et 1890  
 Diam. max 3 cm ; diam. min 2 cm  
 Musée A. Michaelis  
 Numéros 551 à 556 de l'inventaire Michaelis

Il pourrait s'agir de balles de fronde, cependant la présence de nombreuses petites dépressions circulaires pourrait aussi faire penser à des *calculi*.

**51. C. Haller von Hallerstein, *Patente (ou charte)*  
*du Xeineion***

Document original, encre sur papier, rédigé à Athènes  
le 6 avril 1812  
31 × 19 cm

Bibliothèque nationale et universitaire  
Ms 2.724, 2, 38, f° 659

Charte de la société philhellène créée à Athènes le  
25 novembre 1811 par 7 membres dont les noms  
sont inscrits autour du sceau : P. O. Brønsted, C. R.  
Cockerell, C. Haller von Hallerstein, F. S. North  
Douglas, O. M. von Stackelberg, J. Linckh et J.  
Foster. Le document fut rédigé lors de l'élection  
de W. Gell.

**52. Portrait de C. Haller von Hallerstein**

Reproduction de la gravure figurant dans C. R. Cocke-  
rell, *The temples of Jupiter Panhellenius at Ægina, and  
of Apollo Epicurius at Bassæ near Phigaleia in Arca-  
dia*, London, J. Weale, 1860

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg  
Bh. 347

**MB, DLN, CL, LQ, CV**

## SOURCES ICONOGRAPHIQUES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Carte n° 1 : La Grèce et les principaux lieux mentionnés dans le volume (E. Jungmann, M. Schlachter)

Carte n° 2 : L'Attique et le golfe Saronique (E. Jungmann, M. Schlachter)

Carte n° 3 : Le Péloponnèse et les territoires autour du golfe de Corinthe (E. Jungmann, M. Schlachter)

Carte n° 4 : La Troade (E. Jungmann, M. Schlachter)

Fig. 1 - E. Delacroix, *Scènes des massacres de Scio*, huile sur toile, 1824 (musée du Louvre, Département des peintures)

Fig. 2 - J.-C. Langlois, *Entrevue du général Maison et d'Ibrahim Pacha, à Navarin*, septembre 1828, , huile sur toile, 1838 (Collections du château de Versailles)

Fig. 3 - Le drapeau grec

Fig. 4 - Le drapeau de l'armée de Terre

Fig. 5 - Le drapeau civil

Fig. 6 - L. Dupré, *Un Grec arborant son étendard sur les murs de Salone*, huile sur toile, 1821 (d'après L. DUPRÉ, 1825, pl. XXVI)

Fig. 7 - O. M. von Stackelberg, *Matelot grec*, gravure, 1831-1832 (d'après O. M. VON STACKELBERG, 1831-1832, pl. XXI)

Fig. 8 - H. W. Williams, *Mélodies grecques*, partition, 1820 (d'après H. W. WILLIAMS II, 1820, p. 368)

Fig. 9 - H. W. Williams, *Danse grecque*, gravure, 1820 (d'après H. W. WILLIAMS II, 1820, p. 226)

Fig. 10 - H. Powers, *L'esclave grecque*, sculpture en marbre, 1843 (Yale University Art Gallery)

Fig. 11 - T. Vryzakis, *L'arrivée de Byron à Missolonghi*, huile sur toile, 1861 (Pinacothèque nationale d'Athènes)

Fig. 12 - E. Delacroix, *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*, huile sur toile, 1826 (musée des Beaux-Arts de Bordeaux)

Fig. 13 - C. Haller von Hallerstein, *Charte du Xeineion*, encre sur papier, 1812 (Coll. et photogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 14 - P. O. Brønsted, par C. A. Jensen, huile sur toile, 1839 (Statens Museum for Kunst, Copenhague)

- Fig. 15 - C. R. Cockerell, par J. Ingres, mine de plomb, 1817 (Ashmolean Museum)
- Fig. 16 - F. S. Douglas North, par J. Ingres, mine de plomb, 1815 (Boston Museum of Fine Arts)
- Fig. 17 - J. Foster, *Temple d'Apollon à Bassae*, aquarelle, 1820 (British Museum)
- Fig. 18 - C. Haller von Hallerstein, par O. M. von Stackelberg, dessin à la mine de plomb, Zante, 12 mai 1814 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)
- Fig. 19 - J. Linckh et O. M. von Stackelberg, par J. Ingres, mine de plomb, 1817 (musée Jenisch Vevey)
- Fig. 20 - O. M. von Stackelberg, par C. C. Vogel von Vogelstein, gravure, 1882 (d'après N. VON STACKELBERG 1882, frontespice)
- Fig. 21 - J. D. Barbié du Bocage, par A. Pajou, gravure, 1825 (BnF/Gallica).
- Fig. 22 - G. A. Blouet, par E. Robert, médaillon en marbre, 1854 (musée Carnavalet)
- Fig. 23 - J.-B. Bory de Saint-Vincent, par A. Tardieu, gravure, 1828 (d'après AUDOUIN et *alii* 1828 ; BnF/Gallica)
- Fig. 24 - L. Bouboulina, par A. de Friedel, lithographie, 1827 (The Gennadius Library - The American School of Classical Studies at Athens/Aikaterini Laskaridis Foundation)
- Fig. 25 - Lord Byron en costume albanais, par T. Phillips, huile sur toile, 1813 (National Portrait Gallery, Londres)
- Fig. 26 - A.-M. Chenavard, par J.-B. Danguin, gravure, 1899 (d'après CHARVET 1899, pl. VI ; BnF/Gallica)
- Fig. 27 - Comte de Choiseul-Gouffier, par C. M. F. Dien, gravure, 1822 (d'après CHOISEUL-GOUFFIER 1822, 4<sup>e</sup> de couverture ; BnF/Gallica)
- Fig. 28 - E. Dodwell, par A. Count d'Orsay, mine de plomb, 1828 (Ambassade Britannique d'Athènes)
- Fig. 29 - Lord Elgin, par A. Graff, huile sur toile, vers 1788 (Broomhall House, Écosse)
- Fig. 30 - L. Dupré, *S. Fauvel à son chevalet, l'Acropole à l'arrière-plan*, huile sur toile, 1819 (d'après L. DUPRÉ 1825, pl. XIX)
- Fig. 31 - W. Gell, par C. Varley, dessin à la mine de plomb, 1816 (National Portrait Gallery, Londres)
- Fig. 32 - F. Hölderlin, par F. K. Hiemer, pastel, 1792 (DLA Marbach)
- Fig. 33 - Ibrahim Pacha, par G. Decker, lithographie, 1855 (Albertina, Vienne)
- Fig. 34 - I. Kapodistrias, auteur inconnu, peinture à l'huile, après 1827 (Musée historique national, Athènes)
- Fig. 35 - T. Kolokotronis, par K. Krazeisen, lithographie, 1831 (d'après KRAZEISEN 1831).

Fig. 36 - Louis I<sup>er</sup> de Bavière, prince couronné, par A. Kauffman, huile sur toile, 1807 (Neue Pinakothek, Munich)

Fig. 37 - I. Makriyannis, par K. Krazeisen, lithographie, 1831 (d'après KRAZEISEN 1831)

Fig. 38 - Manto Mavrogenous, par A. Friedel, lithographie, 1827 (Parlement de Grèce, Athènes)

Fig. 39 - K. O. Müller, par W. Ternite, huile sur toile, 1838 (Collection privée)

Fig. 40 - A. Mustoxidi, par M. Bretos, lithographie, 1862 (d'après *Ethnikon Imerologion Bretou*, 2, 1, 1962)

Fig. 41 - N. Lytras, *Le roi Othon avec le décret de création de la Banque Nationale de Grèce*, huile sur toile, 1898 (Ινστιτούτο Ιστορικών Ερευνών Πανδέκτης: Θησαυρός Ελληνικής Ιστορίας & Πολιτισμού - Νεοελληνική Εικονιστική Προσωπογραφία)

Fig. 42 - F.-C.-H.-L. Pouqueville, par H. Lorimier, huile sur toile, 1830 (musée de l'Histoire de France, Aile Nord, salles XIX<sup>e</sup>, salle 12, cour)

Fig. 43 - Buste-hermès d'Homère, tirage en plâtre (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 44 - C. R. Cockerell, *Vue du temple d'Aphaia à Égine durant les fouilles*, gravure, 1860 (d'après COCKERELL 1860, pl. II)

Fig. 45 - C. Motte, *Klephite*, lithographie, 1826 (d'après POUQUEVILLE 1826, page de garde)

Fig. 46 - C. Haller von Hallerstein, *Athènes vue de Patissia*, dessin à la mine de plomb, 1813 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 47 - Entourage du peintre d'Antiphon, fragment de coupe à figures rouges (musée Michaelis/cliché C. Voisin)

Fig. 48 - Peintre d'Édimbourg, fragment d'amphore à col à figures noires (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 49 - E. Dodwell, *Le Bazar d'Athènes*, gravure, 1821 (d'après DODWELL 1821, p. 51)

Fig. 50 - Le promontoire du Sounion (cliché D. Lefèvre-Novaro)

Fig. 51 - C. Haller von Hallerstein, *Le promontoire du Sounion*, dessin à la mine de plomb, 1814 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 52 - Plan des sanctuaires de Poséidon et Athéna au cap Sounion : 1) sanctuaire d'Athéna Sounias ; 2) colline est ; 3) kiosque touristique ; 4) sanctuaire de Poséidon ; 5) forteresse ; 6) *neôria* ; 7) port antique ; 8) route en provenance d'Athènes ; 9) route en direction du Laurion (modifiée d'après DAVARAS 1979, fig. 3)

Fig. 53 - Le temple d'Aphaia à Égine, vue du sud-ouest (cliché C. Lorentz)

Fig. 54 - O. M. von Stackelberg, *Le temple d'Aphaia à Égine* (d'après STACKELBERG 1834, I, pl. 27)

Fig. 55 - Statue du fronton est du temple d'Aphaia à Égine, guerrier gisant dit Laomédon, tirage

en plâtre (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 56 - Le site de l'ancienne ville de Corinthe et l'Acrocorinthe (cliché C. Lorentz)

Fig. 57 - *Pyxis* corinthienne avec couvercle, dernier quart du VII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (musée A. Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 58 - Erlenmeyer Painter, alabastre, 600-575 av. J.-C. (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 59 - C. Haller von Hallerstein, *Vue du site de l'ancienne ville de Corinthe*, dessin à la mine de plomb, 1810 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 60 - La citadelle de Mycènes (cliché J.-C. Poursat)

Fig. 61 - O. M. von Stackelberg, *Vue de la plaine d'Argos depuis le site de Mycènes* (d'après STACKELBERG 1834, I, pl. 19)

Fig. 62 - C. Haller von Hallerstein, *La porte des Lions à Mycènes*, dessin à la mine de plomb, 1810 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 63 - O. M. von Stackelberg, *Vue générale prise au nord du temple de Bassae* (d'après STACKELBERG 1834, I, pl. 36)

Fig. 64 - Plaque de la frise du temple d'Apollon à Bassae, centaumachie, tirage en plâtre (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 65 - O. M. von Stackelberg, *Façade sud du temple de Bassae* (d'après STACKELBERG 1834, I, pl. 37)

Fig. 66 - Barbié du Bocage, *Carte du site d'Olympie*, gravure, 1780 (d'après BARBIÉ DU BO-CAGE 1798-1799, pl. 18)

Fig. 67 - S. Pomardi, *Le couvent sur les ruines du gymnase*, gravure, 1834 (d'après DODWELL 1834, pl. 34 (<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/dodwell1834/0076/image>))

Fig. 68 - H. W. Williams, *Vue de Kastri*, aquarelle, 1824 (National Galleries Scotland, cf. <https://www.nationalgalleries.org/art-and-artists/6479/view-castri-greece-about-1824>)

Fig. 69 - E. Dodwell, *La fontaine de Castalie*, gravure, 1821 (d'après DODWELL 1821, p. 15)

Fig. 70 - C. Haller von Hallerstein, *Les sources du Scamandre*, dessin à la mine de plomb, 1816 (Coll. et fotogr. Bnu de Strasbourg/ cliché J.-P. Rosenkranz)

Fig. 71 - *Depas amphikypellon* (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

Fig. 72 - *Tankard* (musée Michaelis/ cliché C. Voisin)

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

N.B. Les traductions des sources anciennes sont celles de la collection Budé, Les Belles Lettres, sauf indication contraire

ΑΓΓΕΛΙΔΗΣ Α. Ν. 1909, *Η Ελληνική σημαία*, Αθήνα.

AMANDRY P. 1992, « Delphes oublié », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 793-800.

AMAURY DUVAL E.-E. 1885, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris.

AMYX D.A. 1988, *Corinthian Vase-Painting of the Archaic Period*, Berkeley-London-Los Angeles.

AUDOUIN I. et alii 1822-1831, *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, 17 volumes, Paris.

BANKEL H. 1986 (éd.), *Carl Haller von Hallerstein in Griechenland (1810-1817). Architekt, Zeichner, Bauforscher, Catalogue de l'exposition*, Berlin.

BANKEL H. 1993, *Der spätarchaische Tempel der Aphaia*, Berlin.

BARBIE DU BOCAGE J.-D. 1798-1799, *Recueil de cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'ancienne Grèce relatifs au Voyage du jeune Anacharsis, précédé d'une analyse critique des cartes, nouvelle édition*, Paris.

BARBIÉ DU BOCAGE J.-D. 1811, *Précis de géographie ancienne*, Paris.

BARBIER F. 2010, *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul. Les voyages d'un européen des Lumières*, Paris.

BARTHÉLEMY J.-J. 1860-1861 (1<sup>ère</sup> édition : 1788), *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, Paris.

BEAZLEY J. D. 1963, *Attic red-figure vase-painters*, Oxford.

BEEKES R. S. P. 2009, *Etymological Dictionary of Greek*, Leiden-New York.

BENSON J. L. 1964, « The Erlenmeyer Painter », *Antike Kunst* 7, p. 71-81.

BESCHI L. 1969-70, « Disiecta membra del tempio di Poseidon a capo Sounio », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene* 47-48, p. 417-433.

BLAKOLMER F. 2010, « Images and Perceptions of the Lion Gate Relief at Mycenae during the 19<sup>th</sup> century » dans F. BUSCEMI (éd.), *Cogitata tradere posteris. Figurazione dell'architettura antica nell'Ottocento, Atti della Giornata Internazionale di Studio, Catania, 25 novembre 2009*, Roma, p. 49-66.

BLOUET A. et alii 1831-1838, *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponèse [sic], des Cyclades et de l'Attique mesurées, dessinées*, 3 volumes, Paris.

BORY DE SAINT-VINCENT J.-B. G. M. 1823, *'Discours préliminaire' à l'histoire de la Grèce : description des îles Ioniennes*, Paris.

BORY DE SAINT-VINCENT J.-B. G. M. 1836, *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée, dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, I, Paris-Strasbourg.

BOUCHER A. 2014, « Quelques objets emblématiques des fouilles de Troie », dans BOUCHER A. (éd.), *La Grèce des origines entre rêve et archéologie, Catalogue de l'exposition, musée d'Archéologie Nationale, domaine national de Saint-Germain-en-Laye, 5 octobre 2014-19 janvier 2015*, Paris, p. 60-67.

BRØNSTED P. O. 1826, *Voyages dans la Grèce accompagnés de recherches archéologiques et suivis d'un aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours, dédié à S. M. le roi de Danemark*, Paris.

BRONZETTI K. 1842, *Erinnerung an Griechenland aus den Jahren 1832-1835*, Würzburg.

BUSCEMI F. 2008, *L'Atene antica di Sebastiano Ittar. Un architetto di Lord Elgin tra Sicilia, Malta e Grecia*, Palermo.

BUSCEMI F. 2010, « Il cd. Tesoro di Atreo a Micene. Prime indagini e restituzioni inedite », dans F. BUSCEMI (éd.), *Cogitata tradere posteris. Figurazione dell'architettura antica nell'Ottocento, Atti della Giornata Internazionale di Studio, Catania, 25 novembre 2009*, Acireale-Roma, p. 67-86.

BYRON G. G. 1821, *Isles of Greece*, London.

CAVALIER O. 2007 (éd.), *Le voyage en Grèce du comte de Choiseul-Gouffier, Catalogue de l'exposition, musée Calvet, Avignon, 30 juin - 5 novembre 2007*, Le Pontet.

CAYLUS A. C. P. comte de 1752-1767, *Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, 7 volumes, Paris.

CHANDLER R. 1776, *Travels in Greece, or an Account of a Tour made at the Expense of the Society of Dilettanti*, Oxford.

CHARVET E. L. G. 1899, *Lyon artistique. Architectes : notices biographiques et bibliographiques avec une table des édifices et la liste chronologique des noms*, Lyon.

CHATEAUBRIAND F.-R. de 1811, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris (édition de référence : *Œuvres romanesques et voyages*, Pléiade, Gallimard, Paris, 1969).

CHENAUVARD A.-M. 1849, *Voyage en Grèce et dans le Levant fait en 1843-1844*, Lyon.

CHENAUVARD A.-M. 1850, *Lyon antique restauré d'après les recherches et documents de F. M. Artaud ancien directeur du musée et conservateur des monuments antiques de la ville de Lyon*, Lyon.

CHOISEUL-GOUFFIER M.-G. comte de 1823-1825 (1<sup>ère</sup> édition : 1782-1822), *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris.

COCKERELL C. R. 1860, *The Temples of Jupiter Panhellenius at Aegina and of Apollo Epicurius at Bassae near Phigaleia in Arcadia*, London.

COCKERELL S. P. 1903 (éd.), *Travels in Southern Europe and the Levant, 1810-1817. The Journal of C. R. Cockerell*, London.

COLLIGNON M. 1914, « Le consul Jean Giraud et sa relation de l'Attique au XVII<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de l'Institut de France* 39, p. 373-425.

COLOMBO A. 2016, *Dalle « vaghe fantasie » al « patrio zelo ». Letteratura e politica negli ultimi anni di Vincenzo Monti*, Milano.

COOPER F. A. 1992 (éd.), *The Temple of Apollo Bassitas*, Princeton.

COSMOPOULOS M. B. 2016, « Lieux de mémoire mycéniens et la naissance des sanctuaires grecs », *Revue Archéologique* 2, p. 251-278.

COULIÉ A. 2013, *La céramique grecque aux époques géométrique et orientalisante (XI<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)*, Paris.

CURTIUS E. 1843, *Anecdota Delphica*, Berlin.

CURTIUS F. 1903 (éd.), *Ein Lebensbild in Briefen*, Berlin.

DALLÈGRE J. 2002, *Grecs et Ottomans. 1453-1923. De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire ottoman*, Paris.

DAVARAS C. 1979, *Sounion. Guide archéologique*, Αθήνα.

DELORME O. 2013, *La Grèce et les Balkans, du V<sup>e</sup> siècle à nos jours*, I, Paris.

DI BENEDETTO A. 1999, « 'Le rovine d'Atene' : Letteratura filellenica in Italia tra Sette e Ottocento », *Italica* 76, p. 335-354.

DIMITRIOS A. 2013, « Entre doctrine et nécessité : l'œuvre législative de la monarchie absolue en Grèce (1833-1843) », *Études Balkaniques* 19-20, p. 259-281.

DINSMOOR W. B. 1933, « The Temple of Apollo at Bassae », *Metropolitan Museum Studies* IV, 2, p. 204-227.

DODWELL E. 1819, *A Classical and Topographical Tour through Greece, during the Years 1801, 1805 and 1806*, 2 volumes, London.

DODWELL E. 1821, *Views in Greece*, London.

DODWELL E. 1834, *Views and Descriptions of Cyclopean, or Pelasgic Remains, in Greece and Italy*, London.

DOTTO E. 2010, « Lo strumentario tecnico per il rilevamento: le acquisizioni del primo Ottocento », dans F. BUSCEMI (éd.), *Cogitata tradere posteris. Figurazione dell'architettura an-*

*tica nell'Ottocento, Atti della Giornata Internazionale di Studio, Catania, 25 novembre 2009*, Roma, p. 113-134.

DUPRÉ L. 1825, *Voyage à Athènes et à Constantinople, ou collection de portraits, de vues et de costumes grecs et ottomans*, Paris.

ESPAGNE M. & PÉCOUT G. (éd.) 2005, *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle / Philhellenismus und Kulturtransfers in Europa im 19. Jahrhundert / Philhellenist Movements and Cultural Transfers in 19th Century Europe*, numéro thématique de la *Revue Germanique Internationale* 1-2, Paris.

FARNOUX A. 2010, *Homère. Le prince des poètes*, Paris.

FAURIEL C. 1824-1825, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris.

FIEDLER K. G. 1840, *Reise durch alle Theile des Königreiches Griechenland in den Jahren 1834 bis 1837*, Leipzig.

FRÄSSLE K. 1971, *Carl Haller von Hallerstein (1774-1817)*, Freiburg, phil. Diss.

FURTWÄNGLER A. 1906, *Aegina. Das Heiligtum der Aphaia*, München.

GALLO L. 2009, *Lord Elgin and Ancient Greek Architecture. The Elgin Drawings at the British Museum*, Cambridge.

GELL W. 1817, *Itinerary of the Morea being a description of the routes of that peninsula*, London.

GELL W. 1819, *The Itinerary of Greece, containing one hundred routes in Attica, Boeotia, Phocis, Locris and Thessaly*, London.

GELL W. 1823, *Narrative of a journey in the Morea*, London.

GERHARD F. W. E. 1837, « Monuments figurés de la Grèce – Sculpture », *Annali dell'Istituto di corrispondenza archeologica* 9, p. 103-150.

GILLES K. 2002, *Les carnets de Haller von Hallerstein. Voyage en Asie Mineure (1814-1816)*, mémoire de DEA en Sciences de l'Antiquité sous la direction de J.-Y. Marc, Strasbourg.

GOESSLER P. 1937-1938, « Jakob Linckh, ein Philhellene », *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst* 12, p. 137-170.

GRAN-AYMERICH E. 2007, *Les chercheurs de passé 1798-1945. Aux sources de l'archéologie*, Paris.

HAUTUMM W. 1983 (éd.), *Hellas : die Wiederentdeckung des klassischen Griechenland: Reisende und Forscher des 18. und 19. Jahrhunderts erkunden Athen, Delphi, Olympia, Mykene*, Köln.

HELLMANN M.-C. 1992, « Voyageurs et fouilleurs à Delphes », dans *La Redécouverte de Delphes*, Αθήνα-Δελφοί, p. 14-54.

- HELLMANN M.-C. 2006, *L'architecture grecque 2. Architecture religieuse et funéraire*, Paris.
- HERRMANN H. V. 1973, *Olympia. Heiligtum und Wettkampfstätte*, München.
- HÖLDERLIN F. 1797-1799, *Hypérion*, Tübingen.
- KISSAS K. 2013 (éd.), *Ancient Corinthia from Prehistoric Times to the End of Antiquity*, Αθήνα.
- KRAZEISEN K. 1831, *Bildnisse ausgezeichneter Griechen und Philhellenen nebst einigen Ansichten und Trachten*, Munich.
- LATACZ J. 2004, *Troy and Homer. Towards a Solution of an Old Mystery*, Oxford.
- LAVERY J. & FRENCH E. 2003, « Early Accounts of Mycenae », dans S. IAKOVIDIS *et alii*, *Archaeological Atlas of Mycenae*, Αθήνα, p. 1-4.
- LEAKE W. M. 1830, *Travels in the Morea, with a map and plans*, 3 volumes, London.
- LECHEVALIER J. B. 1802, *Voyages de la Troade faits dans les années 1785 et 1786*, Paris.
- LORENTZ C. 2018, « Carl Haller von Hallerstein : une vue panoramique d'Athènes en 1813 », *Revue de la Bnu* 18, p. 82-83.
- ΜΑΖΑΡΑΚΗΣ ΑΙΝΙΑΝ Ι. Κ. 1996, *Η Ιστορία της Ελληνικής Σημαίας. 11η Ετήσια Διάλεξη Ιστορίας-Αρχαιολογίας*, Λευκωσία.
- MAZUREL H. 2012, « 'Nous sommes tous des Grecs'. Le moment philhellène de l'Occident romantique 1821-1830 », *Monde(s)* 1, p. 71-88.
- McKESSON CAMP II J. *et alii* 2013, *In Search of Greece, Catalogue of an Exhibit of Drawings at the British Museum by E. Dodwell and S. Pomardi from the Collection of the Packard Humanities Institute*, Los Altos, California.
- MICHON E. 1912, « Les sculptures d'Égine et de Phigalie. Les projets d'acquisition du musée Napoléon en 1811-1813 », *Revue des Études Grecques* 25, p. 158-208.
- MILLER H. 2013, *Le Colosse de Maroussi*, (trad. de G. Belmont), Paris.
- MORET P. & ZAMBON A. 2016, « Les premiers voyageurs à Messène : de Cyriaque d'Ancône à l'expédition de Morée », *Revue Archéologique*, 1, p. 3-59.
- MUSTI D. & BESCHI L. 1982 (éd.), *Pausania, Guida della Grecia, libro I, l'Attica*, Milano.
- ΟΙΚΟΝΟΜΟΥ, Β. Η. 1985, « Κείμενα πίστεως και ελευθερίας », *Εκκλησία*, Αθήνα.
- PAPANTONOPOULOS D. 1995, *Νάος Επικουρίου Απόλλωνος Βασσών. Μελέτη δομικής αποκαταστάσεως*, Αθήνα.
- PASQUIER A. 2001, « Premières découvertes sur le site d'Olympie », dans A. PASQUIER (éd.), *Olympie. Cycle de huit conférences organisées au musée du Louvre du 18 janvier au 15 mars 1999*, Paris, p. 13-43.
- PAYNE H. 1931, *Necrocorinthia : a Study of Corinthian Art in the Archaic Period*, Oxford.

- PELTRE C. 1997, *Retour en Arcadie : le voyage des artistes français en Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris.
- POLYCHRONOPOULOU O. 2014, « Mycènes : de Pausanias à Schliemann », dans A. BOUCHER (éd.), *La Grèce des origines entre rêve et archéologie, Catalogue de l'exposition, musée de Saint Germain-en-Laye, 5 octobre 2014 - 19 janvier 2015*, Paris, p. 70-73.
- POUQUEVILLE F. C. H. L. 1805, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire othoman* [sic], pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801, 3 tomes, Paris.
- POUQUEVILLE F. C. H. L. 1820-1821, *Voyage dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne... avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces*, 5 volumes, Paris.
- POUQUEVILLE F. C. H. L. 1824, *Histoire de la régénération de la Grèce*, Paris.
- POUQUEVILLE F. C. H. L. 1826-1827, *Voyage de la Grèce*, 6 volumes, Paris.
- POURSAT J.-C., 2014, *L'art égéen 2. Mycènes et le monde mycénien*, Paris.
- REINACH S. 1901, « Le temple d'Aphaia à Égine », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, p. 524-537.
- ROUX G. 1976, *Karl Haller von Hallerstein. Le temple de Bassae*, Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg, Strasbourg.
- SANDER H. 1839, *Erinnerungen eines ehemaligen griechischen Offiziers aus den Jahren 1833-1837*, Darmstadt.
- ΣΑΘΑΣ Κ. Ν. 1869, *Τουρκοκρατούμενη Ελλάδα: ιστορικών δοκίμιον περί των προς αποτίναξιν του Ουωμανικοῦ ἑπανάστασεων του Ελληνικού Ἔθνους (1453-1821)*, Αθήνα.
- SCARDICCHIO A. 2016, « 'Le vostre lettere mi riescono sempre care'. Spigolature del carteggio inedito Mustoxidi-Vieusseux », *Studi e problemi di critica testuale* 2, p. 133-165.
- SCHLIEMANN H. 1878, *Mykenae*, Leipzig.
- SCHMIDT H. 1902, *Heinrich Schliemann's Sammlung trojanischer Altertümer*, Berlin.
- SCHNAPP A. 1993, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris.
- SCHNAPP A. 2012, « Vergessen und Wiederentdeckung Olympias von den Anfängen bis zur Expédition de Morée », dans W.-D. HEILMEYER et alii, *Mythos Olympia. Kult und Spiele, Ausstellung Martin Gropius Bau, 31. August 2012 – 7. Januar 2013*, München, p. 158-165.
- SCHÖNWALDER K. 1838, *Erinnerungen an Griechenland*, Brzeg.
- SCHWANDNER E.-L. 1985, *Der ältere Porostempel der Aphaia auf Aegina*, Berlin.
- SCHWEITZER J. 2020, *Du voyage à l'exploration : les premières années du voyage de Carl*

Haller von Hallerstein en Grèce 1810-1813, Thèse de doctorat, École nationale des chartes, soutenue à Paris le 27 janvier 2020.

SEFERIS G. 1987, *Essais. Hellénisme et création*, Paris.

SKARTSIS L. S. 2017, *Origin and Evolution of the Greek Flag*, Αθήνα.

SPON J. & WHELER G. 1678, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant fait aux années 1675 et 1676*, Lyon.

STACKELBERG N. von 1882, *Otto Magnus von Stackelberg. Schilderung seines Lebens und seiner Reisen in Italien und Griechenland. Nach Briefen und Tagebüchern. Mit einer Vorrede von Kuno Fischer*, Heidelberg.

STACKELBERG O. M. baron von 1826, *Der Apollotempel zu Bassae in Arcadien und die daselbst ausgegrabenen Bildwerke*, Roma.

STACKELBERG O. M. baron von 1831-1832, *Trachten und Gebräuche der Neugriechen*, Berlin.

STACKELBERG O. M. baron von 1834, *La Grèce. Vues pittoresques et topographiques*, 2 vol., Paris.

STEINHART M. & WIRBELAUER E. 2002, *Aus der Heimat des Odysseus. Reisende, Grabungen und Funde auf Ithaka und Kephallenia bis zum ausgehenden 19. Jahrhundert*, Mainz.

STOLL H. 1979 (éd.), *Entdeckungen in Hellas. Reisen deutscher Archäologen in Griechenland, Kleinasien und Sizilien*, Berlin.

STUART J. & REVETT N. 1762-1816, *The Antiquities of Athens Measured and Delineated*, 3 volumes, London.

THIERSCH F. W. 1840, *Über die Topographie von Delphi*, München.

ULRICHS H. N. 1840, *Reisen und Forschungen in Griechenland (Band 1): Reise über Delphi durch Phocis und Boeotien bis Theben*, Bremen.

WILLIAMS H. W. 1820, *Travels in Italy, Greece and the Ionian Islands*, Edinburgh.

WIRBELAUER E. 2010, « Ce qu'il reste d'un long voyage. Carl Haller von Hallerstein en Grèce 1810-1817 », dans D. DINET & J.-N. GRANDHOMME, I. LABOULAIS (éd.), *Les formes du voyage. Approches interdisciplinaires. Actes du colloque pluridisciplinaire organisé par l'AIUE à Strasbourg les 22 et 23 novembre 2007*, Strasbourg, p. 93-104.

YON M. 1981 (éd.), *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique du Proche Orient ancien*, Lyon.

ZAMBON A. 2014, *Aux origines de l'archéologie en Grèce. Fauvel et sa méthode*, Paris.

ZANOU K. 2005, « Andrea Mustoxidi : nostalgie, poésie populaire et philhellénisme », dans M. ESPAGNE & G. PÉCOUT (éd.), *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle / Philhellenismus und Kulturtransfers in Europa im 19. Jahrhundert / Philhellenist Movements and Cultural Transfers in 19th Century Europe*, numéro thématique de la *Revue Germanique Internationale* 1-2, p. 143-154.

ZIMMER J. 2004, « Die Ägineten in Berlin », *Jahrbuch der Berliner Museen* N.F. 46, p. 7-104.

### **Webgraphie**

<https://artcollection.culture.gov.uk/artwork/3062/>

<https://Gallica.Bnf.fr>

<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/dodwell1834/0076/image>

<https://www.nationalgalleries.org/art-and-artists/6479/view-castri-greece-about-1824>

<http://www.sothebys.com/en/auctions/ecatalogue/2014/tableaux-anciens-19-siecle-pf1409/lot.72.html>

<http://www.von-stackelberg.de>

**DLN**

# INDEX

## A

- Aarhus 50  
Abel (von), Karl 92  
Acarmanie 94  
Achéens 129, 130-131  
Achille 94, 152  
Acre 81  
Acrisios 129  
Addison, Charles 147  
*Agamemnon* (navire) 68-69  
Agamemnon (roi de Mycènes) 128  
Agen 66  
Agnese, Battista 142  
Agrileza 115  
Aix-la-Chapelle 73  
Ajax 152  
Albanie 50, 52, 70  
Alcmène 129  
Alexandre I<sup>er</sup> 82  
Alexandre le Grand 64  
Alexandrie 81  
Alexandrie de Troade 152  
Algérie 67  
Ali Pacha 70, 86, 94  
Allason, Thomas 142  
Allemagne 13, 58, 90, 142-143, 153  
Alphée 141, 142  
Amaury Duval, Eugène-Emmanuel 75  
Ambélaki 58, 103  
Amélie d'Oldenbourg 92-93  
Amérique 42  
Ampelouzos 54  
Amphion 33  
Amphissa 145, 147  
Amyx, Darrel Arlynn 123  
Anacharsis 64  
Anacréon 91  
Anatolie 77, 81  
Andrinople (traité d') 21, 26  
Andritzena 60  
Andronikos. *Voir* Tour des Vents  
Angleterre 13, 26, 39, 45, 52, 60, 66, 70, 74, 78, 86, 89  
Annonciation 27  
Antidalo. *Voir* Olympie  
Antigone le Borgne 152  
Apollon 151  
Arabie 80  
Arago, François 67  
Araxe 64  
Arcadie 32, 34, 50, 62, 103, 136  
archéologie grecque 10, 12-13, 21, 26, 58, 71, 90, 99, 121, 153, 159  
archéologue 13, 39, 45, 50, 52, 62, 71, 73, 74, 89, 98, 101, 104, 107, 123, 127, 135, 143, 148-149, 153, 157, 158, 160-161  
architectes 12, 27, 46, 50, 52, 56, 58, 65, 66, 71, 72, 75, 84-85, 101, 103, 112, 115, 120, 126, 134, 136, 139, 142-143, 146, 148-149, 152, 159  
Argolide 60  
Argonautes 152  
Argos 32, 68, 87, 129, 130, 134, 160  
Ariane 36  
Armansperg (von), Josef Ludwig 92  
armatoles 30  
Arta 26  
Artaud, François 71  
Artémis 118, 130  
*arvanitiko*. *Voir* danses grecques  
Asie Mineure 12, 23, 62, 72, 151  
Athéna 76, 129  
Athéna Sounias. *Voir* Sounion  
Athènes 12, 13, 20-21, 23, 27, 31, 34, 45-46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 68-69, 70-71, 74, 75, 76, 77-79, 84-87, 92, 100, 105-106, 108, 110-114, 116, 119-120, 126, 137, 139, 149, 152, 160, 167, 175  
Acropole 20-21, 66, 76-77, 85-87, 100, 105-107, 112  
Érechthéion 76, 86, 105  
frise des Panathénées. *Voir* Parthénon  
Parthénon 12, 20, 50, 52, 70, 74, 76, 86, 105, 115, 139  
Propylées 76, 105, 108  
temple d'Athéna Nikè 86, 105  
agora grecque 107  
agora romaine 106  
American School at Athens 127, 139, 160  
Athéna Erganè. *Voir* temple d'Héphaïstos  
Bibliothèque d'Hadrien 106  
British School at Athens 160  
Caryatides. *Voir* Érechthéion  
colline des Muses 86, 107  
couvent des Capucins 107, 110  
École française 40, 144, 150, 160  
Haghios Georgios 58  
Kolonos Agoraios 106  
Lycabette 105  
marché 111, 112  
Ministères de la Défense et de la Marine 31  
monument chorégique de Lysistrate 107  
monument funéraire de Philopappos 107  
musée d'Histoire nationale 87  
Odéon d'Hérode Atticus 107  
Olympieion 107  
palais royal. *Voir* parlement  
Parlement 21, 27, 29  
Pnyx 107  
Rhizokastro 107  
Scuola Archeologica Italiana di Atene 160  
Société Archéologique 127, 139, 160  
Syntagma (place) 27  
temple d'Héphaïstos 58, 92, 106

Thésée (temple de) 36  
 Tour des Vents 106, 112  
 Université 90, 149  
 Atrides 129, 130-131  
 Attique 17, 66-67, 74, 86, 113-116, 119, 123, 163  
   Aigaleion 105  
   mont Hymette 105  
 Autenrieth 80  
 Autriche 81, 92  
 Avars 141

**B**

Bade-Wurtemberg 60  
 Bâle 125  
 Balzac, (de) Honoré 85  
 Bamberg 93  
 banquier 79, 82  
 Barbié du Bocage, Jean-Denis 64, 94, 141  
 Barthélemy, Jean-Jacques 39, 64, 72  
 Bartoli, Pietro 71  
 Bassae 136, 137  
   Apollon Épikourios (temple d') 12, 20, 34, 46, 50, 52,  
     56-58, 60, 62, 66, 103, 136-139, 169.  
   frise 137-139  
   métopes 139  
 Batia 151  
 Baud-Bovy, Samuel 37  
 Baveno 39  
 Beazley, John 108  
 Benson, Jack Leonard 125  
 Belgrade 20, 23  
 Béotie 54, 74, 123  
 Berlin 66, 89, 143, 153  
   Académie royale 78, 89  
   Bauakademie 58  
 Blegen, Carl 157-158  
 Blouet, Guillaume Abel 65-66, 75, 143  
 Bocher, Joachim 103, 136  
 Böckh, August 89  
 Boitel 71  
 Bonaparte. *Voir* Napoléon Bonaparte  
 Boni, Giacomo 160  
 Bonn 107, 149  
 Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste 33, 36-37, 66, 67  
 Botzaris, Marco 36-37  
 Bouboulina, Laskarina 68  
 Bouboulis, Dimitris 68  
 Bouboulis, Yannis 68  
 Bourgault-Ducoudray, Louis-Albert 37  
 Bourna Bachi 152, 153  
 brigands 12, 23, 30, 34, 82-83, 103, 159  
 Britomartis 118, 121  
 Brønsted, Peter Oluf 12, 50, 77, 138-140  
 Bronzetti, Karl 147  
 Bruxelles  
   comité philhellénique 39

Buchon, Alexandre 43  
 Burgess, Richard 147  
 Byron, Georges Gordon 12, 20, 25, 39, 40, 45, 50, 54,  
   69-70, 74, 91, 110, 114, 137, 147, 161  
 Byron, John 69

## C

Cadmos 37  
 Calabre 33  
 Calédonie. *Voir* Écosse  
 Cambridge 70, 78  
   Trinity College 70  
 Campo Formio (traité de) 24  
 cap Colonne. *Voir* Sounion  
 Capitulations 103  
 Carbonari 70  
 Caritena 60  
 Caroline de Brunswick 78  
 Cassas, Louis François 152  
 Catane 126  
 Catherine II de Russie 25, 68, 73  
 Caylus, comte de 98, 152  
 Cent-Jours 66  
 Céphalonie 70  
 céramiques 13, 107, 120, 159  
   à figures noires 123  
   alabastres 123, 125  
   aryballes 123-124  
   assiettes 157  
   corinthiennes 125  
   *depas amphikypellon* 153, 157  
   *pyxides* 123-124  
   *tankard* 157  
   vases miniatures 157  
 Céto 151  
 Champollion, Jean-François 74  
 Chandler, Richard 66, 120, 142, 149  
 chants grecs 33-34, 36-37, 43-44, 91  
 Chateaubriand, (de) François-René 32, 39, 42, 70, 77,  
   101, 103, 108  
 Chelli (docteur) 110  
 Chenavard, Antoine-Marie 71  
*Chengi*. *Voir* danses grecques  
 Chéronée 126  
 Chios  
   soulèvement d'avril 1822 20, 25, 42  
 Choiseul-Gouffier, comte de 39, 72-73, 76-77, 98, 104,  
   142, 151, 152  
 Chrétiens 106  
 Church 39, 84  
 Cilicie 81  
 Cladéos 141-142  
 Clermont-en-Beauvais 76  
 Clytemnestre 130, 131  
 Cnossos 160  
 Cochrane Thomas 39

Cockerell, Charles Robert 12, 20, 45-46, 50, 52-54, 56, 60, 62, 77, 99, 110, 120-121, 137-140, 142  
 Cockerell, Samuel Pepys 52  
*Colonia Laus Julia Corinthiensis. Voir* Corinthe  
 conditions de vie. *Voir* Vie quotidienne  
 Congrès de Vienne 38  
 Constantin le Grand 30, 89  
 Constantinople 23, 25, 39, 46, 52, 54, 58, 68, 70, 73-77, 81, 85, 93-94, 103, 113-114, 137, 152  
   Ambassade de France 77  
   traité 21, 26, 160  
 constitution  
   de la monarchie grecque 27, 87, 92  
   de la République des Sept-Îles-Unies 24, 82  
   de la République grecque 23, 25, 27, 82  
 consul (diplomate) 13, 46, 50, 77, 94, 103, 110, 113  
 consul (magistrat romain) 126  
 Convention 24  
 Copenhague 139  
   université 50  
 Corcyre. *Voir* Corfou  
 Corfou 31, 82, 90, 91, 126, 142  
   Académie ionienne 91, 94  
   cercle de Corfou 31  
 Corinthe 32, 74, 77, 122, 126-127  
   Acrocorinthe 123, 126-127  
   agora 123, 126-127  
   amphithéâtre 127  
   Asklépieion 127  
   Cenchrai 126  
   fortifications 127  
   golfe 18, 123, 126-127  
   isthme 123  
   *kérameikos* 123, 127  
   Léchaion 126  
   nécropoles 127  
   Penteskouphi 123  
   temple d'Apollon 123, 126-127  
   théâtre 127  
 Cornille, Henri 147  
 Coron 101  
*Corpus Inscriptionum Graecarum* 89  
 costume albanais 69  
 costume grec 33, 92, 98, 112  
 Crète 23, 43, 54, 80-81, 118, 134, 158, 160  
   Messara 54  
 Creuzer, Georg Friedrich 90  
 Crimée 68  
 Curtius, Ernst 90  
*Cybèle* (frégate) 67  
 Cyclades 23, 46, 54, 66-67, 72, 74, 115-116  
 Cypsélides 123  
 Cyriaque d'Ancone 98, 145, 149  
 Cyrus 64

## D

daguerréotype 12, 13, 159  
 d'Alembert, Jean le Rond 72  
 Danaé 129  
 Danemark 45, 50, 93  
   Jutland 50  
 danses grecques 33-34, 36-37  
 Dardanelles 158  
 Dardanos 151  
 David d'Angers 94  
 David, Jacques-Louis 74  
 Delacroix, Eugène 24, 41-42, 70  
 Delavigne, Casimir 42, 94  
 Delespine, Jean 65  
 Délos 76, 160  
 Delphes 74, 90, 142, 144-150, 160  
   Castalie 144-148, 150  
   église Saint-Élie 145-146  
   gymnase 144-145  
   hémicycle argien 145  
   hippodrome 147  
   hypogée de la nécropole orientale 146  
   *manteion* 147  
   Marmaria 147, 149  
   mur polygonal 149  
   Pythie 147  
   sarcophage de Méléagre 147, 149  
   stade 146  
   temple d'Apollon 145, 147, 149  
 Derbyshire 78  
 Dervenakia 88  
 derviches 106, 112  
 dessin 13, 46, 52, 57-60, 62, 71, 74, 76, 78, 86, 98-99, 101, 103, 106-107, 114, 126, 134, 138-140, 145-146, 148, 152, 159  
   École gratuite 65  
 devise grecque 29-30  
 Dictynna 118  
 Dinsmoor, William Bell 139  
 diplomates 12, 64, 72, 76, 82, 103  
 disdar 75  
 doctrine de Metternich 82  
 Dodwel, Edward 73-74, 76, 78, 106, 111-112, 114, 120, 123, 134-135, 142, 150  
 Doride 86  
 Dörpfeld, Wilhelm 127, 157  
 Douglas, Frederick Sylvester North 45, 54  
 Douglas, Sylvester 54  
 drapeau grec 12, 28-29, 31  
 Dresde 62, 75  
 Dublin 73  
 Dubois, Léon Jean Joseph 74-75, 143  
 duc de Choiseul 72

## E

Éaque 120  
Échelles du Levant 113  
Écosse 33, 75  
    Fife 75  
    monument national 52  
EDES 69  
Édimbourg 54  
Égine  
    Aphaia (temple d') 12, 20, 45-46, 54, 58, 66, 89, 99,  
        118, 121, 137, 167  
    Ajax fils de Télamon 120  
    Héraclès 120  
    Laomédon 120-121  
    statue d'Achille 120  
    statue d'Athéna 120  
    sanctuaire d'Aphrodite 119  
    temple d'Apollon 119  
Égisthe 131  
Égypte 21, 25, 52, 80, 81  
    campagne 77, 93  
    Expédition 143  
    pyramides 52  
    vice-roi. *Voir* Méhémet Ali  
Élaion 136  
Électre 131  
Éleusis 60, 105  
Elgin, lord Thomas Bruce 20, 50, 70, 74-77, 85-86, 99,  
    105, 126  
*Éliaka* 142  
Élis 141  
Empire britannique 54  
Empire byzantin 23, 30  
Empire hittite 158  
Empire ottoman 10, 12, 20, 23-26, 44, 60, 62, 73, 81,  
    91, 93, 103, 142, 159, 160  
    principautés danubiennes 20, 23, 25  
    Moldavie 25, 27, 82  
    Jassy 27  
    Valachie 25, 82  
Empire perse 44  
Empire russe 72  
Épaminondas 75  
*Epanastasis* 43  
Éphèse 54  
Épidaure  
    Assemblée nationale 12, 20, 25, 28, 31  
Épire 23, 93, 94, 164  
    Souli 23  
Erlenmeyer Painter 125  
érudits 12, 23, 71, 78, 98, 138, 145, 161  
Eschyle 44, 130-131  
Espagne 54, 70  
Estonie 62  
États-Unis 66  
Eubée 116

Euboulos 118  
Europe 38-39, 42-43, 45-46, 50, 62, 69, 70, 81-82, 88,  
    91, 153, 159  
Eurotas 32  
Eurydice 151  
Eusèbe de Césarée 30  
Eynard, Jean-Gabriel 39

## F

Fabvier, Charles-Nicolas 39  
Fauriel, Claude 43, 91  
Fauvel, Louis-François-Sébastien 46, 58, 60, 62, 72, 76-  
    77, 99, 100, 103, 108, 136-138, 142, 147  
Fiechter, Ernst Robert 120  
Fiedler, Karl Gustav 147-148  
fièvres 12, 58, 103  
figurines plates 157  
Florence 52  
Fontainebleau (château) 66  
Foster, John 12, 20, 45, 54, 56-57, 60, 120, 137  
Foucart, Paul 150  
Fouché, Joseph 66  
Foucherot, Jacques 76-77  
fours à chaux 13, 84, 120, 159  
France 23-26, 32, 37, 39, 43, 46, 62, 64, 66-68, 72-73,  
    77, 81, 89, 90, 92, 94, 108, 110, 113, 142, 143  
    Aquitaine 37  
    Haute-Marne 72  
Francfort 79  
Frédéric Guillaume IV 48  
Freud, Sigmund 43  
Frueing 50  
Furtwängler, Adolf 85, 120

## G

*gáida* (cornemuse grecque) 33  
Gailas, Leonidas 87  
Gail, Jean-Baptiste 64  
Galatis, Nikolaos 30  
Gargaliano 37  
Gärtner, (von) Friedrich 85  
Gaspari, Louis 110  
Gauthier, Théophile 85  
Gaza 81  
Gell, William 46, 74, 78, 101, 134, 136, 142, 146  
Genève 82  
    comité philhellénique 39  
Geoffroy de Saint-Hilaire, Étienne 67  
géographe 64, 94  
George III 75  
Georges I<sup>er</sup> 31, 93  
*géranos* (danse de la grue). *Voir* Thésée  
Gerhard, Eduard 48, 149  
Germanos, métropolitain de Patras 12, 27, 83  
Gilly (père et fils) 58  
Ginouvier, Jean-François 88

Giraud, Jean 113  
golfe Saronique 17, 105, 119, 123, 126  
Gordon de Gight, Catherine 69  
Gortyne 54  
Gosse, Louis-André 39  
Gothic Revival 52  
Göttingen 89, 149  
  Université 62, 89, 149  
Gouffier, (de) Adélaïde Marie Louise) 72  
Grande Syrie 54, 81  
Grand Tour 45, 52, 54, 56, 58, 70, 146  
Grèce centrale 13, 123, 147  
Greek Revival 52, 56  
Grivas, Thodorakis 69  
Gropius, Georg Christian 12, 46, 58, 99, 100, 120, 137, 138  
Gros, Antoine-Jean 74  
guerre civile 20, 25, 69, 82, 84  
  parti des militaires 25, 83  
  parti des « politiques » 25  
guerre d'Achaïe 126  
guerre d'indépendance de la Grèce 10, 25, 30-31, 39, 44, 77, 80-81, 83, 86, 88, 112, 147  
guerre du Péloponnèse 116  
Guilford (duc de) 46, 54  
Guillaume de Danemark. *Voir* Georges I<sup>er</sup>  
Guiraud, Alexandre 42

## H

hache polie 157  
Haghia Lavra (monastère) 12, 27  
Halicarnasse 64  
Haller von Hallerstein, Carl 12, 20, 45-46, 48, 50, 52, 56, 58-60, 62, 77-78, 99, 101, 103-107, 114-116, 120, 126-127, 134, 137-140, 142, 147, 152, 153  
Hamilton, William 75, 85  
Hanovre 90  
Hase, Karl Benedikt 43, 50  
Haxthausen, (von) Werner 43  
Hayez, Francesco  
Haygarth, William 114  
Hegel, Georg Willhelm Friedrich 79  
Heideck, (von) Carl Wilhelm 92  
Hélène 130  
Hellespont 64  
Héra 151  
Héraclès 139, 152  
Herculanum 12, 98  
Hermès 108  
Hérodote 44, 91, 97, 98, 116, 145  
Hésione 151  
Highlands 33, 36  
Hiltspoltstein (château) 58  
Hippodamie 129  
Hissarlik 134, 152-153, 158  
historien 39, 64, 87, 91

historien de l'art 62, 149  
Hobhouse, baron Broughton 70  
Hölderlin, Friedrich  
  *Hypérion* (roman) 12, 45, 73, 79, 80  
Hollande 89  
Homère 97, 120, 131, 151-153  
Homs 81  
Hope, Thomas 134  
Hopton 78  
Hôtel Hellénophone. *Voir* Paris, Xenodochio  
Hugo, Victor 42, 70  
Humboldt (Caroline von) 85  
Humboldt, (von) Alexander 66  
Huyot, Jean-Nicolas 66  
Hydra 26, 68  
hymne national grec 31

## I

Ibrahim Pacha 21, 25-26, 40, 80, 84  
Iéna 79  
  université 43  
Iktinos 139  
île de la Réunion 66  
île d'Elbe 54  
île Maurice 66  
îles Ioniennes 23-24, 46, 50  
  Leucade 23  
*Iliade* 91, 128, 131, 151-152, 158  
Ilissos 107  
Ilos 151  
indépendance de la Grèce 10, 12, 20-21, 25-26, 29, 39, 40, 42, 54, 70, 79, 80-84, 88, 92, 110, 112, 159-160  
ingénieur 76, 152  
Ingres, Jean-Auguste-Dominique 52-53, 55, 60-61  
Islam 80  
Isocrate 91  
Istanbul. *Voir* Constantinople  
Isthme 126  
  Palémon 126  
Italie 23, 43, 50, 52, 54, 62, 71, 74, 77-78, 85, 90  
  Lombardie-Vénétie 91  
  Piémont 91  
  Toscane 91  
Ithaque 54, 58, 78  
Ittar, Sebastiano 75, 99, 107, 126, 134

## J

Janina 50, 94  
janissaire 101  
Jecker, François-Antoine 65  
jour du « Non » 31  
Jules César 126  
Jussieu, Antoine-Laurent 67

## K

Kalamata 60  
Kallergis, Dimitrios 87  
Kanaris, Konstantinos 31  
Kapodistrias, Ioannis 21, 24, 27, 75, 82, 84, 87-89, 91, 143, 147-148  
Karystos 88  
Kastri. *Voir* Delphes  
Kauffer, Franz 152  
Kavala 80  
Kavvadias, Panagiotis 139  
Kéos  
  sanctuaire d'Apollon à Karthaia 50  
Kériyanni, Léla 69  
Kestner, August 48  
Klenze, (von) Léo 42, 58, 85, 112  
klephtes. *Voir* brigands  
Koës, Frederikke 50  
Koës, Georg 50, 58, 60, 62, 103  
Kolettis, Ioannis 87-88, 92  
Kolokotronis, Théodoros 20, 25, 30, 68, 83, 84  
Konya 81  
Koraïs, Adamantios 23, 43  
Korfmann, Manfred 157  
Kotilion 136  
*kouroi* 115

## L

labyrinthe 33, 36, 54  
Laconie 60  
La Guilletière, (Georges Guillet de Saint-George) 71  
La Haye  
  comité philhellénique 39  
La liberté ou la mort (Ελευθερία ή θάνατος). *Voir* devise grecque  
Lamartine, (de) Alphonse 42  
Laomédon 151  
Lauffen 79  
Laurent, Edmond 147  
Leake, William Martin 120, 142, 147  
Lechevalier, Jean-Baptiste 152  
Legh, Thomas 137  
Leipzig  
  université 43, 107  
Leopardi, Giacomo 90  
Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha 92  
Lépante 70  
Lesbos 64  
Letronne, Jean Antoine 89  
ligue de Corinthe 126  
Linckh, Jacob 12, 20, 45, 50, 56, 58, 60,-62, 77, 120, 137, 175  
Linus 32  
Lisbonne 75  
Livadia 86, 88, 145

Liverpool 56  
  Corporation 56  
  Newington 56  
Locke, John 23  
Londres 50, 52, 54, 69, 74, 139  
  Académie royale des beaux-arts 52  
  Berford Square 54  
  British Museum 54, 56, 58, 62, 76, 78, 138, 139  
  Cathédrale Saint-Paul 52  
  Comité philhellénique 39, 70  
  conférence 21, 26, 92  
  Dulwich School 69  
  Harrow 69  
  Lincoln's Inn 54  
  Parlement 54  
  Chambre des Lords 70  
  Royal Academy 52  
  Society of Antiquaries 78  
  Sunbury School 54  
  traité 39, 40  
  Westminster School 54  
Louis I<sup>er</sup> de Bavière 62, 84, 92, 120  
Louis-Philippe 67  
Louis XIV 71, 113  
Louis XV 72  
Louis XVIII 66  
Louriottis, Andreas 70  
Lucius Mummius 126  
Luitpold de Wittelsbach 92  
Lumières 20, 23, 25, 39, 79, 83, 88, 159  
Lunzi, (de) Nicoló 50  
Lusieri, Giovanni Battista 75-77, 85-86, 126  
Lycosoura 60  
Lyon 71-72  
  théâtre 71  
lyre 33, 34

## M

Macédoine 23, 31, 80, 126  
Macquet, Amable 65  
Macri, Mina (dit Madame) 45, 110  
Madame de Staël 54  
Maison 26, 40, 67, 143  
Makriyannis, Yannis 86-87, 160  
Malte 52, 54, 70, 120  
Mantzaros, Nikolaos 31  
Marie-Gabriel Florent de Choiseul, seigneur d'Aillecourt 72  
Marseille  
  comité philhellénique 39  
  massacre des Souliotes 94  
Maurer, (von) Georg Ludwig 92  
Mavrogenous, Manto 88-89  
Mavrokordatos, Alexandros 70  
Mavromati 60  
Mavromichalis, Pétros 82-83

Maximilien de Bavière 84, 148  
 Maximilien II Joseph 84  
 médecin 23, 39, 80, 82, 93  
 Mégalopolis 60  
 Mégapenthès 129  
 Mégare 32, 60, 77  
 Méhémet Ali 25, 80-81  
 Mélos (Milo)  
   théâtre 58  
   Vénus 20  
 Ménades 32  
 Ménélas 130-131  
 mer Caspienne 64  
 mer Égée 25-26, 30, 40, 52, 72, 98, 115, 137, 158  
 Merlier, Melpo 37  
 mer Méditerranée 56, 68, 73, 78, 119, 123  
 mer Noire 25, 64, 158  
 Messène 60, 66, 75  
 Messine 74  
 méthodes archéologiques 13, 46, 58, 62, 86, 97-100,  
   159, 160  
 Metzger, Eduard 148  
 Meuvy 72  
 Meyer, Johann Jakob 39  
 Miaoulis, Andreas 30-31  
 Michaelis, Adolf 107-108  
 Milan 52, 91  
 Milbanke, Anne Isabella 70  
 Minerve 45, 62, 70, 108, 113  
 Minos 118  
 Minotaure 33  
 Mirabella, Vincenzo 71  
 Mirabell (château) 92  
 Missolonghi 20-21, 25, 31, 39, 40-42, 70, 81, 88, 91  
 Modon (Méthone) 81, 101  
 monarchie  
   de Bavière 147  
   de Juillet 40  
   en Grèce 21, 27, 92-93  
 Montagu, Mary 152  
 Montès, Lola 84  
 Montesquieu 23  
 Montfaucon, (de) Bernard 142  
 Monti, Vincenzo 91  
 mont Oros 119  
 monts Sabins 74  
 Morée 23-25, 32, 67, 75, 78, 93-94  
   Expédition 21, 26, 40, 65, 67, 81, 143  
 Morosini, Francesco 105, 108  
 moulage 10, 13, 77, 100, 120, 159  
 Moyen-Orient 80  
 muezzin 34  
 Müller, Karl Ottfried 89, 90, 149  
 Müller, Robert 147  
 Munich 84, 85, 93  
   comité philhellénique 39  
   église des Théatins 93  
   Glyptothèque 58, 62, 74, 85, 120  
   musique grecque 32-34, 36-37  
   Mustoxidi, Andrea 43-44, 90-91  
   Mycènes 10, 98, 126, 128-131, 134, 160  
     cercle A 134  
     colline de la Panaghia 134  
     murs cyclopéens 131, 134  
     porte des Lions 130, 134  
     Trésor d'Atrée 134  
   Mykonos 88  
   Myrtilos 129

**N**

Naples 33, 52, 78, 85  
 Napoléon Bonaparte 20, 23-24, 54, 65-66, 73-74, 76,  
   82, 85, 91  
 naufrages 12, 101  
 Nauplie 21, 26-27, 69, 82, 88-89, 92  
   blocus 68  
   Saint-Spyridon 83  
 Navarin 67, 93, 103  
   bataille de 21, 26, 81  
 Neckar 79, 80  
 Neeft, Cornelis Willem 125  
 Némée  
   temple de Zeus 66  
 Nézip 81  
 Nice 84  
 Nicéphore II Phokas 30  
 Nointel, marquis de 113  
 Normann-Ehrenfels, (von) Karl 39  
 North, Catherine Anne, 54  
 North, Frederick 46  
 Nottingham 70  
   Newstead Abbey 69  
 Nugent, George 147  
 Nuremberg 58, 139

**O**

Odessa 20, 25, 30, 39  
*Odyssée* 94, 128-129, 131, 152  
 Oesterly, Carl 90  
 Oldenbourg, (d')Paul-Frédéric Auguste 92  
 Olympie 32, 52, 60, 75, 77, 141-143, 149, 160  
   sanctuaire de Zeus 21, 52, 66  
 Oreste 131  
 Orlov (frères) 25, 68, 80, 83  
 Orphée 71  
 Othon de Bavière 21, 27, 31, 40, 83-85, 87, 92-93, 112,  
   147-149  
 Oxford  
   Christ Church College 54

## P

- Pacha 93, 101  
capitan 20  
Pacini, Giovanni 42  
Padoue 82  
Palestine 81  
Panofka, Theodor Sigismund 48  
Pâques 36, 79  
Parga 91, 94  
Paris 23, 27, 31, 39, 42, 44, 50, 64, 66, 72, 74, 76-77, 81, 91  
Académie des beaux-arts 40  
Académie des inscriptions et des belles lettres 72, 77, 94  
Académie des Sciences 159  
Académie française 72  
Académie royale de peinture et sculpture 76  
arc de Triomphe 66  
Cabinet des médailles 64  
cimetière du Montparnasse 94  
collège d'Harcourt 72  
Comité grec philanthropique 42  
Conseil général des bâtiments civils 66  
Faculté des Lettres de l'académie 64  
faubourg Saint-Germain 67  
Institut de France 66, 75, 78  
Institut national des sciences et des arts 73  
Louvre 73, 75, 143  
musée Charles X. *Voir* Louvre  
Muséum d'histoire naturelle 67  
Sorbonne 75  
Thermes de Cluny 65  
Xenodochio 39, 73  
Pâris 152  
Parnasse 147  
Paros 88-89  
marbre 115, 120  
Panaghia Ekatontapyliani 89  
Passy 65  
Patissia 105-106  
Patmos 34, 80  
Patras 12, 33, 83, 94, 101  
consulat de France 94  
golfe de 20, 25, 81  
patrimoine 86, 94, 160  
mondial de l'Unesco 13  
Patrocle 152  
Pausanias 39, 65, 98, 113, 115-116, 118, 121, 129, 131, 136, 142, 145, 148  
Payne, Humphrey 123  
peintre 42, 50, 52, 60, 73-74, 76, 84-87, 94, 103, 106, 107, 142, 147-148  
Peintre d'Antiphon 108  
Peintre d'Édimbourg 108  
Pélée 152  
Pelion 88  
Péloponnèse 12, 13, 18, 20-21, 23, 25-26, 40, 54, 60, 65-67, 72, 74-75, 77, 80-84, 88, 93, 101, 116, 122-123, 126-127, 136, 149  
Magne 23, 25  
Messénie 36, 81, 83  
Pélops 129  
Pénélope 129  
Pergame 151  
Périclès 105  
Pernicka, Ernst 157  
Pernot, Hubert 37  
Persée 129, 131  
Perses 44  
Phaistos 160  
Phanar 137  
Phanariotes 25  
Pharsale 87  
Phéaios, Rigas 20, 23  
Phidias 141  
Phigalie. *Voir* Bassae  
Philadelphie  
comité philhellénique 39  
philhellénisme 10, 12, 38-40, 42-44, 46, 50, 56, 82, 91, 94, 159  
Philiki Hétairia 20, 25, 30, 39, 82-83, 87, 88  
Philippe de Macédoine 126  
philologue 43, 50, 62, 91, 148, 151  
Philomousoi 48  
Philomousos Hétairia 82  
Phocide 54, 74  
photographie 13, 159  
Phthiotide 88  
Pindare 80, 151  
Pinde (chaîne du) 54  
Agrapha 23  
Pintonis, Laskarina. *Voir* Bouboulina, Laskarina  
Pintonis, Stavorinos 68  
pirates 12, 88, 103, 114  
Pirée 108, 110  
Pisa 141  
pittoresque 36, 98  
Platon 79  
Pomardi, Simone 74, 114, 144, 146  
Pompéi 12, 52, 98  
Poniatowski, Stanislav 60  
Portugal 70  
Poséidon 151  
Pouqueville, François 27, 93-94, 103, 112, 136, 142  
Pouqueville, Hugues 94  
Powers, Hiram 38  
première guerre russo-turque 68  
Premier Empire 39, 74-75  
président de la République grecque 21, 31, 147  
Priam 65, 151-152  
trésor 153  
prince 13, 60, 84, 93, 120, 143, 148, 151, 160

Proche-Orient 54  
Proteus 131  
Prudhomme, Joseph 75  
Prusse 48, 143  
Pückler-Muskau, (von) Hermann 148  
Pylos 39  
  baie de 21, 26  
pyrrhique. *Voir* danses grecques

## Q

Quatremère de Quincy, Antoine Chrysostome 100  
Quirini, Angelo Maria 142  
Quotidienne (la) 42

## R

Ramavouni 83  
ranz (chant suisse) 36  
Raoul-Rochette, Désiré 89  
Ravenne 70  
régime des colonels 29, 31  
République 82-83  
  des Sept-Îles-Unies 24  
  de Venise 24, 90  
    Arsenal 108  
  française  
    Première 24  
    Troisième 43  
  hellénique 23, 31  
    Quatrième Assemblée constituante 31  
Restauration 66  
Reval 62  
Revett, Nicholas 58, 98, 107, 114, 120, 146  
Révolution française 23, 24, 79, 82, 104  
Rhodes 81  
Rodenwaldt, Gerhart 62  
Romantisme 13, 45, 54, 79, 91  
Rome 33, 40, 48, 50, 52, 58, 60, 62, 65, 74, 78, 85, 103, 107, 120  
  Basilique Saint-Pierre 52  
  Forum 160  
  Institut de Correspondance Archéologique 48, 89  
  Istituto Archeologico Germanico. *Voir* Institut de Correspondance Archéologique  
  Panthéon 145  
  prix 65  
  Société des Dilettanti 120, 142  
  Thermes de Caracalla 65  
  Villa Médicis 40, 65  
Rosenborg (Château) 50  
Rossini 70  
Ross, Ludwig 90, 148  
Roumélie 25-26, 87, 147, 161  
Rousseau, Jean-Jacques 23  
Royaume-Uni 76, 78, 81, 92  
Russie 24-26, 39, 73, 77, 81, 92, 104  
  tsar 25, 69

  tsarine 25, 68

## S

Sainte-Alliance 39  
Sainte-Beuve, Charles-Augustin 40  
Saint-Empire 145  
saint Georges 30, 31  
Saint-Pétersbourg 62, 73, 82  
  Académie des arts et des Bibliothèques impériales russes 73  
Salamine 50  
Salomos, Dionysios 31  
Salone 30, 145  
Salzbourg 92  
Samos 34, 88  
Sander, Heinrich 147  
Santarosa (de) 39  
Santorin 77  
Savillan 39  
Scamandre 152  
Schelling, (von) Friedrich 79  
Schiller, (von) Friedrich 79  
Schinkel, Karl Friedrich 42  
Schliemann, Heinrich 129, 134-135, 153, 157  
Schmidt, Hubert 153  
Schöll, Adolf 149  
Schönwälder, Karl 148  
sculptures 12-13, 45-46, 66, 70, 74-77, 86, 89, 99, 100, 120, 137, 139, 140, 145, 159  
Séféris, Georges 160  
Sénat du Péloponnèse 83  
Service Archéologique Grec 127  
Shelley, Percy Bysshe 44  
Sicile 50, 54, 74, 85  
  Royaume 75, 85  
Simois 152  
Sismondi, Jean Charles Léonard 43  
Skias, Andreas 127  
Skiathos 30  
  monastère de l'Évangelistria 30  
Skoufas, Nikolaos 30  
Smirke, Robert 52  
Smyrne 23, 54, 77  
Société des Dilettanti 78  
Société des Hyperboréens 48, 60  
Society of Travelers 137-138  
Solomon, Dionysios 31  
Sofinaos, Nikolaos 142  
Sonzogno, Giovan Battista 91  
Sophocle 80, 131  
Sparte 130  
Spetsai 68, 69  
Spon, Jacob 98, 119, 145, 146, 149  
Stackelberg, (von) Otto Magnus 12, 32-34, 36, 45, 48, 50, 58-63, 77, 126, 130, 134, 136, 138, 140, 147  
Staïs, Valerios 115

Stanhope, John Spencer 142  
Stathas, Ioannis 30  
Stockholm  
    comité philhellénique 39  
Strabon 65, 98, 126  
Strasbourg 13, 84, 115, 153  
    musée Michaelis 13, 107, 123, 125, 153  
Stuart, James 52, 58, 98, 106-107, 120, 146  
*Sturm und Drang* 79-80  
Sturtzenbecker, Adolf Fredrik 146  
Stuttgart  
    Cannstatt 60  
Sublime Porte. *Voir* Empire ottoman  
Suisse 39, 62, 66  
sultan 23, 25, 68-69, 80-81, 83  
Syracuse 71, 126  
Syros 77  
*syrtos*. *Voir* danses grecques

## T

Tahir Pacha 81  
Tallinn. *Voir* Reval  
Tantale 129  
Taormine 85  
Tégée 136  
Télamon 120  
Ténédos 152  
Teucros 151  
Thalia (revue) 79  
Thatcher, William 146  
Thèbes 34, 64, 74  
Thérèse de Saxe-Hildburghausen 92  
Thésée 33, 36, 92, 106  
Thessalie 23, 50, 54, 58, 93, 164  
    Pénéée 58  
Thessalonique 23  
Thétis 152  
Thibaudet, Albert 43  
Thiersch, Friedrich Wilhelm 43, 148  
Thorvaldsen, Bertel 48, 85, 120  
Thrace 23  
Thucydide 64, 116, 122, 126  
Thyeste 129, 130  
Tirynthe 98, 128-129, 131  
topographe 74  
Trézène  
    Assemblée nationale 21, 27, 82  
    décret 143  
Trieste 88  
Tripolitsa 20, 25, 83-84, 88, 93, 137  
Troade 13, 19, 65, 73, 78, 151-152, 170  
Troie 120, 128-131, 134, 139, 151-153, 157-158, 160  
    trésor de Priam 153  
Trois Glorieuses 67  
Tsakalov, Athanasios 30, 39  
tsar 82

Tsaras, Nikolaos 30  
Tsountas, Christos 135  
Tübingen 79  
turcocratie 23  
Turin 39  
Tyndare 130  
Tyr 64  
Tyro 129

## U

Ulrichs, Heinrich Nicolaus 149  
Ulysse 152  
Urtali 110

## V

Vernon, Francis 145  
Vésuve 12  
vice-consul 62, 77, 108  
Vienne 44  
vie quotidienne 101, 104  
Vlachavas, Euthymos 30  
Vlachoyannis, Iannis 87  
Volos 26  
voyageurs 12-13, 45-46, 48, 60, 62, 73, 77-78, 98, 101,  
    103, 106-108, 110, 113-115, 119, 126, 127, 134,  
    145-147, 151-152

## W

Wagner, (von) Johann Martin 84, 120  
Wahhabites 80  
Walker, William 146  
Weimar 50, 79  
Wheler, George 98, 119, 145-146, 149  
Wilamowitz-Moellendorff, (von) Ulrich 151  
Will, Édouard 90  
Williams, Hugh William 33-34, 36, 110-111, 146  
Wilusa. *Voir* Troie  
Winckelmann, Joachim 42, 142  
Wittelsbach 84, 92-93  
Wittmer, Johann Michael 148  
Wyatt, James 56

## X

Xanthos, Emmanuil 30  
Xeioneion 12, 20, 45-46, 48, 50, 52, 56, 58, 60, 62, 78,  
    84, 89, 104, 108, 120, 137  
xénocratie 27  
Xénophon 36, 54

## Y

Yannagas, Dimitris 68  
Ypsilantis, Alexandros 27, 30  
Ypsilantis, Dimitrios 88

## **Z**

Zante (Zakynthos) 33, 50, 54, 59, 78, 101, 103, 120,  
137-138

Zeus 129, 151

Zeus Panhellénios. *Voir* Égine, Aphaia (temple d')

Zographos, Panagiotis 87

*zournas* 33

Zurich

Zurich Mutual Aid Society for the Greeks 39

**CV**



Imprimerie et reprographie  
Direction des affaires logistiques intérieures  
Université de Strasbourg  
Dépôt légal : février 2021



**Commissaire de l'exposition** : Daniela Lefèvre-Novaro

**Reproduction des photographies** : Corentin Voisin

**Scénographie** : Mathieu Taraud

**PAO et conception graphique du catalogue** : Corentin Voisin



Imprimerie DALI - Université de Strasbourg - 2021.

**Université**  
de Strasbourg

